UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES OISEAUX DANS L'ÉCRITURE ÉGYPTIENNE ANCIENNE : ÉTUDE LEXICOGRAPHIQUE D'UN GENRE ANIMALIER

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR

MOUSTAFA SAID ZAYED

AOÛT 2013

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier sincèrement Monsieur Jean Revez, professeur d'histoire à l'UQÀM, qui, en tant que Directeur de mémoire, s'est toujours montré à l'écoute et très disponible tout au long de la réalisation de ce mémoire, ainsi que pour l'inspiration, l'aide et le temps qu'il a bien voulu me consacrer et sans qui ce mémoire n'aurait jamais vu le jour. Malgré ses charges académiques et professionnelles, il m'a très aimablement apporté son assistance pour réaliser cette recherche.

Je remercie mon épouse et mes parents pour leur contribution, leur soutien, leur compréhension et leur patience. J'exprime ma gratitude et ma reconnaissance envers Madame Marie-Thérèse Coudert et Monsieur Laurent Buffet pour leur générosité et leur patience lors de la relecture attentive de ce travail, ainsi qu'à Madame Cloé Caron pour ses commentaires judicieux et ses conseils avisés. J'adresse également mes plus sincères remerciements à tous mes proches et amis, qui m'ont toujours soutenu et encouragé au cours de la réalisation de ce mémoire.

Merci au Canada, merci au Québec, merci à l'UQÀM, merci à tous mes professeur(e)s, à Perrine, Nancy et Guillaume, mes camarades de promotion, qui m'ont permis de réaliser mon rêve dans un milieu intellectuel, tolérant et bienveillant.

Merci à toutes et à tous.

TABLES DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES vi

LISTE DES ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES xiii

RÉSUMÉ xv

LES ESPÈCES D'OISEAUX DE LA LISTE 'G' DE GARDINER xvi

INTRODUCTION 1

CHAPITRE I

HISTORIOGRAPHIE ET SOURCES 4

1.1 Historiographie 4

1.2 Problématique 9

1.2.1 Hypothèses de départ et méthodologie 10

1.2.2 Objectifs de la recherche 12

1.3 Sources 12

1.3.1 Sources non-écrites 13

1.3.2 Sources écrites 14

CHAPITRE II

DESCRIPTION DES ESPÈCES D'OISEAUX
DE LA LISTE DE GARDINER 18

2.1 G1, Vautour percnoptère ; G4, Buse féroce 18

2.2 G5, Faucon d'Horus 23

2.3 G14, Vautour fauve 28

2.4 G17, Effraie des clochers 31

2.5 G21, Pintade de Numidie 37

2.6 G22, Huppe fasciée 42

2.7 G23, Vanneau huppé 45

2.8 G25, Ibis chauve 49

2.9 G26, Ibis sacré 53

2.10 G27, Flamant rose ? 56

2.11 G28, Ibis falcinelle 60

2.12 G29 et G30, Jabiru(s) d'Afrique 63

2.13 G31, Héron cendré ; G32, Héron pourpré ; Héron goliath 66

2.14 G33, Héron garde-bœufs 70

2.15 G34, Autruche 73

2.16 G35, Grand Cormoran 80

2.17 G36, Hirondelle rustique ; G37, Moineau domestique 83

2.18 G38, Oie rieuse ; G39, Canard pilet 88

2.19 G43, Caille des blés 93

CHAPITRE III

LA PRÉSENCE DES OISEAUX DÈS L'AUBE DE LA CIVILISATION ÉGYPTIENNE 96

3.1 Problématique de l'apparition de l'iconographie animale dans les premiers cultes 96

3.2 Anthropomorphisme et animalité 99

3.3 Introduction et choix des oiseaux dans le système hiéroglyphique 104

CONCLUSION 111

ANNEXE I
Ouette d'Égypte (*Alopochen aegyptiaca*).
Traduction du *Papyrus Lansing* 3, 5-8 115

ANNEXE II
Divinités majeures associées à l'iconographie aviaire 118

BIBLIOGRAPHIE 124

INDEX DES NOMS SCIENTIFIQUES ET FRANÇAIS DES OISEAUX 134

LISTE DES FIGURES

Figure		Page
2.1	http://fr.wikipedia.org/wiki/Percnopt%C3%A8re, (2 juillet 2012)	18
2.2	http://www.carnets-et-voyages.net/egypte/louxor/ louxor-bestiaire- 2.html, (7juillet 2012)	18
2.3	http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Adlerbussard.jpg, (4avril 2012)	19
2.4	W. S. Smith, *A History of Egyptian Sculpture and Painting in the Old Kingdom*, Londres, 1946, p. 154, fig. 61	20
2.5	W. Wreszinski, Atlas zur altägyptischen Kulturgeschichte, vol. 1, Leipzig, 1923, pl. 34	21
2.6	http://en.wikipedia.org/wiki/File:PeregrineTubercle.jpg, (7 mars 2012)	23
2.7	Victor Loret, *BIFAO* 03 (1903), pl. I	23
2.8	http://en.wikipedia.org/wiki/File:Gyps_fulvus_-Oakland _Zoo-8a.jpg, (8 mars 2012)	28
2.9	http://www.carnets-et-voyages.net/egypte/louxor/louxor- bestiaire-2.html, (4 mars 2012)	28
2.10	http://fr.wikipedia.org/wiki/Chouette_effraie, (27 mars 2012)	31
2.11	http://lc-photos.ch/page13.php, (25 mars 2012)	31
2.12	http://xoomer.virgilio.it/francescoraf/hesyra/egypt/ QustulL23bowl.jpg, (27 mars 2012)	32

2.13 http://xoomer.virgilio.it/francescoraf/hesyra/labels/xxqaa16b.htm, (1er mars 2012), à partir de : A. J. Spencer, *Early Dynastic Objects*, Londres, 1980 32

2.14 http://xoomer.virgilio.it/francescoraf/hesyra/tagcorpus.htm, (1er mars 2012), à partir de : A. J. Spencer, *Early Dynastic Objects*, Londres, 1980 33

2.15 W. M. F. Petrie, *Medum*, Londres, 1892, la couverture, no 2 .. 33

2.16 N. de G. Davies, *The Mastaba of Ptahhetep and Akhethetep at Saqqareh*, vol. 1, Londres, 1900, pl. VII, fig. 81 33

2.17 http://www.metmuseum.org/pubs/bulletins/1/pdf/3258242.pdf.bannered.df, (2 mars 2012) 33

2.18 http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Helmet_Guineafowl.jpg, (2 mars 2012) 37

2.19 Dessin de Henri Chevrier, « Rapport sur les travaux de Karnak 1930-1931 », *ASAE* 32, 1932, p. 92 37

2.20 Fragment de la Palette en ardoise des champs de bataille, montrant la pintade de Numidie, Abydos ? Période prédynastique tardive. http://xoomer.virgilio.it/francescoraf/hesyra/palettes/vulptures.htm, (20 avril 2012) 38

2.21 L. Keimer, « Quelques nouvelles remarques au sujet de l'hiéroglyphe *nḥ* 𓅓 », *ASAE* 41, 1942, p. 327 39

2.22 *Id.*, p. 32 39

2.23 http://lamblard.typepad.com/weblog/2007/01/egyptologie_hie.html, (20 mai 2012) 39

2.24 http://blogs.crikey.com.au/northern/2011/11/14/bird-of-the-week-a-eurasian-hoopoe-pops-in-for-a-beer-at-the-roebuck-plains-roadhouse/, (20 juin 2012) 42

2.25 http://www.bestwallpapersite.com/view/2060_1780_oiseaux_beni_hassan_tombe_de_khnoumhotep_iii_xiie_dynastie_egypte_egypte_antique-other .html, (15 juin 2012) 42

2.26 http://www.nundafoto.net/gallery/photo/354-huppe-fasciee-d-afrique-upupa-africana, (15 juin 2012) 43

2.27 N. de G. Davies, *The Mastaba of Ptahhetep and Akhethetep at Saqqareh*, vol. II, Londres, 1901, pl. VI 44

2.28	http://mazerolles.free.fr/html/gibiers2.html, (15 juin 2012)	45
2.29	N. de G. Davies, *The Mastaba of Ptahhetep and Akhethetep at Saqqarah*, vol. I, Londres, pl. XVIII, fig. 410	45
2.30	P.R.S. Moorey, *Ancient Egypt*, Oxford, Ashmolean Museum, 1988, p. 15	45
2.31	http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Submitting Peoples_E11220_mp3h8602.jpg, (16 juin 2012	47
2.32	http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:TAUZoo_ eman050.JPG, (15 juin 2012)	49
2.33	Photo de Walid Khairi	49
2.34	N. de G. Davies, *The Mastaba of Ptahhetep and Akhethetep at Saqqareh*, vol. 1, Londres, 1900, pl. VIII, fig. 104	49
2.35	Palette des quatre chiens au musée du Louvre. http://xoomer.virgilio.it/francescoraf/hesyra/palettes/ 4dogs.htm, (27 mars 2012)	50
2.36	http://www.letelegramme.com/recherche/archive. php?id_article=20071204-2089145, (27 mars 2012)	53
2.37	http://www.futurasciences.com/galerie_photos/ showphoto.php/photo/3024, (22 mars 2012)	53
2.38	Dows Dunham et William Kelly Simpson, *The Mastaba of Queen Mersyankh III*, Boston, 1974, pl. XIII	53
2. 39	http://delphina-perso.over-blog.fr/article-le-flamant-rose-bonus- video-76376290.html, (21 mars 2012)	56
2. 40	W. M. F. Petrie, *Medum*, Londres, 1892, couverture, no 6	56
2. 41	Musée du Louvre, photo de Walid Khairi	57
2. 42	Photo de Walid Khairi	57
2. 43	Photo de Walid Khairi	60
2. 44	C. M. Firth et B. Gunn, Teti Pyramid Cemeteries, Le Caire, 1926, pl. 5 (d)	60
2. 45	Description de l'Égypte, Benedikt Taschen, 1994, vol.1, p. 772, pl. 7	60

2. 46	http://fr.wikipedia.org/wiki/Jabiru_d%27Afrique, (13 avril 2012)	63
2. 47	Stèle de la tombe G-1201 à Giza. http://bancroft.berkeley.edu/Exhibits/anthro/ 6curriculum2_stela.html, (7 avril 2012)	63
2. 48	http://www.francescoraffaele.com/pdf/Raffaele-Animal_Rows_Egypt-FINAL%282010%29.pdf, (12 mai 2012), p. 283, fig. 3	64
2.49	Photo de Walid Khairi	66
2.50	William Kelly Simpson, Giza Mastabas Vol. 3 : *The Mastabas of Kawab, Khafkhufu I and II*, Boston, Museum of Fine Arts, 1978, pl. 6, d	66
2.51	Photo de Walid Khairi	66
2.52	http://www.passion-egyptienne.fr/Medinet%20 Habou%203.htm, (3 avril 2012)	68
2.53	Photo de Walid Khairi	70
2.54	http://harmonybis.wordpress.com/2008/09/01/ le-heron-garde-boeufs/, (2 avril 2012)	70
2.55	Photo de Walid Khairi	72
2.56	N. M. Davies et Sir Alan Gardiner, *Ancient Egyptians Paintings*, vol. II, Chicago, 1936, pl. LV	72
2.57	http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Masai_ostrich.jpg, (6 avril 2012)	73
2.58	http://xoomer.virgilio.it/francescoraf/hesyra/ palettes/ostrich.htm, (3 avril 2012)	73
2.59	http://jfbradu.free.fr/egypte/LES%20TOMBEAUX /LES%20HYPOGEES/VALLEE-DES ROIS/TOUTANKHAMON/toutankhamon_page _36.php3?r1=9&r2=0&r3=0, (4 avril 2012)	73
2.60	http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:P1060228_Louvre_. palette_de_la_chasse_E11254_rwk.JPG, (15 avril 2012) ...	76

2.61 http://antahkarana.forumzen.com/t321p15-des-pharaons-et-des-reines, (27 avril 2012) 76

2.62 http://linaewen.discutforum.com/t746-mythologie-egyptienne, (15 mai 2012) 77

2.63 C. Kuentz, « La danse des autruches », *BIFAO* 23, 1924, p. 86 78

2.64 *Id.*, p. 89 79

2.65 http://alpesoiseaux.free.fr/digiscopie/grand_cormoran_phalacrocorax_carbo, (13 mars 2012) 80

2.66 http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Flickr_-_Nic%27s_events_-_London_with_Sub-Evil_Boy_%28and_Dori%29,_21_Oct_2007_-_033.jpg, (13 mars 2012) 80

2.67 W. S. Smith, *A History of Egyptian Sculpture and Painting in the Old Kingdom*, Londres, 1946, pl. B 80

2.68 http://www.google.com/imgres?start=103&um=1&hl=en&newwindow=1&sa=N&rlz=1G1GGLQ_ENEG304&tbm=isch&tbnid=82gpUkj-fgPtxM:&imgrefurl, (15 octobre 2012) 81

2.69 Photo de Walid Khairi 83

2.70 N. M. Davies et Sir Alan Gardiner, *Ancient Egyptians Paintings*, vol. II, Chicago, 1936, pl. LXXXVII 83

2.71 Photo de Walid Khairi 85

2.72 N. M. Davies et Sir Alan Gardiner, *Ancient Egyptians Paintings*, vol. II, Chicago, 1936, pl. LXXXVII 85

2.73 M. A. Murray, Saqqarah Mastabas, vol. 1, 1905, pl. XXXVII, no 19 et no 20 85

2.74 http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/4/4f/Anser_albifrons_30050.JPG, (12 avril 2012) 88

2.75 Photo de Walid Khairi 88

2.76 http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Northern.pintail.arp.500pix.jpg, (12 avril 2012) 89

2.77	Sculpture d'un canard pilet, fin du règne de Mentouhotep II (2010-2000 av. J.-C.), calcaire peint, Thèbes, Musée du Metropolitan de l'art	89
2.78	Jeune fille portant un canard, tombe d'Ipy (no. 217), époque de Ramsès II, 1292-1225 av. J.-C., *Ancient Egyptian Paintings*, Nina M. Davies et Alan H. Gardiner, vol. II, pls LIII-CIV, Chicago, 1936	90
2.79	http://ibc.lynxeds.com/files/imagecache/photo_940/pictures/Quail_0.jpg, (21 mai 2012)	93
2.80	Photo de Walid Khairi, de la tombe d'Atet et Nefermaat	93
2.81	G. Brunton, O.B.E. with chapters by Alan Gardiner and Flinders Petrie. Qau and Badari I. London. BSAE XLIV, London, 1927, pl. XXI	94
2.82	http://en.wikipedia.org/wiki/File:Flickr__Rainbirder_Egyptian_Plover_%28Pluvianus_aegyptius%29.jpg, (12 avril 2012)	94
3.1	http://xoomer.virgilio.it/francescoraf/hesyra/palettes/tehenu.htm, (10 septembre 2012)	98
Annexe I.1	Photo de Walid Khairi	115
Annexe I.2	http://goddesschess.blogspot.com/2009/01/paintings-from-lost-tomb-of-nebamun.html, (20 juillet 2012)	115
Annexe II.1	http://abemkemet.blogspot.ca/2012/04/what-sounds-like-pterodactyl-and.html, (12 octobre 2012)	118
Annexe II.2	http://jfbradu.free.fr/egypte/LA%20RELIGION/LES%20DIEUX/re.php3, (12 octobre 2012)	118
Annexe II.3	http://www.martinon-gerard.com/dieux-de-la-mythologie.php#F, (12 octobre 2012)	119
Annexe II.4	http://jfbradu.free.fr/egypte/LES%20TOMBEAUX/LES%20HYPOGEES/VALLEE-DES-ARTISANS/sennedjem/tombesennedjem03.php3?r1 r2=3&r3=4, (12 octobre 2012)	119
Annexe II.5	http://nl.wikipedia.org/wiki/Bestand:Karnak_Khonsou_080514.jpg (12 octobre 2012)	120

Annexe II.6 http://ancienegypte.fr/musee_karnak/page22.htm (12 octobre 2012) 120

Annexe II.7 http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Deir_el_Bahari_080405.jpg (12 octobre 2012) 121

Annexe II.9 http://en.wikipedia.org/wiki/File:Canopic_jar_Depicting_Qebehsenuef.jpg (12 octobre 2012) 122

Annexe II.10 http://commons.wikimedia.org/wiki/File:NitocrisPsammetiqueIerT_Pabasa. jpg, (12 octobre 2012) 122

Annexe II.11 http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Hathor_Sokar_Osorkon.jpg, (20 octobre 2012) 123

LISTE DES ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

AJA : American Journal of Archeology, Baltimore et Norwood.

AJSL : American Journal of Semitic Languages and literatures, Chicago.

AMHNL : Archives du Muséum d'histoire naturelle de Lyon.

ASAE : Annales du service des antiquités de l'Égypte, Le Caire.

BdE : Bibliothèque d'étude. Institut français d'archéologie orientale, Le Caire.

BIE : Bulletin de l'Institut Égyptien, Le Caire.

BIFAO : Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale, Le Caire.

BMMA : Bulletin of the Metropolitan Museum of Art, New York.

BSAE : British School of Archeology in Egypt (and Egyptian Research Account), Londres.

BZSE : Bulletin of the Zoological Society of Egypt, Le Caire.

CdE : Chronique d'Égypte, Bruxelles.

CSÉG : Cahiers de la Société d'Égyptologie, Genève.

CT : A. de Buck, *The Egyptian Coffin Texts*, 7 vols., Chicago.

ENiM : Égypte nilotique et méditerranéenne, Montpellier.

ETM : Egypt Travel Magazine, Le Caire.

HdO : Handbuch der Orientalistik, Leyde, Cologne.

IFAO : Institut français d'archéologie orientale, Le Caire.

JARCE : Journal of the American Research Center in Egypt, Le Caire.

JEA : Journal of Egyptian Archeology, Londres.

OLA : Orientalia Lovaniensia analecta, Louvain.

P.Kah. : F. LI. Griffith, *Hieratic Papyri from Kahun and Gurab*, 2 vols., Londres.

Pyr. : K. Sethe, *Die altägyptischen Pyramiden Texte*, 4 vols., Leipzig.

Ibis : J. Leclant et G. Clerc, *Inventaire bibliographique des isiaca, EPRO*, 4 vols., Leyde.

LÄ : Helck, W. et E. Otto, *Lexikon der Ägyptologie*, 7 vols., Wiesbaden.

RecTrav : Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes, Paris.

Urk. I : K. Sethe, *Urkunden des Alten Reich*, Leipzig.

Urk. V : H. Grapow, *Religiöse Urkunden*, Leipzig.

Wb : Erman, E. et H. Grapow, *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*, 6 vols., Berlin-Leipzig.

ZÄS : Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde, Leipzig et Berlin.

RÉSUMÉ

Rares sont les civilisations où les animaux ont été dessinés, peints ou représentés de manière aussi abondante et variée que dans l'art égyptien. Cette richesse artistique est particulièrement visible en ce qui concerne les oiseaux. De la vie quotidienne à la vie religieuse, de l'époque prédynastique à l'époque ptolémaïque, les représentations d'oiseaux foisonnent dans l'écriture hiéroglyphique. La liste de Gardiner répertorie quelque 800 signes hiéroglyphiques, dont 63 se rapportent aux oiseaux et aux parties d'oiseaux répartis en 23 espèces. Il suffit d'observer l'extraordinaire virtuosité avec laquelle les Égyptiens les ont représentés pour nous prouver qu'ils en avaient une connaissance approfondie. Nous essayerons de répondre aux questions sur le rapport entre les caractéristiques observées chez un oiseau et le sens des mots dans lesquels il apparaît. La cohérence entre la symbolique et les caractéristiques de l'oiseau dans les mots de l'écriture hiéroglyphique peuvent nous aider à mieux comprendre les textes et à rectifier éventuellement le sens de certains mots. Pour parvenir à cette phase d'interprétation, il nous sera indispensable d'identifier chaque espèce d'oiseau et ses attestations dans les textes égyptiens ; et ce afin de les confronter aux connaissances essentielles des caractéristiques physiques et du comportement de ces oiseaux par une méthode scientifique structurée. L'objectif de cette recherche est donc de démontrer comment l'excellente observation des Égyptiens a influé sur le choix des oiseaux dans les textes hiéroglyphiques ; de chercher également le lien entre la lexicographie et l'iconographie - sans aboutir à la surinterprétation - avec plus d'approfondissement dans le domaine précis du rôle et de l'utilisation des oiseaux dans les textes égyptiens anciens.

MOTS-CLÉS : OISEAUX, ÉGYPTE, PHARAONIQUE, HIÉROGLYPHE, LEXICOGRAPHIE

LES 23 ESPÈCES D'OISEAUX DE LA LISTE 'G' DE GARDINER*

G1

G4

G5

G14

G17

G21

G22

G23

G25

G26

G27

G28

G29

G31

G32

G33

G34

G35

G36

G37

G38

G39

G43

---

* Tableau regroupant toutes les espèces d'oiseaux que nous allons traiter d'après Sir A. Gardiner, *Egyptian Grammar. Being an Introduction to the Study of Hieroglyphs*, I[ère] édition, 1927, 3[e] édition, révisée, Oxford, 1979, p. 467-473.

INTRODUCTION

La langue de l'Égypte antique ne possède pas, à proprement parler, de terme précis pour nommer l'espèce humaine en son entier, tout comme il n'y existe pas de mot spécifique pour désigner les animaux dans leur ensemble. Le terme *rmṯ* que les spécialistes traduisent par « les hommes, les humains » signifie plutôt, à l'origine, « l'humanité égyptienne »[1]. L'hymne d'Aton affirme que tous les êtres sont des créatures du dieu :

> ... Ô toi dieu unique, dont il n'y a pas d'autre, en esprit tu façonnes la terre. Les humains *rmṯ*, le bétail, les petits animaux, tout ce qui va sur des pattes, ce qui est en hauteur et vole de ses ailes, la Syrie, la Nubie et la terre d'Égypte. Tu assignes à chacun sa juste position, créant pour ses besoins ce qui est nécessaire : chacun se voit ainsi pourvu de nourriture, et d'un temps d'existence justement mesuré[2].

Et « si le dieu a fait pour eux (les hommes) les végétaux, le bétail, les oiseaux et les poissons, c'est pour les nourrir »[3].

Dans les deux contextes de la vie journalière et de la vie religieuse, de l'époque prédynastique jusqu'à l'époque ptolémaïque (3500 – 30 av. J.-C.), les représentations d'oiseaux *3pd* abondent dans tous les champs de l'écriture hiéroglyphique ; plus généralement la faune de l'Égypte antique est abondamment

---

[1] D. Meeks, « Zoomorphie et image des dieux dans l'Égypte ancienne », *Le temps de la réflexion* 7, Paris, 1986, p. 174. Cependant, l'ordre dans lequel les termes *rmṯ* et *nṯrw* sont mentionnés dans les versions les plus anciennes des textes religieux placent les « hommes » en premier ; sans que cela soit absolument systématique, ni que la date de cette permutation puisse encore être fixée de façon précise. La raison qui a permis de placer ainsi les hommes n'est pas évidente à première vue. On se souviendra toutefois que, selon diverses traditions cosmologiques, les hommes ont été créés avant les dieux et que cette antériorité chronologique leur permet d'être mentionnés en tête. Voir aussi D. Meeks, « La hiérarchie des êtres vivants selon la conception égyptienne », dans *Ægypto et ad Ægyptum. Recueil d'études dédiées à Jean-Claude Grenier* (CENiM 5), vol. III, Montpellier, 2012, p. 519.

[2] P. Grandet, *Hymnes de la religion d'Aton*, Paris, 1995, p. 111.

[3] P. Vernus, *Sagesses de l'Égypte pharaonique*, Paris, 2001, p. 150-151, extrait de l'enseignement pour Mérikarê (environ 2310 av. J.-C.).

représentée dans les hiéroglyphes[4]. Dans la liste des signes hiéroglyphiques 'G' et 'H' de Gardiner[5], 63 d'entre eux concernent les oiseaux et les parties d'oiseaux, répartis sur, au moins, 23 espèces d'oiseaux[6]. Les oiseaux jouaient donc un rôle important dans la culture de l'Égypte ancienne. En effet, les textes confirment l'observation et la connaissance de leurs mœurs et de leurs habitudes par les Égyptiens de cette époque, et parfois une partie de phrase révèle à elle seule une observation rigoureuse et originale. Ce qui entraîne, par voie de conséquence, à poser une série de questions sur la transcription du savoir et de l'expérience des Anciens, observateurs curieux et attentifs des oiseaux vivant dans leur environnement naturel. Y a-t-il des symboliques ou des caractéristiques précises pour les oiseaux utilisés dans les hiéroglyphes ? Comment peut-on retrouver réunies en un même individu les particularités de plusieurs espèces, un amalgame visant à exprimer des fonctions spécifiques ? Peut-on supposer que parfois une onomatopée, c'est-à-dire le cri de l'oiseau, peut expliquer son nom usuel ? Nous sommes convaincu que l'ornithologie pourrait s'avérer utile dans les études archéologiques et que les recherches en zoologie égyptienne sont susceptibles de livrer plus que des identifications d'animaux : elles peuvent parfois ajouter des données nouvelles à des problèmes d'ordre bien plus général, en offrant ainsi une aide inattendue aux historiens et aux philologues[7]. Et si les oiseaux figurés sur les divers monuments à l'époque pharaonique n'ont pas toujours été identifiés exactement, cela est dû tantôt à une connaissance insuffisante de l'ornithologie

---

[4] Le mot *ꜣpd* est un générique qui inclut tous les oiseaux et aussi ce qui vole, D. Meeks, *loc. cit.*, p. 529 ; les noms génériques désignant les oiseaux sont bien présents dans l'hymne à Amon-Rê de Karnak P. Boulak 17, et dans l'hymne à Khnoum d'Esna Esna (a), Esna (b), Esna (c), et Esna (d).

[5] Sir A. Gardiner, *Egyptian Grammar. Being an Introduction to the Study of Hieroglyphs*, First Edition, 1927, Third Edition, Revised, Oxford, 1979, p. 467-473.

[6] Encore que ce répertoire, consacré par la grammaire fondamentale de l'égyptologie, est fondé sur un corpus relativement limité, *grosso modo* littérature, autobiographie, idéologie royale, textes du début du Moyen Empire à la fin du règne de Thoutmosis III (environ 2022 à 1426 av. J.-C.), *ibidem*, p. 63.

[7] V. Loret, « Horus-le-faucon », *BIFAO* 3, 1903, p. 24.

égyptienne, tantôt à l'altération subie, au cours des siècles, par le dessin ou les couleurs des anciennes représentations[8].

Avant d'étudier les différentes espèces d'oiseaux dans l'écriture égyptienne, il est important de savoir et de comprendre ce qui a déjà été établi sur le sujet par les égyptologues, les philologues et les naturalistes. Pour cela, un bilan historiographique sur l'état de la recherche concernant ces questions est de mise.

[8] C. Gaillard, « Identification de l'oiseau âma figuré dans une tombe de Béni-Hassan », *BIFAO* 33, 1933, p. 170-171.

CHAPITRE I

HISTORIOGRAPHIE ET SOURCES

1.1 Historiographie

Plusieurs ouvrages publiés au cours du 19e siècle mettent à notre disposition les observations des voyageurs à une époque où l'avifaune était encore abondante en Égypte. Par exemple, nous signalons les remarques précieuses des savants ayant participé à la *Description de l'Égypte*, comme J.-C. Savigny[1] qui décrit les caractères distinctifs de trois familles d'oiseaux : les vautours, les éperviers et les chouettes. L'article de M. D'Aubusson[2] enrichit nos connaissances en décrivant d'autres espèces comme le héron, la bécassine, le pluvian, l'ibis sacré, le courvite isabelle, l'œdicnème criard, les canards et bien d'autres espèces d'oiseaux.

Concernant les ouvrages du 19e siècle reproduisant les scènes des tombeaux par le dessin, nous trouvons la *Description de l'Égypte*[3], l'*Art Égyptien* de P. d'Avennes[4], les tombeaux et les fragments décrits et publiés par Lepsius[5].

---

[1] J.-C. Savigny, « Système des oiseaux de l'Égypte et de la Syrie », dans *Description de l'Égypte*, Histoire naturelle, t. 1, Paris, 1809, p. 62-114.

[2] M. D'Aubusson, « Esquisse de la faune égyptienne. I. – Oiseaux et reptiles », *BIE* 3e série, t. 4, 1893, p. 217-238.

[3] *Description de l'Égypte. Publiée par les ordres de Napoléon Bonaparte*, Benedikt Taschen, Köln, 1994, vol. 1-ZOOLOGIE-Oiseaux, pls. 1-14, p. 766-779 ; F. Hasselquist avait déjà visité l'Asie Mineure, l'Égypte, l'île de Chypre et la Palestine entre les années 1749 et 1754, il avait constitué d'importantes collections d'histoire naturelle, voir *Voyages and Travels in the Levant ; in the Years 1749,50, 51, 52*, Londres, 1766 ; pour les références de cette époque, voir aussi : M. Russell, *View of Ancient and Modern Egypt, with an Outline of its Natural History*, New York, 1835.

[4] P. d'Avennes, *Histoire de l'art égyptien d'après les Monuments*, Paris, 1879, t. II.

Un autre égyptologue renommé, a également contribué à faire connaître les représentations des tombeaux : Mariette a dégagé de nombreux sites en Égypte et en Nubie, et après avoir fouillé 300 tombes à Saqqarah et à Gizeh, il a retrouvé environ 15 000 objets ; son dernier ouvrage sera publié après sa mort sous le contrôle de Maspero[6]. Ce dernier avait mis l'accent sur la vie agricole et animale durant ses cours au Collège de France entre 1887-1889[7]. D'autres ouvrages de Petrie[8], Griffith[9], Davies[10], Capart[11] et Murray[12] ont participé à l'avancement des connaissances ornithologiques en Égypte ancienne.

Mais ce n'est qu'à partir de l'époque du savant français Boussac (1846-1942), que la faune pharaonique est présentée sous les deux angles descriptif et symbolique. Tous les insectes, les animaux ainsi que les oiseaux figurant sur les monuments sont l'objet de ses recherches et de ses publications assorties de dessins. Son protocole d'enquête, qui a été adopté par de nombreux autres chercheurs, consistait à se concentrer sur une caractéristique physique distinctive de l'animal dessiné, comme sa crête ou son plumage particulier par

---

[5] K. R. Lepsius, *Monuments d'Égypte et d'Éthiopie d'après les dessins rapportés de l'expédition scientifique organisée dans les années 1842-1845 dans ces deux pays sur ordre de sa majesté, le roi de Prusse, Frédéric Guillaume* IV ; [« Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien nach den Zeichnungen der von Seiner Majestät dem Könige von Preußen, Friedrich Wilhelm IV., nach diesen Ländern gesendeten, und in den Jahren 1842–1845 ausgeführten wissenschaftlichen Expedition auf Befehl Seiner Majestät, 13 vol. »], Berlin, Nicolaische Buchhandlung, 1849, (réimpr. Réédition Genève : Éditions de Belles-Lettres, 1972).

[6] A. Mariette, *Les mastabas de l'Ancien Empire. Fragment du dernier ouvrage*, publié d'après le manuscrit de l'auteur par G. Maspero, Paris, 1889.

[7] G. Maspero, *Un manuel de hiérarchie égyptienne et la culture et les bestiaux dans les tableaux des tombeaux de l'Ancien Empire*, Paris, 1888, p. 67-112.

[8] H. F. Petrie, *Medum*, Londres, D. Nutt, 1892.

[9] F. L. Griffith, *A Collection of Hieroglyphs*, Londres, 1898. Il a mis l'accent sur 19 espèces d'oiseaux en précisant le nom commun, le nom scientifique, l'identification, l'apparition de l'oiseau dans les textes hiéroglyphiques et sa valeur phonétique jusqu'à l'époque copte. Mais l'ancienneté de l'ouvrage (1898), la confusion de quelques signes comme celui du moineau domestique avec celui de l'hirondelle de fenêtre *wr*, et les nouvelles recherches concernant la lexicographie et l'ornithologie exigent impérativement une nouvelle description des espèces.

[10] N. de G. Davies, *The Mastaba of Ptahhetep and Akhethetep at Saqqarah*, vol. I, Londres, 1900.

[11] J. Capart, *Primitive Art in Egypt*, Philadelphia, 1905.

[12] M. A. Murray, *Saqqara Mastabas*, vol. 1, Londres, 1905.

exemple, afin d'identifier les espèces représentées. Il a publié une série d'articles concernant les oiseaux dans des périodiques entre 1907 et 1912[13].

Au début du 20e siècle, des études comme celles de Gaillard-Daressy[14], Lortet-Gaillard[15] et Loat[16], comportent des descriptions détaillées de la morphologie de chaque espèce identifiée, avec des précisions sur leurs caractéristiques physiques telles que la taille, l'envergure et la longueur de la queue, et en outre leur répartition géographique et leurs comportements. Des chercheurs comme Bénédite, Capart, Davies, Gaillard, Keimer[17] et Newberry apportent de nouvelles connaissances concernant l'identification, l'apparition, l'évolution et la signification des différentes espèces d'oiseaux dans les représentations artistiques et les textes hiéroglyphiques. Leurs études comportent des recherches sur le faucon[18], la caille[19], la pintade de Numidie[20], le vautour[21], la

---

[13] H. Boussac, « Les anséridés dans l'Égypte pharaonique », *Naturaliste* 26, 1904, p. 209-211 ; « L'hirondelle dans les mythes égyptiens », *Cosmos*, 1905, p. 661-665 ; « Le Héron cendré et la légende du Phénix », *Naturaliste* 27, 1905, p. 41-44 ; « Identification de quelques oiseaux représentés sur les monuments pharaoniques », *Naturaliste* 30, 1908, p. 105-107, 122-123, 179-181, 230-231, 242-243, 253-254, 276-277, 285 ; « Le pigeon dans l'Égypte ancienne », *La Nature* 37, 1909, p. 246-247 ; « La spatule blanche (*Platalea leucorodia, Linné*) », *RecTrav* 32, 1910, p. 50-52 ; « Oiseaux de l'Afrique tropicale représentés sur les monuments égyptiens. Le baléniceps roi (*Balaeniceps rex*, Gould) », *Revue française d'ornithologie* 1, 1910, p. 309 et 312 ; « Le baléniceps roi (*Balaeniceps rex*, Gould) », *RecTrav* 34, 1912, p. 163-165 ; *Ibidem*, « L'oie de Gambie », p. 167-168.

[14] C. Gaillard et G. Daressy, *La faune momifiée de l'antique Égypte*, Le Caire, 1905.

[15] L. C. É. Lortet et C. Gaillard, *Les oiseaux momifiés de l'ancienne Égypte*, Paris, 1901 ; *La faune momifiée de l'ancienne Égypte*, *AMHNL* 8, 1903 ; *La faune momifiée de l'ancienne Égypte*, 5 volumes, Lyon, 1905-1909.

[16] L. S. Loat, « The Ibis Cemetery at Abydos », *JEA* 1/1, p. 40, 1914.

[17] L. Keimer a écrit entre 1927 et 1954 une série d'articles sur certaines espèces d'oiseaux en Égypte ancienne dans les périodiques et d'autres publications notant l'apparition, l'évolution et la signification des signes d'oiseaux.

[18] V. Loret, « Horus-le-faucon », *BIFAO* 3, 1903, p. 1-24 ; G. Bénédite, « Faucon ou épervier, à propos d'une récente acquisition du Musée égyptien du Louvre », *Académie des inscriptions et belles-lettres. Monuments et mémoires* 17, 1909, p. 5-28.

[19] R. E. Moreau, « Quail », *BZSE* 1, 1927-1928, p. 6-13 ; J. Capart, « Les poussins au tombeau de Ti », *CdE* 16, 1941, p. 208-212.

[20] N. M. Davies, « *Some Notes on the nḥ- Bird* », *JEA* 26, 1941, p. 79-81 ; L. Keimer, « Sur l'identification de l'hiéroglyphe *nḥ* », *ASAE* 38, 1938, p. 253-263 ; et dans le numéro précédent, « Notes additionnelles sur l'identification de l'hiéroglyphe *nḥ* », p. 689 ; *Id.*, « Quelques nouvelles remarques au sujet de l'hiéroglyphe *nḥ* », *ASAE* 41, 1942, p. 325-332.

[21] L. Keimer, « A Note on the Hieroglyphs and », *AJSL* 43, 1927, p. 226-231.

huppe[22], le hibou[23], l'ibis[24] et le martin-pêcheur[25]. Grâce à ces différents travaux, le nombre d'oiseaux non identifiés dans l'art et l'écriture égyptiens a considérablement diminué. Ainsi des familles entières d'oiseaux, des espèces[26] et des sous-espèces[27] ont pu être classifiées en les groupant en fonction de leurs caractéristiques[28].

Cependant, d'autres études postérieures comme celles de P. F. Houlihan[29] nous ont permis d'identifier définitivement les espèces non définies par Keimer, par exemple l'oiseau *wr* déterminé présentement comme l'hirondelle de fenêtre. Pourtant, il se trouve que la représentation du flamant rose *dšr* (référencé G27), n'est pas encore tout à fait correcte, car en réalité le bec du flamant est notablement plus court et plus recourbé que celui du hiéroglyphe. Nous croyons, comme nous allons le décrire plus loin, que c'est plutôt une espèce éteinte qui est représentée parmi d'autres espèces de l'époque qui ont également disparu, et qui entraîne une confusion entre flamant, autruche et ibis. En effet, P. F. Houlihan, en se fondant sur sa solide formation de naturaliste, s'intéresse d'abord à l'identification et à la distribution (lieux de fréquentation) des oiseaux ; cependant il s'attache surtout à établir un lien entre les oiseaux et leur

---

[22] *Id.*, « Quelques remarques sur la huppe (*Upupa epops*) dans l'Égypte ancienne », *BIFAO* 30, 1930, p. 305-331.

[23] *Id.*, « Les Hiboux constituant les prototypes de la lettre *M* de l'alphabet égyptien », *Annals of the Faculty of Arts, Ibrahim Pasha University* 1, 1951, p. 73-83 ; P. E. Newberry, « The Owls in Ancient Egypt », *JEA* 37, 1951, p. 72-74.

[24] L. Keimer, « Interprétation de plusieurs représentations anciennes d'ibis », *CdE* 29, 1954, p. 237-250 ; « The Egyptian Ibis », *ETM* 16, 1955, p. 16-19 ; A.-P. Zivie, « Ibis », dans *LÄ* 3, 1980, p. 115-121.

[25] C. Gaillard, « Quelques représentations du martin-pêcheur pie (*Ceryle rudis*), sur les monuments de l'Égypte ancienne », *BIFAO* 30(1), p. 249-271.

[26] L'espèce constitue l'unité biologique fondamentale : elle est composée d'individus, mâles et femelles, d'aspect identique ou du moins très semblable, capables de s'accoupler en donnant une progéniture dotée des mêmes caractéristiques.

[27] Les sous-espèces, dites aussi formes ou races géographiques, peuvent être distinguées au sein d'une même espèce. Les individus de même espèce, mais de sous-espèces différentes, peuvent se croiser entre eux dans la nature, mais généralement ils ne le font pas, parce qu'ils occupent des aires géographiques distinctes. Voir : Classification des oiseaux, *Classification des espèces*, http://www.oiseaulibre.net/Oiseaux/Classification.html, (17 février 2013).

[28] Voir P. F. Houlihan : *The Birds of Ancient Egypt*. With the Collaboration of and a Preliminary Checklist to the Birds of Egypt by Steven M. Goodman, Le Caire, The American University in Cairo Press, 1986.

[29] *Ibidem.*

représentation iconographique dans les sources non écrites, mais en n'examinant qu'accessoirement l'utilisation des oiseaux dans les textes hiéroglyphiques. Donc une étude plus approfondie sera bien utile pour identifier certaines espèces d'oiseaux.

N. Beaux a identifié 38 espèces dans le « Jardin botanique de Thoutmosis III » à Karnak, dont au moins le tiers est constitué de genres et d'espèces bien connus en Égypte et représentés dans l'art égyptien[30]. A. David examine l'origine d'une seule icône représentant l'oiseau du mal G37 afin de tenter quelques conclusions d'ordres sémantique et culturel[31]. L'ouvrage monumental de P. Vernus et J. Yoyotte[32], portant sur le bestiaire de l'Égypte ancienne, est une référence incontournable grâce à leur connaissance des textes et leur formation de philologues, mais ils tombent parfois dans le problème de la surinterprétation liée aux chercheurs qui sont moins versés dans le domaine de l'ornithologie. Bien que F. Dunand[33] apporte des interprétations de l'image des oiseaux dans la théologie égyptienne, elle néglige presque totalement le côté philologique dans sa recherche pertinente. Quant à L. Evans[34], elle établit un répertoire magistral du comportement de tous les animaux selon l'iconographie des tombes de la région de Memphis ; mais cela exige une recherche plus approfondie du sens des textes.

Des égyptologues éminents comme S. H. Aufrère[35] et D. Meeks[36] contribuent également à l'étude des oiseaux par des articles sur les oiseaux

---

[30] N. Beaux, *Le Cabinet de curiosités de Thoutmosis III. Plantes et animaux du « Jardin botanique » de Karnak, OLA* 36, Louvain, 1990, p. 217-275.

[31] A. David, *De l'infériorité à la perturbation. L'oiseau du « mal » et la catégorisation en Égypte ancienne*, Harrassowitz Verlag, 2000.

[32] P. Vernus et J. Yoyotte, *Le Bestiaire des Pharaons*, Paris, Perrin, 2005.

[33] F. Dunand et R. Lichtenberg, *Des animaux et des hommes. Une symbiose égyptienne*, Paris, Éditions du Rocher, 2005.

[34] L. Evans, *Animal Behavior in Egyptian Art. Representations of the Natural World in Memphite Tomb Scenes*, Australian Center for Egyptology (ACE 9), 2010.

[35] S. H. Aufrère, « *Threskiornis æthiopicus*. Autour d'un mouvement migratoire de l'ibis dans l'Égypte ancienne », dans M. MAZOYER (éd.), *L'Oiseau. Entre ciel et terre*. Deuxième Journée universitaire de Hérisson. Colloque international organisé par les cahiers KUBABA (Université de Paris 1 - Panthéon Sorbonne) et la ville de Hérisson, 17-20 juin 2000.

[36] D. Meeks, « Oiseaux des carrières et des cavernes », dans *Religion und Philosophie im alten Ägypten. Festgabe für Philippe Derchain*, OLA 38, Louvain, 1991, p. 233 - 241 ;

migrateurs qui semblaient venir non pas d'un pays proche, mais, comme les textes l'expliquent, des confins mystérieux et inaccessibles du monde. Ces migrateurs se trouvaient en effet être les uniques témoins vivants de ces lieux que seuls les dieux pouvaient habituellement connaître. Mais ces savants abordent succinctement l'utilisation des oiseaux dans les textes et le rapport entre les caractéristiques des oiseaux, leur comportement et l'écriture des mots utilisant ces oiseaux. Par ailleurs, l'article de C. Wolterman[37] sur les noms des oiseaux choisis selon leur couleur, leur chant, leur habitat, leur comportement et d'autres caractéristiques aborde un aspect important du traitement de notre sujet ; mais son étude ne concerne seulement que deux des signes d'oiseaux qui seront traités dans notre recherche.

1.2 Problématique

L'étudiant, l'égyptologue, le philologue ou même l'amateur, qui s'intéressent à l'étude d'un signe particulier dans la liste de Gardiner, d'Allen[38] ou bien d'autres philologues, ne trouvent que les notions de base des phonogrammes, des idéogrammes et des déterminatifs, la valeur phonétique si elle existe et l'apparition du signe, dans certaines sources. En se servant des dictionnaires, on n'obtient qu'une image tronquée et imparfaite d'une langue, *a fortiori* s'il s'agit d'une langue morte. La découverte de nouveaux documents enrichit sans cesse le matériel lexicographique et remet en question la validité des « résultats » statistiques. La plupart des dictionnaires se bornent à offrir un lexique des termes utilisés à l'époque classique sans envisager ni leur naissance ni leur évolution[39]. Peu d'indications précises quant au caractère principal ou secondaire des orthographies énoncées ne se dégagent elles non plus du matériel réuni[40]. Or, pour

---

pour le même auteur : « Les oiseaux marqueurs du temps », *Cercle lyonnais d'égyptologie Victor Loret, Bulletin* 4, 1990, p. 37-52.

[37] C. Wolterman, On the names of birds and hieroglyphic sign-list G22, G35, and H3, « *Annuaire de la Société Orientale "Ex Oriente Lux"* », Leiden, 1993, p. 119-130.

[38] J. P. Allen, *Middle Egyptian. An Introduction to the Language and Culture of Hieroglyphs*, Second Edition, Cambridge, 2010, Liste des oiseaux p. 433-434.

[39] Excepté quelques dictionnaires en langue allemande comme le « *Wörterbuch* » d'Erman-Grapow expliquant les différentes graphies des mots.

[40] A. David, *op. cit.*, p. 4.

les chercheurs intéressés qui voudraient approfondir le sujet, ces références fondamentales ne donnent que les grandes lignes sans détail.

De même, les ouvrages de référence abordent de manière générale le bestiaire de l'Égypte antique sans être spécialisés dans le domaine précis que nous désirons étudier, soit l'utilisation des oiseaux dans les textes égyptiens en tentant de dégager les angles qui n'ont pas ou peu été abordés. Nous voulons étudier d'une manière plus structurée, par nos connaissances en matière d'ornithologie[41] et de philologie égyptiennes, comment les textes décrivent avec précision les mœurs et les habitudes des oiseaux, les symboliques et les caractéristiques des oiseaux utilisés dans les hiéroglyphes et les raisons du choix d'un oiseau précis pour représenter le sens d'un mot. Nous essayerons également de suivre la naissance, l'évolution ou le déclin des signes d'oiseaux car nous observons parfois dans le système hiéroglyphique que la tendance est à rassembler des traits empruntés à des oiseaux d'espèces différentes, plutôt que de copier un animal particulier avec exactitude. Les recherches relatives à la représentation des animaux en Égypte doivent être plus spécialisées ; ici, notre domaine spécifique d'étude est celui des oiseaux dans l'écriture égyptienne ancienne.

1.2.1 Hypothèses de départ et méthodologie

Les oiseaux utilisés pour les hiéroglyphes sont souvent employés de manière symbolique : ils sont choisis pour leurs caractéristiques remarquables, ce qui démontre une observation attentive de l'environnement par les anciens Égyptiens. Nous allons donc essayer de répondre aux questions suivantes :

Étant donné que notre étude de l'écriture hiéroglyphique conduit à vérifier le choix des oiseaux, et que certains oiseaux évoquent des lettres, est-ce dans

[41] Mon livre sur les oiseaux de l'Égypte actuelle est intitulé : *Les oiseaux de l'Égypte et du Moyen-Orient*, Le Caire, Adcom, 2008.

l'observation de la nature que les Égyptiens puisent les différences entre les oiseaux pour exalter leurs caractères propres[42]?

Partant de ce questionnement fondamental, cette cohérence entre la symbolique et les caractéristiques de l'oiseau dans l'écriture hiéroglyphique peut-elle s'expliquer en même temps par le biais des sources littéraires et iconographiques de l'Égypte ancienne, d'une part, et la science ornithologique moderne d'autre part ? Si elle existe, cette corrélation peut-elle nous amener par la suite à rectifier le sens de certains mots, voire éclairer le sens d'une phrase ?

Pour répondre à ces questions, une grille de critères sera appliquée, dans la mesure du possible et là où cela s'avèrera pertinent, pour chaque oiseau répertorié dans la liste de Gardiner. Elle inclura : l'identification de l'espèce de l'oiseau avec sa distribution ancienne et contemporaine ; le degré de fréquence de ses attestations dans les textes hiéroglyphiques ; les informations que l'on peut retirer de la perception que les Égyptiens avaient des différentes espèces d'oiseaux, en étudiant les proverbes et expressions dans lesquels les animaux à plume sont cités ; l'éventail de significations que peut prendre une série de mots déterminés par le signe d'un oiseau, comme par exemple, le moineau domestique (signe G37 de la liste de Gardiner) qui est souvent associé à des activités néfastes ; les connaissances essentielles que l'on peut dégager des caractéristiques physiques et du comportement de ces oiseaux à la lumière des dernières recherches en ornithologie ; les raisons qui expliquent qu'un même oiseau puisse être représenté de manières différentes, et de ce fait, les confusions qu'un certain nombre de scribes ont pu faire entre certaines espèces ; le rapport entre le cri de l'oiseau et la prononciation du signe hiéroglyphique qui le représente (onomatopée). Nous précisons évidemment que pour quelques oiseaux l'application de ces critères pourra être incomplète voire impossible, par manque de sources reconnues ou fiables.

---

[42] F.-X. Héry et T. Enel, *Animaux du Nil. Animaux de Dieu*, Aix-en-Provence, 1993, p. 69.

Par le biais de ce mémoire, nous espérons démontrer que le choix des oiseaux dans les textes hiéroglyphiques ne relève pas du hasard, mais d'une observation rigoureuse du comportement des volatiles. À travers le cas des oiseaux, nous voulons aussi accessoirement faire le point sur la connaissance que les anciens Égyptiens avaient du monde animal, et tenter de définir les canons artistiques qui régissaient la représentation de la gent ailée et qui peuvent éventuellement servir de critères de datation d'un texte.

1.2.2 Objectifs de la recherche

L'objectif principal de cette recherche est de saisir et de mieux comprendre la vie des oiseaux représentés dans l'art et spécialement dans l'écriture égyptienne ancienne, et de découvrir le rôle des oiseaux dans les sphères de la vie quotidienne et de la religion. Dans l'Égypte ancienne, les textes et les monuments s'expliquent simultanément : toute peinture, toute sculpture a sa légende, ou si elle ne l'a pas, c'est à nous de la chercher et de la retrouver sur les stèles, dans les temples et les tombes ou sur les papyrus.

Nous allons donc présenter les 23 espèces d'oiseaux de la liste de Gardiner mentionnées dans l'écriture égyptienne ancienne ; classifier leurs représentations par époque quand cela sera possible ; expliquer les raisons qui ont amené les Égyptiens à représenter un même oiseau de plusieurs manières ; étudier plus précisément l'évolution de l'art de l'écriture des oiseaux en Égypte ancienne et tenter d'en tirer quelques conclusions d'ordres sémantiques et culturels en rapportant ces données aux données sémiologiques appliquées à l'étude du langage écrit.

1.3 Sources

Bien que les textes étudiés appartiennent à l'Antiquité, le choix et l'exploitation des sources sont un processus dynamique qui nécessite de constantes adaptations et mises au point, et réinterprétations à partir de nouvelles et perpétuelles investigations. La méthode historique consiste à rechercher et

déchiffrer des textes anciens en vue d'enrichir l'interprétation d'une période et de la comprendre. L'établissement des textes s'articule autour de différentes sources. Dans la mesure où ce travail a pour fonction première de comprendre la symbolique et la corrélation entre les caractéristiques observées chez un oiseau et le sens profond des mots où cet oiseau est présent, nous utiliserons une méthodologie descriptive et lexicographique en abordant dans un premier temps l'apparition éventuelle de l'oiseau, s'il existe, sur les objets prédynastiques, puis sa figuration dans les sources iconographiques ultérieures. Nous passerons ensuite aux sources écrites en ancien égyptien qui présente de multiples particularités orthographiques, puis au moyen égyptien ou l'égyptien classique qui sert de base et de point de départ à toutes les études hiéroglyphiques.

1.3.1 Sources non écrites

Pour ce qui concerne les sources non écrites, nous les puiserons entre autres dans l'ouvrage de M. F. Petrie, *Ceremonial Slate Palette*, Londres, 1953 ; ainsi que dans l'ouvrage de A. J. Spencer, *Early Dynastic Objects*, Londres, 1980 ; et dans le site électronique spécialisé dans les objets de la période prédynastique et du début de l'histoire de F. Raffaele intitulé : *Early Dynastic Egypt*[43]. Dans ces sources, nous allons examiner des objets comme les vases en poterie ou en céramique, les couteaux, les palettes, etc. où apparaissent les premières représentations d'oiseaux, comme symboles religieux ou figurations de la nature. Certains d'entre eux, comme le flamant rose, posent des problèmes d'identification sur les vases gerzéens : il nous paraît en effet difficile de reconnaître des flamants dans les oiseaux représentés sur ces vases alors que la Haute-Égypte, d'où ces vases tirent leur origine, ne connaît apparemment pas le flamant, dont le milieu naturel se limite au nord du Delta. D'autres sources iconographiques seront d'un heureux secours, notamment les tombes privées de l'Ancien Empire à Saqqarah et à Meïdoum ou les sarcophages ailés dits *rishi* de la deuxième période

[43] En ligne : http://xoomer.virgilio.it/francescoraf/hesyra/dynasty00.htm, (10 décembre 2012).

intermédiaire (1750-1600 av. J.-C.) qui évoquent la forme d'un vautour. En franchissant le hiatus de deux siècles entre la disparition de la peinture sur objets et l'apparition de l'écriture, nous tenterons d'établir un parallèle entre les structures de la peinture nagadienne et les structures syntaxiques de la langue de l'Ancien Empire, telle qu'elle est connue par l'écriture. Un certain nombre de convergences et de similitudes peuvent être dégagées. La structuration mentale est continue[44].

1.3.2 Sources écrites

Pour pouvoir identifier un oiseau, il faut choisir des hiéroglyphes soigneusement dessinés. Et pour ce qui a trait aux sources écrites, qui seront à la base de notre corpus, elles sont nombreuses et proviennent de genres littéraires très différents. Nous citons deux références bibliographiques pour les sources sur papyrus. La première est celle de M. Bellion, *Égypte ancienne : Catalogue des manuscrits hiéroglyphiques et hiératiques et des dessins sur papyrus, cuir ou tissu, publiés ou signalés*, (à compte d'auteure), 1987 ; la seconde, plus récente, est celle de G. Burkard et H. J. Thissen, *Einführung in die altägyptische Literaturgeschichte II*, Neues Reich, Einführungen und Quellentexte zur Ägyptologie, 2008. D'une manière générale, nous trouvons les bases de données des ensembles d'informations relatives aux occurrences des oiseaux dans le *Topographical Bibliography of Ancient Egyptian Hieroglyphic Texts, Statues, Reliefs, and Paintings (Porter & Moss)*, les tomes de 1 à 8 de 1960 à 2007.

Les premières représentations épigraphiques d'oiseaux sont déjà observées sur des objets datant de la période prédynastique. Faisant partie d'un texte primitif, l'oiseau y est d'abord traité comme pictogramme, et arrive, la plupart du temps, à exprimer ensuite un idéogramme ou une valeur phonétique bilitère ou

---

[44] G. Graf, « *Les peintures sur vases de Nagada I – Nagada II : Nouvelle approche sémiologique* », dans S. Hendricks, R. F. Friedman, K. M. Cialowiez and M. Chlodnicki (éds.), *International Conference. Origin of the State. Predynastic and Early Dynastic Egypt (Cracow, Poland : 28th August – 1st September 2002)*, 2004, p. 776.

trilitère. Dans les inscriptions des mastabas de l'Ancien Empire de la région de Meïdoum, les signes hiéroglyphiques sont souvent gravés d'une manière réaliste montrant les particularités de certains oiseaux grâce à un haut niveau d'exécution artistique, notamment dans le mastaba de Rahotep. Il existe dans les Textes des Pyramides et dans les tombeaux de l'Ancien Empire plusieurs signes représentant des oiseaux particuliers qui ont disparu ensuite[45], par exemple le signe d'un héron (?) *ḫʿw*[46] avec le bec incurvé (*Pyr.* 891 et 1225 b) inexistant dans les textes ultérieurs ; la pintade nubienne G21 *nḥ* qui a disparu d'Égypte au début de l'époque pharaonique ; et un troisième signe d'une grue dans la tombe de Nikaouisesi à Saqqarah qui a aussi disparu[47].

Le moyen égyptien, comprend la langue littéraire et officielle en usage, à la fin de la « première période intermédiaire » (IX^e^ et X^e^ dyn.), pendant le Moyen Empire (X^e^-XII^e^ dyn.), la « deuxième période intermédiaire » (XIII^e^- XVII^e^ dyn.) et la XVIII^e^ dynastie jusqu'à la fin du règne d'Aménophis III, soit environ de 2200 à 1375 av. J.-C. ; ainsi que la langue populaire du Moyen Empire. C'est là proprement dit l'égyptien classique, qui nous est connu non seulement par des stèles funéraires et des inscriptions monumentales, par des lettres, des actes administratifs, des hymnes religieux, mais encore par des œuvres de caractère journalier ou philosophique, des traités de médecine et de chirurgie, et enfin par des compositions littéraires, dont certaines (comme les Aventures de Sinouhé et le Conte du Naufragé) sont d'incontestables chefs-d'œuvre. Ces différentes sources écrites nous permettent d'apprécier l'évolution de la représentation de certains oiseaux dans les hiéroglyphes au cours des siècles.

Ainsi, au Moyen Empire (environ 2200-2000 av. J.-C.), le cou du grand cormoran G35 *ḳ* s'allonge et se recourbe davantage rappelant l'anhinga ou

---

[45] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 63.

[46] « Celui qui est toujours debout », i.e. en attente le long de la rive pour pêcher, voir C. Wolterman, *loc. cit.*, p. 124.

[47] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, note 6, p. 707.

l'oiseau serpent représenté au jardin botanique de Thoutmosis III[48]. Afin d'éviter toute sorte de confusion entre l'ibis falcinelle G28 *gm* et l'ibis sacré G26* du dieu *Ḏḥwty*, le signe de l'ibis falcinelle a été remplacé, au Nouvel Empire, par un autre signe hiéroglyphique qui le montre la tête baissée, dans l'attitude d'un oiseau qui a « trouvé » sa nourriture. Mais ce remplacement ne supprime pas la forme la plus ancienne de l'ibis, comme dans un texte à Médinet Habou[49].

Dans le cas des sources à caractère ornithologique, nous nous fonderons sur les études scientifiques qui permettent d'approfondir la connaissance des oiseaux dans leur milieu naturel. Le *Nicoll's Birds of Egypt*, de R. Meinertzhagen[50], représente une référence incontournable pour toutes études ornithologiques. Il constitue le pendant naturaliste des ouvrages plus conceptuels de P. H. Houlihan et celui de P. Vernus et J. Yoyotte. Il faut signaler qu'il est possible de consulter sur le Web des sites ornithologiques de grande qualité sur les oiseaux. Certains d'entre eux, comme le site remarquable : Portail et guide encyclopédique de l'avifaune, *oiseaux.net*[51], fournissent de nombreuses informations et reproduisent les cris et chants des oiseaux par espèce. Ce qui nous permet d'identifier parfois l'aspect onomatopéique dans notre recherche sémantique.

Nous allons aussi examiner quelques représentations d'oiseaux de l'époque tardive et de l'époque ptolémaïque[52], ainsi que quelques autres dans des textes en hiératique, en démotique et en copte ; bien que ces écritures ne concernent pas

---

[48] L. Störk, « Kormoran », dans *LÄ* 3, 1980, p. 741-742.

[49] H. G. Fischer, *Ancient Egyptian Calligraphy. A Beginner's Guide to Write Hieroglyphs*, Fourth Edition, New York, The Metropolitan Museum of Art, 1999, p. 27.

[50] R. Meinertzhagen, *Nicoll's Birds of Egypt*, deux volumes, Londres, 1930. Une description des espèces d'oiseaux en Égypte ancienne par R. E. Moreau occupe le chapitre III de la page 58 à la page 77. La première publication de Nicoll sur les différentes espèces d'oiseaux était intitulée : M. J. Nicoll, *Handlist of The Birds of Egypt*, Le Caire, 1919.

[51] www.oiseaux.net, (10 décembre 2012).

[52] D. Meeks, *Les architraves du temple d'Esna. Paléographie hiéroglyphique* I, Le Caire, 2004, p. 80-98.

notre époque de recherche et ne fassent pas l'objet de notre étude, elles seront citées également de temps en temps en tenant compte du fait que la langue est un corpus uni évoluant à travers les âges. Là nous pouvons découvrir pour certains reliefs dans les écritures, la virtuosité du sculpteur qui est superbement illustrée par la conception, la modélisation et les détails précis des lignes incisées. De façon générale, les oiseaux, dans les temples gréco-romains, plus que les autres animaux, ont perdu tout lien avec l'observation naturaliste qui prévaut aux périodes antérieures. Ils ne sont plus alors qu'un signe ayant une fonction sémantique[53].

[53] *Ibidem*, p. 80.

CHAPITRE II

DESCRIPTION DE LA LISTE DES OISEAUX DE GARDINER

2.1 : G1, Vautour percnoptère (*Neophron percnopterus*)[1] *3* ;
G4, Buse féroce (*Buteo rufinus*) , *tw*, *tiw*

Fig. 2.1

Fig. 2.2

Faisant figure d'original parmi ses cousins les vautours de l'Ancien Monde, le vautour d'Égypte, également appelé vautour percnoptère, s'en distingue par sa petite taille, son plumage bicolore, son cou emplumé et son bec fin. Ce petit vautour blanc et noir survole savanes, steppes et régions d'altitude, à la recherche des déchets dont il se nourrit[2]. Dans l'Égypte actuelle, le vautour percnoptère est

---

[1] Le *Neophron percnopterus* est le vautour le plus commun en Égypte, le « Egyptian vulture » par excellence.

[2] Encyclopédie Larousse, *Vautour d'Égypte*, http://www.larousse.fr/encyclopedie/vie-sauvage/vautour_d%C9gypte/184873, (13 mars 2012).

un oiseau sédentaire en Haute-Égypte et dans l'extrême sud du pays. Toutefois, pendant la période de la reproduction, il s'égare dans plusieurs endroits du pays[3] (fig. 2.1). La figure 2.2 nous montre un exemple prototype du vautour percnoptère dans un texte du temple de Karnak.

Fig. 2.3

Contrairement à d'autres espèces d'oiseaux, comme l'autruche par exemple, le vautour percnoptère apparaît couramment dans les textes égyptiens mais très rarement dans l'art égyptien. Le signe est apparu dans les hiéroglyphes des mastabas de l'Ancien Empire de la III[e] dynastie, comme dans ce mot : *sḫ3*[4], signifiant probablement « pierre » avec laquelle le couteau du boucher est fabriqué. Si l'origine de sa valeur phonétique *3*, *alif* des langues sémites (conventionnellement *a* dans les transcriptions des mots étrangers) est encore inconnue selon certains chercheurs[5], nous proposons son caractère onomatopéique, puisque l'oiseau émet un cri qui pourrait rappeler peu ou prou cette semi-consonne (après une écoute attentive sur le site électronique reproduisant les cris des oiseaux par espèce)[6].

Le vautour percnoptère est parfois confondu avec la buse féroce employée de façon restreinte ou *tw* ou *tiw* (nous ajoutons quelquefois un tiret devant le signe de la buse pour la différencier du vautour percnoptère)[7] ; dans son signe hiéroglyphique, elle a la tête plus arrondie que le vautour percnoptère[8] (fig. 2.3) et ne s'en différencie souvent que par l'emplacement de l'aile[9], mais les signes des

---

[3] P. F. Houlihan, *op. cit.*, p. 39.

[4] M. A. Murray, *Saqqara Mastabas*, vol. 1, London, 1905, p. 33.

[5] F. L. Griffith, *op. cit.*, p. 19.

[6] Portail et guide encyclopédique de l'avifaune, *oiseaux.net, Vautour percnoptère*, http://www.oiseaux.net/oiseaux/vautour.percnoptere.html, (16 avril 2013).

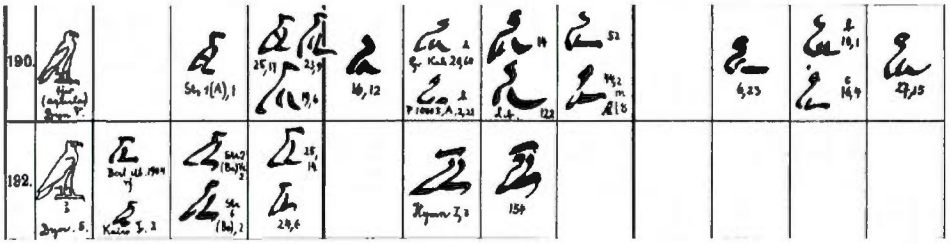
[7] L'origine de cette valeur phonétique est à présent obscure.

[8] M. Collier et B. Manley, *Décrypter les Hiéroglyphes. La méthode,* traduit de l'anglais par Odile Bernier, Paris, Flammarion, 2009, p. 48.

[9] Ph. Collombert, *Le tombeau de Mérérouka. Paléographie hiéroglyphique* 4, Le Caire, 2010, p. 61.

deux oiseaux sont tracés de façon très similaire, et les copistes les confondent généralement dans les écrits de qualité inférieure.

Par contre, en hiératique, les deux oiseaux sont toujours distincts, et c'est normalement le cas dans les hiéroglyphes linéaires, comme dans ce tableau de Möller[10] :



Dans les premières représentations du vautour percnoptère, la coloration de l'aile était grise ou bleue. Un peu plus tard, elle est devenue verte, probablement à cause de la disparition de l'élément végétal qui composait la couleur[11]. La chair autour du bec est nue et les rares plumes situées derrière la tête font souvent apparaître le cou mince. Pendant l'Ancien Empire, ce plumage éparpillé apparaît comme une sorte de crête (fig. 2.4). L'artiste a ici parfaitement respecté les particularités anatomiques de l'oiseau, attentif à l'observation et à la transposition de caractéristiques depuis longtemps codifiées[12]. Ces caractéristiques, avec le petit bec et le cou court, déterminent l'espèce de manière incontestable[13].

Fig. 2.4

[10] G. Möller, *HIERATISCHE PALÄOGRAPHIE*, Die Aegyptische Buchschrift I, Leipzig, 1909, 189-196, p. 18.

[11] Anonyme, « The Bird and Animal Artist of 4000 Years Ago and the Present Day », *Illustrated London News*, Christmas number, 1944, p. 34.

[12] J. Berlandini, « D'un percnoptère et de sa relation à Isis, au scarabée et à la tête divine », dans « *Parcourir l'éternité* ». *Hommages à Jean Yoyotte* I, Brepols, 2013, p. 85.

[13] F. L. Griffith, *op. cit.*, p. 19.

Le vautour égyptien n'est pas considéré comme un oiseau vivant au bord de l'eau, seulement il fréquente les bords des marais pour chercher sa nourriture. Une représentation unique du vautour, en mauvais état de conservation, dans la tombe de Senemioh (no 127) de la XVIII[e] dynastie à Thèbes montre cet oiseau avec sa silhouette caractéristique, tête rectiligne, petit bec et cou court perché au-dessus d'un marais de papyrus[14] (fig. 2.5).

Fig. 2.5

Le vautour percnoptère fait preuve d'un grand opportunisme dans sa recherche de nourriture. Avant le développement des techniques modernes de ramassage des déchets, ce vautour jouait un rôle important dans l'environnement pour l'élimination des détritus ; par contre, il est détesté en Égypte dans la période contemporaine[15].

---

[14] P. F. Houlihan, *op. cit.*, p. 40.

[15] Ainsi Russell décrit en 1835 : « le vautour égyptien est un oiseau très dégoûtant ». Selon Hasselquist : « les habitants de l'Égypte ne peuvent pas être très reconnaissants pour ses services. Tous les lieux autour du Caire étaient remplis de cadavres d'ânes et de chameaux. Des milliers de vautour volent et dévorent les carcasses avant qu'elles se putréfient ». Voir M. Russell, *View of Ancient and Modern Egypt ; with an Outline of its Natural History*, New York, 1835, p. 467, et aussi F. Hasselquist, *Voyages and Travels in the Levant ; in the Years 1749, 50, 51, 52*, p. 194-196, Londres, 1766. J. M. Lamblard interprète le nom arabe de l'oiseau « Rakhama » رخمة par « amour » ou une affection qu'ont les femmes, et que ne peuvent avoir les hommes, voir J. M. Lamblard, *Le Vautour, mythes et réalités*. Préface de J. Yoyotte, Éd. Imago, Paris, 2001, p. 90-91.

Il n'est guère de régions peuplées de vautours où l'art et la culture ne traduisent la fascination exercée sur l'homme par ces oiseaux puissants. L'Égypte antique a accordé une place de choix à quelques espèces de vautours dont le vautour percnoptère, remarquablement représenté stylisé dans les sources égyptiennes anciennes. Il n'existe aucune preuve que celui-ci a été adoré, voire considéré comme l'emblème d'une divinité particulière. Mais il prend place parmi les signes « unilitères » et, de ce fait, il est sans doute un des hiéroglyphes les plus connus[16]. Soumis au rythme des migrations massives coïncidant avec la montée de la crue, il disparaîtra progressivement avec le retrait des eaux d'inondation. Cette oscillation migratoire comportait alors des caractéristiques interprétables en données calendériques, qui pouvaient s'insérer de façon significative dans le système cyclique régissant la création[17]. En raison de ce concept « primordial » de la création de la terre après la crue, c'est un oiseau de prime importance dont la valeur phonétique *3* apparaît de manière très fréquente dans l'écriture égyptienne « sacrée »[18].

Notre connaissance de l'arabe dialectal nous permet de penser que « Rakhama » رخمة veut aussi probablement dire : « Empoté pour désigner un lourdaud » !

[16] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 419.

[17] J. Berlandini, *op. cit.*, p. 85-86.

[18] Comme le scarabée, symbole de la création chez les Égyptiens, le vautour percnoptère fait son miel des excréments et absorbe tout résidu animal ; voir J. M. Lamblard, *op. cit.*, p. 66.

2.2 : G5, Faucon pèlerin *(Falco peregrinus)* *Ḥr(w)*

Fig. 2.6

Fig. 2.7

Il existe quatre espèces de faucon qui se reproduisent actuellement en Égypte moderne avec des caractéristiques semblables à celles du faucon d'Horus : le faucon d'Éléonore *(Falco eleonorae)* est un migrateur rare dans le pays, le faucon hobereau *(Falco subbuteo)* est un migrateur rare dans la vallée du Nil et le Delta, le faucon lanier *(Falco biarmicus)* est un résident permanent dans la vallée du Nil, le Delta, et certaines parties du désert Est et du désert Ouest, et le faucon pèlerin *(F. peregrinus)* qui est un résident permanent dans la vallée du Nil au nord de Louxor, dans le Delta, et le Fayoum[19].

Champollion a été le premier à supposer que l'oiseau , consacré au dieu Horus, était l'épervier[20]. Mais après avoir réuni de nombreux documents relatifs à l'oiseau Horus, V. Loret est convaincu qu'il s'agit plutôt de l'espèce *Falco peregrinus* ou faucon pèlerin, et s'en explique dans un article intéressant[21]. En comparant les détails de la cire, de la mandibule dentelée, des taches autour de l'œil et du capuchon[22] (Fig. 2.6 et 2.7), V. Loret conclut à une parfaite identité

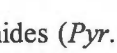
[19] P. F. Houlihan, *op. cit.*, p. 46.

[20] J. F. Champollion le Jeune, *Dictionnaire égyptien en écriture hiéroglyphique*, Paris, 1843, p. 132.

[21] V. Loret, *loc. cit.*, p. 2. Nous préférons faire la comparaison à partir des traits caractéristiques de l'oiseau plutôt qu'avec les couleurs altérées au cours des siècles ou peintes suivant une méthode très particulière.

[22] *Ibidem*, p. 3.

entre Horus et *Falco peregrinus*. Il déduit aussi que le nom spécifique *bik* s'applique à toutes les espèces de faucon (صقر)[23] et qu'il est apparenté à l'arabe باز، (بازی), désignant le même genre d'oiseau. Cependant, le nom divin *Ḥr(w)* est strictement la transcription d'un second nom arabe (حر), lequel s'applique au faucon, et plus spécialement au *Falco peregrinus*[24].

Le faucon est l'un des quelques animaux représentés lors des premiers cultes rendus aux divinités sous formes zoomorphiques[25]. L'un des textes les plus anciens présentant la valeur phonétique du faucon se trouve dans les Textes des Pyramides (*Pyr.* 1686 et 1690 b)  *ḥr Ḥrw* « sur le trône de *Ḥrw* ». Il est probable, au demeurant, que le nom « Horus » *ḥr(w)* signifie soit « le supérieur », soit « le lointain »[26]. Le faucon pèlerin d'Afrique, par l'élégance de ses formes, la beauté de son plumage, la puissance de son vol, est l'être ailé dont le prestige s'est imposé avec le plus d'évidence aux habitants de l'Égypte ancienne[27]. Originaire du III[e] nome de Basse-Égypte, Horus est un dieu guerrier qui joua un rôle extrêmement important dans la formation du royaume unifié d'Héliopolis. Ce fut lui, ou plutôt son nome, qui prit l'initiative de la révolte contre le royaume séthien[28]. Il est peut-être considéré comme le maître des territoires désertiques

---

[23] Tous les proverbes égyptiens relatifs au faucon lui donnent exclusivement le nom générique de *ṣaᵈr*. Voir : N. H. Henein, traduction française de C. Vial, *Proverbes égyptiens relatifs aux poissons et aux oiseaux*, Le Caire, IFAO, 2007, p. 163.

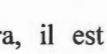
[24] *Ibidem*, p. 11. Par ailleurs, N. Baum dans son livre : *Le temple d'Edfou. À la découverte du Grand Siège de Rê-Harakhty*, Paris, 2007, p. 535-537, apporte des informations pertinentes sur le fait que le faucon d'Horus superpose plusieurs espèces de falconidés. Du point de vue iconographique, le « faucon d'Horus » est une synthèse de plusieurs espèces dont *Falco peregrinus*, *F. pelegrinoides* et *F. biarmicus*, qui nichent en Égypte et au Soudan.

[25] Pour les premières manifestations divines animales et aviaires, l'anthropomorphisme et l'animalité, voir chapitre III.

[26] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 372. Nous signalons que *ḥryt* avec le déterminatif du faucon sur le support signifie « la lointaine », déesse lionne, fille du soleil qui, sous l'aspect d'une lionne féroce, quitte son père pour le désert de Nubie et dont le retour, obtenu par Thot, annonce la crue. Le retour de « la lointaine » symbolise chaque année le renouvellement cyclique des facultés créatrices du démiurge. Voir I. Franco, *Nouveau Dictionnaire de mythologie égyptienne*, Paris, 1999, p. 279.

[27] J. S .F Garnot, *La Vie Religieuse dans l'Ancienne Égypte*, Paris, Presses Universitaires de France, 1948, p. 16.

[28] J. Vandier, *La religion égyptienne*, Paris, 1949, p. 67.

dont il défend les pistes caravanières menacées par Seth[29]. Le siège sacré d'Horus le plus ancien devait se trouver dans la ville de *dmi-n-ḥr* « Cité d'Horus », l'actuelle Damanhour du Delta. À Edfou, le *ḥr-bḥdt* n'a rien de commun avec le véritable Horus : c'est un disque solaire flanqué de deux grandes ailes multicolores qui plane dans le ciel[30]. L'expression , *s3b- šwt* « Celui au plumage bigarré » est l'épithète régulière des dieux faucons et de l'Horus solaire. À côté des dieux Horus proprement dit existaient une multitude de dieux qui portaient également son nom. À Thèbes, à Sakkara, il est devenu  *Mnṯw* « Montou »[31], *Skr* « Sokar »[32], mais près du site où s'élève à présent Deir el Gebrawi, ses premiers adorateurs l'appelèrent *ʿnty* ou *nmty* « le griffu » ou « celui qui étend ses serres », par allusion à la vigueur de ses serres. Les habitants de Létopolis, dans le Delta occidental, identifiaient les deux yeux d'Horus au soleil et à la lune qu'il pouvait tenir ouverts ou fermés ; c'est pourquoi la tradition létopolitaine en a fait Mekhentiirti *Mḫnti-irti* « celui dont le visage a deux yeux », ou bien Mekhenti-en-irti « celui dont le visage n'a plus d'yeux »[33]. Ailleurs, dans le Nord comme dans le Sud, il est vénéré sous le nom d'Horus *Ḥr*, qui paraît avoir désigné tous les représentants de l'espèce. À l'origine, les dieux Horus[34] étaient sans doute indépendants les uns des autres, mais quand l'un d'eux, vers la fin de la période préhistorique, eut été promu dieu dynastique[35], ils se fondirent en un seul personnage[36]. Par ailleurs, le faucon

---

[29] Voir l'analyse de D. Meeks, *loc. cit.*, p. 233-241 pour la stèle de Nectanébo II près du village de Nag'el-Gâbât au sud d'Abydos, et l'intérêt majeur de l'inscription concernant la mention du couple de faucons exerçant leur protection sur la carrière ; il signale l'abondance, sur les rochers à proximité des pistes du désert, de pétroglyphes représentant des faucons, et la fréquence des noms propres Horos ou Békis dans les oasis.

[30] A. Erman, *La Religion des Égyptiens*, Paris, Payot, 1952, p. 49 ; D. Meeks, *loc. cit.*, p. 48.

[31] Voir annexe II, fig. annexe II.6, p. 120.

[32] Voir annexe II, fig. annexe II.10, p. 123.

[33] Guidegypte.com, *Le Dieu Mekhenty-Irty ou Mekhenti-En-Irty ou Khenty-Irty ou Khenty-en-Irty*, http://www.guidegypte.com/dieux/mekhenty_irty.php, (31 octobre 2012) ; I. Franco, *op. cit.*, p. 161-62.

[34] Au-delà du fait « religieux », B. Mathieu développe dans douze sections une enquête sur les différents « Horus » que l'institution pharaonique centralisée a utilisée. Voir B. Mathieu, « Horus : polysémie et métamorphoses », *ENiM* 6, 2013, p. 1-26.

[35] Voir annexe II, fig. annexe II.3, p. 119.

[36] J. S. F. Garnot, *op. cit.*, p.17.

pouvait se substituer ou s'associer à un autre animal. Par exemple, l'oiseau et le crocodile, outre le taureau, étaient susceptibles d'apparentement syncrétique[37].

Nous observons donc que le nom « Horus », dieu faucon, est une expression majeure de la divinité solaire en pleine possession de ses moyens guerriers et sexuels[38] ; fils d'Osiris et d'Isis, il se manifeste dans un grand nombre d'entités dont les épithètes varient avec les fonctions[39] ; Horus est le prototype du roi terrestre, appelé à devenir un Osiris à sa mort. Avec toutes ces manifestations et étant donné que le choix des oiseaux pour les hiéroglyphes dépend souvent de leurs caractéristiques, plus que tout autre rapace, le faucon pèlerin peut être considéré comme le prototype du chasseur d'oiseaux, associant à la perfection vitesse, puissance et élégance... Tout dans sa morphologie contribue à faire de lui un véritable maître des airs. Qu'il s'agisse de performances dans le domaine de la vitesse ou dans celui des acrobaties, il ne craint personne, et le titre d'oiseau le plus rapide du monde ne peut lui être contesté. Certains ornithologues estiment que sa vitesse peut atteindre 180 km/h, soit 50 mètres par seconde, ce qui représente une performance impressionnante pour un oiseau ne pesant en moyenne qu'un kilogramme ! Ces caractéristiques en font un chasseur d'une extraordinaire habilité qui frappe à la vitesse de l'éclair. Le faucon pèlerin possède une excellente vue perçante qui lui permet de repérer ses proies à plusieurs centaines de mètres[40]. On distingue plusieurs sous-espèces (de 15 à plus de 20 selon les auteurs) de *Falco peregrinus* réparties à travers le monde et qui diffèrent par leur taille et par les nuances de leur plumage[41]. De là, Gardiner a répertorié treize images du faucon[42] exprimant les manifestations diverses de cet oiseau extraordinaire, considéré tout à la fois comme maître de la Vallée, maître du

---

[37] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 274.

[38] Voir annexe II, fig. annexe II.2, p. 118.

[39] A. H. Gardiner aborde le problème des fonctions d'Horus sous tous les angles dans son article : « Horus the behedite », *JEA* 30, 1944, p. 23-60.

[40] Le proverbe dialectal زى عين الصقر, *Comme œil de faucon*, désigne l'individu astucieux et perspicace.

[41] Encyclopédie Larousse, *Faucon pèlerin*, http://www.larousse.fr/encyclopedie/vie sauvage/faucon_p%C3%A8lerin/184023, (1 avril 2012).

[42] Sir A. Gardiner, *op. cit.*, p. 468, 469 et 494.

Désert[43], dieu du Soleil[44] , symbole de l'Ouest et déterminatif dans l'épithète divine ou royale *nb-r-ḏr* « Seigneur de tout ».

[43] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 373. D. Meeks signale que l'oiseau-ba, dans l'iconographie telle qu'elle se fixe à partir du Nouvel Empire, est un faucon à tête humaine et peut être désigné, dans l'écriture, par un simple faucon. Il se demande si les cavités rocheuses n'étaient pas considérées également comme un lieu de passage des oiseaux-âme vers le monde des vivants, D. Meeks, *loc. cit.*, p. 240.

[44] Voir annexe II, fig. annexe II.2, p. 118.

2.3 : G14, Vautour fauve *(Gyps fulvus)* *m(w)*

Fig. 2.8

Fig. 2.9

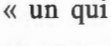
Le vautour fauve est un rapace très particulier avec sa petite tête et son cou dénudés recouverts à la base d'un court duvet blanc crème (fig. 2.8). Le vautour fauve se reproduit au Moyen-Orient en Turquie, à l'est de la Méditerranée et dans le désert Ouest en Égypte. Cependant, c'est un migrateur rare dans d'autres régions du pays[45]. Il est considéré comme l'espèce la plus répandue parmi les grands vautours de l'Égypte[46]. La figure 2.9 nous montre un exemple de représentation du vautour fauve.

La représentation du vautour fauve a été d'abord utilisée comme déterminatif dans les Textes des Pyramides (*Pyr.* 568) *nrt* « vautour » ; ensuite il est devenu, pour des raisons inconnues *mwt*[47] « mère », d'où vient la valeur phonétique *mt*. Cette nouvelle signification fait référence au mode d'alimentation du jeune vautour par ses parents. En effet ceux-ci régurgitent dans

[45] M. Zayed, *op. cit.*, p. 44.

[46] L. Keimer, « A Note on the Hieroglyphs and », *AJSL* 43, 1927, p. 228.

[47] N. de G. Davies, *The Mastaba of Ptahhetep and Akhethetep at Saqqarah*, vol. I, Londres, 1900, p. 19.

le bec du poussin la nourriture emmagasinée dans leur jabot. C'est probablement la sollicitude parentale manifestée par cette pratique surprenante qui a valu au vautour fauve la réputation de mère dévouée, de créature attentionnée[48]. Nous pensons que cette protection maternelle avait inspiré les Anciens qui considéraient le vautour fauve comme un porteur de terreurs et comme un éliminateur des méchants, comme par exemple dans l'inscription (*Urk.* V, 70, 14) *nrw* « un qui est terrible, celui qui fait peur », et dans cette inscription  (*P. Kah.* 1, 5) *nrw* « crainte, terreur, frayeur, effroi, épouvante ».

À partir de la XVIII[e] dynastie, les Anciens ont ajouté le flagellum dans le signe référencé G15 pour désigner la déesse *Mwt* « mère », ce mot étant parfois orthographié sans le signe du vautour[49]. La question se pose donc de savoir si le signe-image qui nomme la déesse suffit à prouver qu'elle se manifestait à l'origine sous la forme de cet oiseau ou si son nom ne signifie pas simplement « la mère », sans référence directe à l'animal[50].

Dans l'écriture hiéroglyphique tardive, le signe du vautour pouvait servir à écrire le mot « année » ou « retour de l'année » (*Wb* II, 277, 278). La déesse vautour, qui a le regard fixé vers l'extérieur du monde à l'Osiréon d'Abydos (lieu mythique de la création) dans sa représentation du monde, guettait, chaque année dans sa très vieille cité à El-kab, l'arrivée de la crue pour en prendre la mesure[51].

L'apparition d'une monarchie conquérante à Nekheb dans le sud de la Haute-Égypte a entraîné l'adoration de l'autre déesse vautour *Nḫbt* comme

---

[48] Ce sont les deux parents qui s'occupent du nourrissage, exécutant les mêmes tâches et, comme ils se ressemblent parfaitement, l'observateur a la conviction d'épier l'activité d'oiseaux femelles, d'où probablement l'origine de la légende d'absence mâle chez les vautours, voir J. M. Lamblard, *op. cit.*, p. 67.

[49] Le hiéroglyphe du vautour est devenu un déterminatif à la fin des noms des autres déesses aussi, ex. *Ỉkḫt* à l'époque ptolémaïque ; en revanche chez les Égyptiens modernes, le vautour fauve نسر désigne toutes les espèces des vautours et apparemment les espèces des aigles. Voir L. Keimer, *loc. cit.*, p. 230.

[50] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 422.

[51] D. Meeks, *loc. cit.*, p. 50.

l'unique divinité[52]. L'héraldique de la monarchie historique exprima la réunion des Deux Terres en accouplant la couronne rouge du Nord et la couronne blanche du Sud, en associant au vautour Nekhbet le cobra Ouadjyt, patronne de la royauté de Bouto. Tout pharaon réunit en sa personne la puissance des « Deux Dames » du signe G16 [53]. Ces occurrences où l'image du vautour sacré apparaît, montre les liens exclusifs avec la notion maternelle de protection[54].

[52] Voir annexe II, fig. annexe II.7, p. 121.
[53] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 422.
[54] J. M. Lamblard, *op. cit.*, p. 124.

2.4 : G17, Effraie des clochers *(Tyto alba)* 𓅃 *m*

Fig. 2.10

Fig. 2.11

Comme tous les rapaces nocturnes, l'effraie des clochers[55] appartient à l'ordre des strigiformes. Cet ordre se divise en deux familles : celle des strigidés, qui rassemble les hiboux et les chouettes proprement dites ; et celle des tytonidés, qui regroupe toutes les espèces d'effraies[56]. Il en existe 35 sous-espèces, les différences se situant au niveau de la taille et de la couleur[57]. Dans le temple d'Hatchepsout à Deir el-Bahari un haut-relief peint sous Thoutmosis III représente « la dame blanche » avec la face blanche en forme de cœur et la couleur brun-jaune, ce qui détermine bien la sous-espèce employée dans les textes égyptiens (*Tyto alba*) (fig. 2.10 et fig. 2.11).

L'effraie des clochers est rarement représentée dans l'art égyptien, mais c'est un signe très courant dans l'écriture hiéroglyphique. Dans les inscriptions

[55] Son nom vient du fait qu'elle ne construit pas de nid mais utilise, en dehors des arbres creux, des lieux construits par l'homme, comme les clochers ou les granges.

[56] Bien qu'elle ne soit pas une chouette au sens strict, l'effraie des clochers est souvent appelée chouette effraie. Encyclopédie Larousse, *Effraie des clochers*, http://www.larousse.fr/encyclopedie/viesauvage/effraie_des_clochers/184042, (2 mars 2012).

[57] M. Zayed, *op. cit.*, p. 84.

peintes, elle apparaît souvent d'une manière quasi-correcte[58] très fidèle à la réalité. Certains chercheurs affirment que le signe de la chouette ne peut être identifié de manière certaine qu'au début de la IV^e^ dynastie[59]. Cependant, nous constatons que cet oiseau est déjà présent à Qustul (Nubie) sur des objets iconographiques datant de la fin de Naqada II et du début de Naqada III (fig. 2.12).

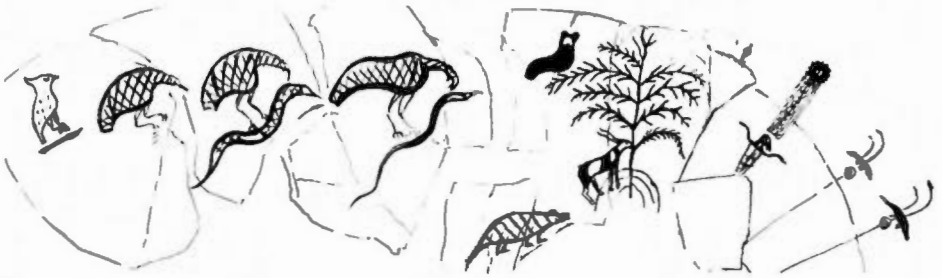


Fig. 2.12

En tant que signe hiéroglyphique, la chouette a existé dans les textes dès la première dynastie, avec sa caractéristique spécifique : la tête vue de face. À Umm el Qa'ab dans la région d'Abydos, sur une plaque datant de la première dynastie la chouette est bien identifiée (fig. 2.13) et donne la valeur phonétique *m* dans la traduction du texte. Il en est de même sur une plaque en ivoire du roi Sekhemkhet de la III^e^ dynastie, décrivant une liste du lin du roi utilisée ultérieurement pour le vin et les huiles (fig. 2.14). Nous constatons au dessous de la chouette l'apparition du signe hiéroglyphique variante 𓄿 *im, m, gs* « côte ? »[60].

Fig. 2.13

[58] R. Meinertzhagen, *Nicoll's Birds of Egypt*, vol. I, Londres, 1930, p. 62.

[59] P. F. Houlihan, *op. cit.*, p. 110.

[60] Contrairement aux références qui déterminent l'apparition du signe à partir de la XVIII^e^ dynastie.

Fig. 2.14

Fig. 2.15

Fig. 2.16

Fig. 2.17

À Meïdoum, la chouette a été bien identifiée dès le début de la IV^{e} dynastie (fig. 2.15). Elle apparaît avec ses détails caractéristiques soigneusement reproduits dans le mastaba de Ptahhotep et Akhethotep à la fin de la V^{e} dynastie : les ailes sont arrondies, la queue est courte et les pattes sont relativement longues munies de doigts puissants aux serres bien développées (fig. 2.16).

Le signe représente en effet dans les textes égyptiens plusieurs rapaces nocturnes qui portent un seul nom et donne une seule valeur phonétique *m*. C'est une image d'écriture qui couvre plusieurs espèces d'un même genre[61]. Dans l'écriture hiéroglyphique, elles sont toujours représentées sans aigrettes (qui ne jouent aucun rôle dans l'ouïe)[62]. Mais dans le style des hiéroglyphes dits « linéaires », utilisés pour la copie des textes religieux ou dans l'épigraphie des menus objets, on conserve le modèle de la chouette à aigrettes comme variante *m*, *mr* [hibou grand-duc (*Bubo bubo*), ou hibou moyen duc *(Asio otus)*][63].

[61] L. Keimer, « Les Hiboux constituant les prototypes de la lettre M de l'alphabet égyptien », *Annals of the Faculty of Arts, Ibrahim Pasha University* 1, 1951, p. 73-83. Notons que les Égyptiens contemporains donnent à tous ces oiseaux, d'une façon générale, les noms de *būm(a), Umm quwīq* et *qūqa*.

[62] M. Zayed, *op. cit.*, p. 16.

[63] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 64 et p. 361.

À l'époque tardive, cette variante est plutôt utilisée dans la graphie des mots connotés négativement[64]. Outre de la valeur gardinérienne du *m*, nous trouvons d'autres valeurs que le signe avait acquis avec le temps comme *m*, *mm* et *m, m-ꜥ : m-mꜥ*[65].

Il y a eu un nombre considérable de représentations de l'effraie des clochers à l'époque tardive et à l'époque ptolémaïque. Dans ce portrait (fig. 2.17), nous découvrons les détails précis presque mathématiques et la délicatesse incroyable des lignes incisées. Le bec entier et pointu, rare dans les reliefs égyptiens, est une indication de l'influence grecque omniprésente à cette période[66].

Concernant la reproduction de la chouette dans les textes égyptiens, une remarque importante s'impose. Suivant les règles artistiques égyptiennes classiques, tous les oiseaux sont représentés entièrement de profil, sauf un seul, le *m*, dont la tête est toujours tournée de face. En règle générale, la vue de profil permet de donner un contour – une silhouette – qui suffit, sans recourir aux détails, à évoquer nettement le sujet choisi[67]. La tête de la chouette représentée de face échappe à cette convention bien établie. À propos de la tête vue de face et particulièrement expressive[68], Pierre Lacau a interrogé le directeur du département d'ornithologie au Musée d'Histoire Naturelle à Paris, qui explique :

Chez l'effraie, aux yeux tubulaires et peu divergents, le champ visuel latéral n'atteint que 8° de chaque côté, mais le champ visuel binoculaire est de 50°. Tous les rapaces nocturnes ayant, pour les mêmes raisons, des champs visuels réduits sur les côtés[69], ont appris à faire pivoter leur tête pour compenser cette limitation latérale de leur vision. On remarquera que les pigeons ne tournent la

---

[64] *Ibidem.*

[65] S. Cauville, *Dendara. Le fonds hiéroglyphique au temps de Cléopâtre*, Paris, 2001, p. 105-6.

[66] E. Young, « Sculptors' Models or Votives ? In Defense of a Scholarly », *The Metropolitan Museum of Art BULLETIN*, Mars 1964 (en ligne : http://www.metmuseum.org/pubs/bulletins/1/pdf/3258242.pdf.bannered.pdf), (2 mars 2012), p. 251.

[67] Y. Volokhine, *La Frontalité dans l'iconographie de l'Égypte ancienne,* CSÉG 6, Genève, 2000, p. 17.

[68] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit*, p. 84.

[69] L'effraie des clochers est victime chaque année de collisions fatales avec des automobiles la nuit.

tête que fort peu, l'étendue latérale de leur champ visuel rend ce mouvement inutile[70].

Le cou d'un rapace nocturne est tellement souple que sa tête peut pivoter sur 270°[71]. Donc la raison de la représentation frontale de la tête de cet oiseau réside très certainement dans l'intention de rendre ainsi l'attitude particulière de cet oiseau[72]. Cette faculté de « faire pivoter la tête », est donc une caractéristique des rapaces nocturnes. Les Égyptiens l'avaient déjà bien remarquée. Cette attitude si particulière n'étant possible que pour ces oiseaux, il était intéressant de la mettre en évidence dans le dessin du et par là de distinguer cette image de celle de tous les autres oiseaux[73].

Gardiner avait mentionné dans la liste des oiseaux la traduction copte de l'oiseau par ⲙⲟⲩⲗⲁⲭ. Sethe l'interprète comme un mot composé, le premier élément représentant seul le . Il ne peut s'agir que de l'acrophonie[74] du mot ⲙⲟⲩⲗⲁⲭ qui est certainement tardif ; la valeur de , au contraire appartient à la période de formation du système hiéroglyphique. Le sens de ⲗⲁⲭ nous échappe[75].

Nous devons signaler que les anciens Égyptiens - comme ceux d'aujourd'hui - avaient une opinion négative et pessimiste de la chouette, considérée comme un oiseau maléfique[76]. Gaillard a examiné un grand nombre de

---

[70] P. Lacau, « LE SIGNE *m* », *BIFAO* 69, 1971, p. 240.

[71] M. Zayed, *op. cit.*, p. 84 ; P. F. Houlihan, *op. cit.*, p. 109.

[72] Y. Volokhine, *op. cit.*, p. 17. Notons aussi qu'une représentation de profil des yeux de cet oiseau serait insignifiante pour exprimer cette faculté anatomique.

[73] P. Lacau, *loc. cit.*, p. 241.

[74] Acrophonie : attribution à un idéogramme de la valeur phonique du premier phonème (ou de la première syllabe) du terme qu'il sert à figurer ; ainsi le caractère sémitique *Beth,* idéogramme de la maison à l'origine, a servi à désigner ultérieurement le son *B* qui était la consonne initiale de ce terme. Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales d'après M. Pei, *Glossary of linguistic terminology,* 1966, p. 5, http://www.cnrtl.fr/definition/acrophonie, (2 mars 2012).

[75] P. Lacau, *loc. cit.*, p. 242. Mais serait-il possible que la valeur *m* du hiéroglyphe soit tirée plutôt de l'acrophonie de *mout*, « la mort », qui est également la valeur du vautour *Gyps fulvus* ? *Infra.*

[76] Elle est à la base de nombreuses légendes prétendant qu'elle annonçait la mort. On l'aperçoit souvent près des églises et des cimetières. Par ailleurs, Horapollon signale que la chouette annonce une bonne vendange (Hierogl. 92) et qu'elle représente quelqu'un qui se soigne alors qu'il est incommodé par le raisin (Hierogl. 93). Horapollon, « *Hieroglyphica* », livre II, traduit et introduit par George Boas, Princeton University, 1993.

momies de chouettes et il a constaté qu'elles étaient toutes décapitées[77], indice manifeste que cette face inspirait à la fois fascination mais aussi répulsion. Un exemple d'un signe de la XI[e] dynastie *ḥśḳ* « couper le cou à un oiseau, décapiter » ne représente pas une chouette décapitée, mais montre une utilisation idéographique de la chouette[78]. Pourquoi les anciens Égyptiens ont-ils choisi cet oiseau comme victime dans cette représentation ? On peut avancer deux raisons pour expliquer le choix de cet oiseau précis. D'une part, les idées négatives et pessimistes liées à la chouette les ont sûrement incités à agir ainsi [79]. D'autre part, le nom ancien *imw*, à l'origine de sa valeur phonétique *m*, signifie « celui qui se lamente », ce qui donne à penser qu'il pouvait être associé à de bien désagréables évocations[80]. Et par analogie, le mot *i3m* signifie « ligoter (pour un sacrifice) »[81].

En conclusion, il n'y avait, semble-t-il, aucun intérêt spécifique à faire figurer la chouette de manière plus précise que les autres oiseaux. Il apparaît que les Égyptiens ont simplement voulu noter exactement une particularité anatomique de cet oiseau, qui le distinguait immédiatement de tous les autres ; c'est un dessin qui évoque instantanément son aspect réel[82].

---

[77] P. Lacau, *loc. cit.*, p. 241.

[78] H. G. Fischer, *The Evolution of Composite Hieroglyphs in Ancient Egypt*, New York, The Metropolitan Museum of Art, 1978 (en ligne : http://www.metmuseum.org/pubs/journals/1/pdf/1512720.pdf. bannered.pdf), (3 mars 2012), p. 10.

[79] Y. Volokhine note que la tête du signe de la chouette a parfois été martelée postérieurement par les habitants des temples ; peut-être en raison du « mauvais œil » qu'ils considéraient comme émanant de ce regard fixe ; il constate que le signe *ḫr* a été parfois semblablement martelé, Y. Volokhine, *op. cit.*, p. 17-18. La chouette est le symbole de la nuit, de la mort, du froid et de la passivité. Plusieurs proverbes modernes expriment l'opinion pessimiste des Égyptiens envers la chouette comme أشأم من أم قويق, *de plus mauvais augure que la chouette*, i.e., pour désigner l'individu dont la rencontre ne présage rien de bon, un porte-poisse qui nous pousse à voir la vie en noir, N. H. Henein, *op. cit.*, 2007, p. 81.

[80] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 361.

[81] G. Takács, *Etymological Dictionary of Egyptian*, vol. I, Brill, 1999, p. 119.

[82] P. Lacau, *loc. cit.*, p. 241-242.

2.5 : G21, Pintade de Numidie (*Numida m. meleagris*) *nḥ*

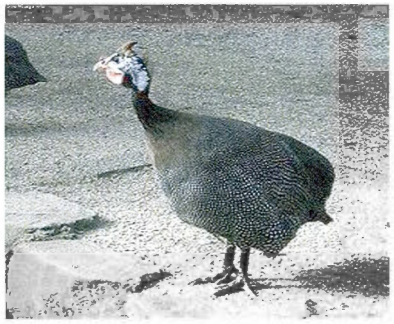


Fig. 2.18

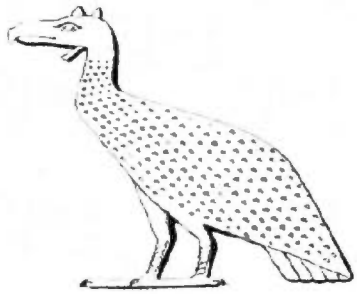


Fig. 2.19

Les pattes relativement longues, la tête encadrée par des barbillons bleus et rouges et surmontée par une protubérance osseuse jaune terne ou rougeâtre appelée communément casque, la queue brève, courte et carrée, les ailes courtes et rondes, les métatarses toujours noirs ou gris ferreux, telles sont les caractéristiques de la pintade de Numidie (fig. 2.18)[83]. Selon Keimer, le hiéroglyphe prototypique de la chapelle blanche de Sésostris I^er^ à Karnak (fig. 2.19)[84], ne peut représenter que l'espèce de pintade de Numidie, nubienne ou soudanaise[85]. Comme d'autres animaux partageant le même biotope (girafe, éléphant, rhinocéros, cigogne, jabiru), la pintade de Numidie a disparu d'Égypte au début de l'époque pharaonique[86], mais elle se présente presque toujours sous une forme tellement stylisée que les Égyptiens n'ont sûrement plus compris sa signification, et l'ont même confondu parfois avec d'autres hiéroglyphes représentant également des

[83] P. F. Houlihan, *op. cit.*, p. 82 ; Portail et guide encyclopédique de l'avifaune, *oiseaux.net*, *Pintade de Numidie*, 12 juin 2005, http://www.oiseaux.net/oiseaux/pintade.de.numidie.html >, (1^er^ avril 2012).

[84] Le hiéroglyphe *nḥ*, Chapelle de Sésostris I^er^ à Karnak, XII^e^ dynastie.

[85] L. Keimer, « Sur l'identification de l'hiéroglyphe *nḥ* », *ASAE* 38, 1938, p. 254. L'espèce était indéterminée avant cette identification quasi-précise, voir R. Meinertzhagen, *op. cit.*, p. 72 et 77.

[86] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 410 ; N. Beaux indique quand même que les anciens Égyptiens connaissaient encore la pintade à l'époque d'Ounas (2350 av. J.-C.), puisqu'ils la représentent conformément à la réalité, juvénile et adulte, N. Beaux, « La pintade, le soleil et l'éternité. À propos du signe [...] (G 21) », *BIFAO* 104, 2004, p. 26.

oiseaux[87]. Cependant, on pouvait encore trouver son descendant domestique, la pintade commune, dans quelques régions du pays jusqu'au 18e siècle de notre ère[88].

La pintade de Numidie est apparue sur certaines formes de palettes prédynastiques de la période gerzéenne (Nagada II)[89]. Elle est bien visible sur un fragment de la Palette en ardoise des champs de bataille, qui date de la fin de la préhistoire et se trouve actuellement à l'Ashmolean Museum d'Oxford (fig. 2.20)[90]. Cet oiseau sculpté en relief est sans doute la représentation de la pintade de Numidie, identifiée par Keimer[91].

Fig. 2.20

Le signe 𓃛 oiseau-*nḥ* apparaît dans les textes, pour sa plus ancienne attestation connue, gravé et peint dans les Textes des Pyramides de la salle du sarcophage du roi Ounas, à la fin de la Ve dynastie et aussi sur un bloc de la chaussée montante d'Ounas à Saqqarah (fig. 2.21)[92].

---

[87] L. Keimer, *loc. cit.*, p. 254.

[88] F. Hasselquist a vu des pintades de Numidie, des ânes et des perroquets venant de la Nubie, vendus au marché au Caire en 1766. F. Hasselquist, *Voyages and Travels in the Levant; in the Years 1749, 50, 51, 52*, London, 1766, p.202-203.

[89] Il existe de gros problèmes d'identification concernant les oiseaux à cette époque. Le seul volatile qui puisse être défini sans trop de difficulté est la pintade (*Numida meleagris*). Malheureusement, cet oiseau, dont les représentations sont datées de Nagada II, n'est présent que trois fois. Voir G. Graff, *Les peintures sur vases de Nagada I – Nagada II. Nouvelle approche sémiologique de l'iconographie prédynastique*, Louvain, 2009, p. 38.

[90] C'est la seule représentation égyptienne complète de l'époque prédynastique que nous connaissons de cet oiseau ; toutes les autres montrent que l'artiste n'avait qu'une idée très incomplète de cet oiseau. Voir L. Keimer, *loc. cit.*, p. 253-263, et « Notes additionnelles sur l'identification de l'hiéroglyphe *nḥ* », p. 689.

[91] L. Keimer, *loc. cit.*, p. 258 ; et « Quelques nouvelles remarques au sujet de l'hiéroglyphe *nḥ* 𓃛 », *ASAE* 41, 1942, p. 325.

[92] L. Keimer, *loc. cit.*, p. 327.

Fig. 2.21

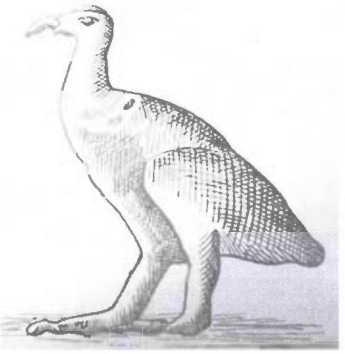


Fig. 2.22

Une autre représentation, également parmi les plus anciennes, du hiéroglyphe 𓅱 est copiée d'un bloc de calcaire conservé au Musée de Brooklyn (collection de la *New-York history Society*), provenant du mastaba de Semenkhwiptah de la V^e^ dynastie (dessin fig. 2.22)[93]. Le signe hiéroglyphique de l'oiseau n'est pas seulement un idéogramme pour désigner cet oiseau, mais il compte aussi, avec la valeur *nḥ,* parmi les phonogrammes « bilitères très fréquemment utilisés[94].

Fig. 2.23

Certains naturalistes supposent que la pintade a peut-être été désignée selon une onomatopée reproduisant son cri familier. En effet cet oiseau criaille, cri qui peut se transcrire approximativement en langage humain par « *nâh* », « *nâh nâh nâh* », ou « *nat nat nat* », etc. Chez les peuples d'Afrique Subsaharienne, le nom des pintades est souvent construit à partir du cri[95]. Et comme c'est un oiseau ou un produit du sud, il nous paraît logique qu'il soit introduit dans le mot désignant les Nubiens du sud *Nḥsyw* (fig. 2.23).

---

[93] *Ibidem*, p. 326.

[94] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 410.

[95] J.-M. Lamblard, *L'Oiseau nègre. L'aventure des pintades dionysiaques*, Paris, Éd. Imago, 2003, p. 32.

Ce qui accentue l'idée de l'implication de la pintade dans le sud du pays est que cet oiseau sert, entre autres, à écrire le mot *nḥḥ* « éternité ». Dans certaines sociétés traditionnelles d'Afrique, les rituels d'initiation utilisaient le symbole de la pintade pour exalter l'activité agricole de l'homme, étroitement dépendante du cosmos, du soleil et de la terre, des étoiles et des saisons. La pintade, levée avant l'aube, cherchant sa pitance en grattant le sol, et ponctuant son parcours de jacassements lancinants, représentait le paysan dans son labeur ingrat[96]. Dans les Textes des Sarcophages (*CT* IV, 62a), nous pouvons lire dans le chapitre 307 :

ʾInk nḥ ink Rᶜ pr(i) m nnw

« Je suis Nèh-Pintade. Je suis Rê qui est sorti des eaux primordiales ».

Un texte littéraire du Moyen Empire rapporte : « Le paysan gémit plus que la pintade. Sa voix est plus forte que celle des corbeaux »[97]. De fait, la pintade est une volaille particulièrement bruyante, et, de nos jours, son élevage peut provoquer des troubles de voisinage[98].

En fait, c'est un oiseau qui passe la nuit en hauteur, perché sur un arbre, dont il descend aux premières lueurs du jour, et il se manifeste par des cris stridents. Son nid est bien caché à terre, dans de hautes herbes ou sous un gros buisson[99]. Ainsi peut-on dire après d'autres que la pintade, pour le paysan, détient les clés du temps cyclique, et qu'elle assiste donc à la perpétuelle destinée de Rê ? Cette fonction symbolique n'avait pas échappé aux prêtres de l'Ancienne

---

[96] D. Zahan, *Sociétés d'initiation Bambara. Le N'Domo*, Paris, Mouton, 1960, p. 67.

[97] M. Lichtheim, *Ancient Egyptian Literature. A Book of Reading*, Volume I : The Old and Middle Kingdom, Londres, University of California Press, Ltd, Nouvelle Édition 2006, p. 187.

[98] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 410.

[99] N. Beaux, *loc. cit.*, p. 28.

Égypte[100]. Et pour écrire le mot *nḥḥ* éternité, c'est le soleil qui est omniprésent.

Enfin, nous savons que dans le système hiéroglyphique, la tendance est à rassembler dans certains cas des traits empruntés à des oiseaux d'espèces différentes, plutôt que de copier un animal particulier avec exactitude. Nous constatons ainsi l'ajout de caractéristiques purement symboliques qui paraissent provenir d'autres hiéroglyphes. Par exemple, la « goutte pectorale », sorte de houppe accrochée à la poitrine, est le signe particulier de l'oiseau-ba G29 , lequel représente l'âme d'un mort en général[101]. L'oiseau-ba est dessiné à partir de la silhouette d'un échassier africain, un jabiru peut-être ; il s'agit dans les deux cas, jabiru et pintade, comme pour d'autres oiseaux, d'une tendance à la schématisation[102]. L'ornement ajouté au dessin du hiéroglyphe « *nèh* » n'a jamais existé chez une pintade réelle dans la nature ; nous ne trouvons aucune touffe sur la poitrine contrairement à ce qu'affirme Nina M. Davies[103]. Cette protubérance est parfois ajoutée au dessin de l'oiseau-nèh en une sorte de parenté symbolique avec l'oiseau-ba G29 « âme du défunt »[104].

---

[100] J.-M. Lamblard, *Lettre d'Archipel. Histoires, fables et récits, contes et énigmes de Méditerranée*, 28 janvier 2007 (en ligne : http://lamblard.typepad.com/weblog/2007/01/egyptologie_hie.html), (25 août 2012).

[101] *Ibidem*.

[102] L. Keimer, *loc. cit.*, p. 258.

[103] N. M. Davies, « Some Notes on the *nḫ*-Bird », *JEA* 26, 1941, p. 79-81.

[104] J.-M. Lamblard, document électronique, *supra*.

2.6 : G22, Huppe fasciée *(Upupa epops)* *ḏb*

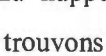
Fig. 2.24

Fig. 2.25

La huppe fasciée est un bel oiseau de taille moyenne avec un appendice plumeux sur la tête, son plumage est jaune-beige orangé barré de stries noires et blanches sur les ailes et la queue. Son bec allongé et effilé lui permet d'extraire du sol des larves et des insectes. Son cri particulier « *houp-oup-oup* » est grave et perceptible de très loin. Il est sédentaire depuis l'Antiquité en Égypte, à l'est de la Méditerranée et dans certaines régions de la péninsule arabique[105] (fig. 2.24).

La huppe est fréquemment représentée dans l'art et rarement dans les textes égyptiens. L'exemple prototype se trouve dans la tombe de Khnoumhotep III (no 3) à Béni Hassan (fig. 2.25). C'est probablement au cours de la IV^{e} dynastie que la huppe a été positivement identifiée pour la première fois : deux huppes, sont perchées au sommet d'ombelles de papyrus dans une scène de marais sur les murs dans la tombe de Nebmakhet à Giza[106].

[105] M. Zayed, *op. cit.*, p. 92.
[106] P. F. Houlihan, *op. cit.*, p. 120.

La huppe donne la valeur phonétique *ḏb*, nous la trouvons à l'Ancien Empire dans les Textes des Pyramides  (*Urk.* I, 260, 13) *ḏbt*, variante au Nouvel Empire *dbt* « brique, lingot, plaque ». On peut donc supposer avec une certaine probabilité qu'il existait primitivement un nom *ḏb*, *ḏbt* qui est devenu plus tard *db*, *dbt* désignant la huppe[107].

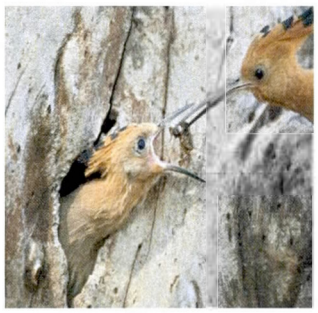


Fig. 2.26

Peut-être que la forme complète du nom de la huppe est *ḏbꜣw* ou *ḏbꜣ.t*, participe passif qui signifie « un qui est orné, un qui est couronné », ce qui ferait référence à sa crête dressée[108]. Est-il possible d'affirmer que le mot *dbt*, « brique » ou « plaque », tire son origine de l'habitude de la huppe qui bloque le trou du nid (creusé dans un arbre ou un mur) avec du limon après avoir nourri son poussin (fig. 2.26) ? Existe-t-il un rapport pertinent entre le nid bloqué et la brique utilisée dans une construction ? Notons aussi qu'avec son bec effilé, elle fouille les moindres interstices des écorces, sonde l'herbe des talus à la recherche des larves du hanneton ou encore de la courtilière[109]. C'est pourquoi la huppe passe pour un oiseau qui connaît les choses cachées[110]. Elle pouvait, croyait-on, connaître les pensées les plus secrètes, pénétrer dans les endroits les mieux fermés, prendre, suivant son caprice, la forme qui lui convenait[111]. On lui a souvent attribué des facultés médico-magiques[112]. Les différentes parties de la huppe sont employées

---

[107] L. Keimer, « Quelques remarques sur la huppe (*Upupa epops*) dans l'Égypte ancienne », *BIFAO* 30, 1930, p. 319.

[108] C. Wolterman, *loc. cit.*, p. 125.

[109] Portail et guide encyclopédique de l'avifaune, *oiseaux.net*, *Huppe fasciée*, 7 novembre 2002, http://www.oiseaux.net/oiseaux/huppe.fasciee.html, (05 décembre 2012).

[110] On peut citer le proverbe arabe أبصرمن هدهد, *Plus clairvoyant qu'une huppe*, parce qu'en fouillant profondément le sol de son long bec, la huppe parvient à extraire des proies cachées. Voir N. H. Henein, *op. cit.*, p. 86.

[111] L. Keimer, *loc. cit.*, p. 326 ; en revanche, l'âme du mort pouvait se transformer en une huppe habitant le sycomore sacré qui pousse à la frontière de l'autre monde, *ibidem*, p. 315.

[112] R. Meinertzhagen, *op. cit.*, p. 60.

de façon à compenser les défaillances de la mémoire et développer la faculté de double vue. Le sang de huppe était utilisé dans certaines préparations[113].

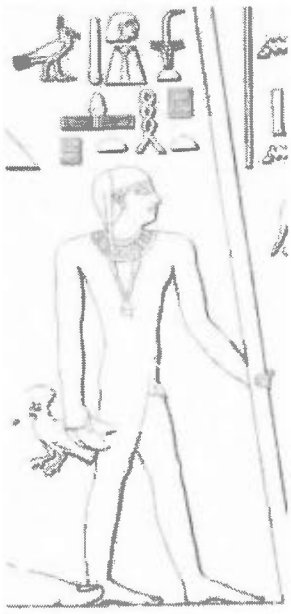


Fig. 2.27

On peut parfois remarquer, sur les parois des mastabas de l'Ancien Empire, un enfant qui saisit d'une main la canne de son père debout à côté de lui, tandis que de l'autre main il tient une huppe (fig. 2.27). La huppe n'était portée que par des enfants et il s'agissait d'une sorte de jeu. Jouer avec une huppe ou imiter cet oiseau était et est encore actuellement un des jeux favoris de certains enfants égyptiens[114]. Horapollon présente la huppe comme un modèle de piété filiale. Il raconte que :

Quand les Égyptiens veulent décrire la gratitude, ils peignent une huppe. Car c'est le seul des êtres privés de parole qui, ayant été soigné par ses parents, leur rend le même service quand ils sont devenus vieux. Elle leur prépare un nid à l'endroit où elle-même a été nourrie, elle arrache les plumes et leur procure des aliments jusqu'à ce que les plumes des parents aient repoussé et qu'ils puissent subvenir eux-mêmes à leurs besoins. C'est pourquoi on donne la préférence à la huppe pour (orner) les sceptres des dieux[115] - notamment sur la statue de Ptah de la villa Hadriana au musée du Vatican – Chapelle Sixtine.

---

[113] S. H. Aufrère, *Thot Hermès l'Égyptien. De l'infiniment grand à l'infiniment petit*, Paris, 2007, p. 291-2.

[114] L. Keimer, *loc. cit.*, p. 310-311.

[115] Horapollon, *op. cit.*, livre I, (Hierogl. 55).

2.7 : G23, Vanneau huppé (*Vanellus vanellus*) *rḫyt*

Fig. 2.28

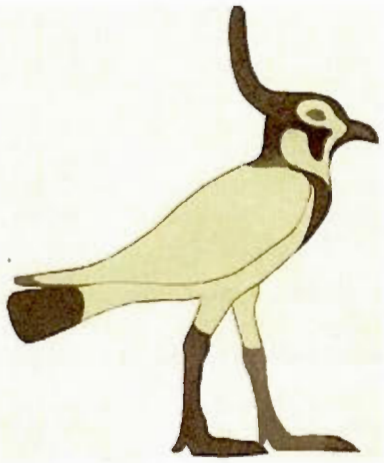


Fig. 2.29

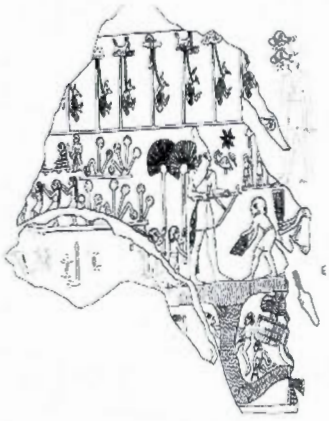


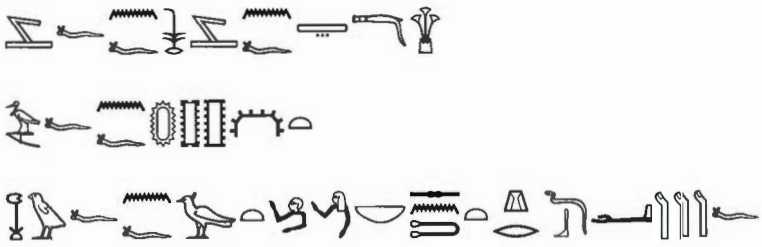
Fig. 2.30

C'est un petit échassier de la taille d'un pigeon, vivant souvent en bandes, en troupes nombreuses et bruyantes. Il tire son nom du bruit émis par le van lorsque le vanneur secoue les grains. Le vanneau huppé est sédentaire au Moyen-Orient en Turquie, migrateur hivernant largement répandu dans la région et en Égypte[116] (fig. 2.28). Actuellement son nom scientifique dans toutes les références ornithologiques est *Vanellus vanellus*, comme oiseau prototypique de l'espèce au Moyen-Orient, plutôt que *Vanellus cristatus* chez Gardiner. Autrefois, il peuplait le Delta du Nil en grand nombre, posé dans les campagnes inondées, et reconnaissable à son long cri qui ressemble un peu à une supplique[117].

[116] M. Zayed, *op. cit.*, p. 66.
[117] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 416.

Le vanneau huppé est très fréquent dans l'art et dans les textes égyptiens. On le retrouve notamment dans plusieurs temples depuis la période dynastique (fig. 2.29)[118]. Nous pouvons déjà l'identifier dès la période préhistorique tardive. Sur la massue en calcaire de Hiéraconpolis du roi « Scorpion », une scène montre une rangée d'arcs avec des vanneaux suspendus par le cou symbolisant peut-être la souveraineté du roi sur les peuples[119] (fig. 2.30).

L'égyptien ancien compte plusieurs mots pour désigner les hommes, comme : *pꜥt, ḥnmmt, mrt, sꜣ, rmṯ* et *rḫyt*, dont le dernier terme désigne le vanneau huppé. Ces termes ont-ils tous le sens général d'« homme », ou, au contraire, désignent-ils chacun une catégorie spéciale d'individus[120]? Dans le cas du mot *rḫyt* nous le rencontrons déjà dans les inscriptions des Textes des Pyramides, ligne 1837 :



grg.f n.f rs(y)t grg.f n.f tꜣ-mḥw

mr(i).f n.f wnty sṯt

ḫꜣw.f n.f rḫ(y)t nb(w) snṯt ḥr ḏbꜥw.f

Il (Le dieu) rétablit pour lui le sud, il rétablit pour lui le nord.

Il détruit pour lui les forteresses de l'Asie (la Haute-Égypte).

Il réprime pour lui tous les Rekhit, les rebelles (sont) sous ses doigts.

---

[118] N. de G. Davies, *The Mastaba of Ptahhetep and Akhethetep at Saqqarah*, vol. I, Londres, pl. XVIII, fig. 410.

[119] P. F. Houlihan, *op. cit.*, p. 94-95.

[120] J. Pirenne, « Le sens des mots *rekhit*, *pat* et *henmemet* dans les textes de l'Ancien Empire Égyptien », *Mélanges Bidez Annuaire de l'institut de Philologie et l'Histoire orientales* 2, Bruxelles, 1934, p. 689.

Ici, le terme Sétet peut désigner soit l'Asie, soit la Haute-Égypte. Dans ce cas, il semble nettement désigner la Haute-Égypte, puisqu'il est question du pouvoir donné par Ra au roi sur le pays entier. La Haute-Égypte apparaît par conséquent comme un pays de forteresses, tandis que la Basse-Égypte est la terre des Rekhit. Le mot *rḫyt* n'est utilisé que pour les villes du Delta, région où se trouvent de nombreux lacs et marais[121]. Au contraire, on ne rencontre jamais le mot *rḫyt* pour désigner une localité ou un lieu de Haute-Égypte, région plus sèche et aride. Cela peut correspondre aux caractéristiques des vanneaux huppés qui se rassemblent en hiver en groupes énormes sur des zones ouvertes, en particulier sur les terres arables et les marais côtiers de la région du Delta[122]. Ils poussaient de longs cris qui évoquaient des gémissements ; cette particularité a suffi à faire du vanneau huppé le symbole originel des populations soumises[123]. L'oiseau est aussi associé aux neufs arcs symbolisant les peuplades traditionnellement ennemies de l'Égypte[124]. Nous imaginons également que le comportement collectif de cet oiseau vivant en colonies était assez frappant pour faire du signe qui le représente, , un idéogramme écrivant le mot *rḫyt* « sujets (du roi), gens du commun, peuple, humanité ».

Fig. 2.31

[121] *Ibidem*, p. 695-696.

[122] Après avoir consulté des documents, J. Pirenne en déduit que les *Rekhit* sont les habitants des villes du Delta ; ils ont pour activité essentielle la navigation, donc le commerce ; ils constituent la classe dominante de l'Égypte du Nord ; leur importance, politique notamment, est considérable, *op. cit.*, p. 698. A. Nibbi dans son livre, *Lapwings and Libyans in Ancient Egypt*, Oxford, 1986, p. 47, donne plus de précisions géographiques sur les *Rekhit* comme originaires de l'ouest du Delta. Ils sont déjà associés aux nomes de cette région depuis la pierre de Palerme (fin de la V[e] Dynastie).

[123] P. Vernus, *Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique*, Paris, Plon, 2009.

[124] A. Nibbi, *op. cit.*, p. 35.

Une variante du signe de l'oiseau est fort significative. Elle représente l'oiseau avec les ailes entrecroisées , selon un traitement appliqué aux oiseaux vivants pour les immobiliser[125].

Au Nouvel Empire, ce signe a évolué en étant prolongé devant par deux bras humains levés en adoration ⋆ *dw3*. Cette forme humanisée de l'oiseau est courante à l'époque tardive où l'aigrette d'origine est souvent remplacée par une ou deux oreilles pointues[126]. Pouvons-nous supposer que les anciens Égyptiens ont choisi cet oiseau pour désigner le peuple à cause de ses caractéristiques sociables, vivant en colonies, comme les gens d'un peuple[127]? Et au Nouvel Empire, ces deux bras ont été ajoutés pour exprimer l'adoration classique du *nb* « le Seigneur » *nṯr nfr* « Dieu parfait » (fig. 2.31).

[125] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 416.

[126] D. Meeks, *Les architraves du temple d'Esna. Paléographie hiéroglyphique* I, Le Caire, 2004, p. 89.

[127] Notons qu'ils ne sont pas évidemment les seuls oiseaux à adopter ce comportement collectif car, par exemple, 98% des oiseaux de mer vivent en colonies. Mais toutes les références ornithologiques insistent sur ce comportement flagrant et exceptionnel des vanneaux, leur rassemblement l'automne pour hiverner en énormes groupes sur des zones ouvertes.

2.8 : G25, Ibis chauve (*Geronticus eremita comata*) 𓅱 *3ḫ*

Fig. 2.32

Fig. 2.33

L'aspect de l'ibis chauve est surprenant : un long bec rougeâtre recourbé prolonge sa tête nue, pourvue à l'arrière de la nuque et sur le haut du cou de longues plumes hérissées[128] (Fig. 2.32). L'ibis chauve au plumage chatoyant (*Geronticus eremita*) est l'une des espèces les plus rares du Paléarctique ; il était autrefois présent quasiment tout autour de la Méditerranée, et il est aujourd'hui localisé dans deux secteurs distincts, au Maroc (une centaine de couples) et en Syrie (quelques couples)[129]. Les raisons de ce long déclin ne sont pas clairement établies, mais la chasse, la disparition de leurs zones d'alimentation et l'empoisonnement par les pesticides sont très certainement impliqués dans la disparition rapide des colonies au cours des dernières décennies[130].

Fig. 2.34

Keimer affirme que le signe G25 𓅱 est sans doute celui de l'ibis chauve. La figure 2.33 et la figure 2.34 rendront la comparaison plus facile : elles

---

[128] M. Zayed, *op. cit.*, p. 32.

[129] Programme de conservation de l'ibis chauve au Maroc, *1ère réunion du groupe de travail d'AEWA sur l'ibis chauve*, http://ibis-chauve.blogspot.ca/, (16 décembre 2012).

[130] Wikipédia. L'encyclopédie libre, *Ibis chauve*, http://fr.wikipedia.org/wiki/Ibis_chauve, (16 décembre 2012).

reproduisent des exemples du signe hiéroglyphique dans des inscriptions très soignées. Dès le premier coup d'œil, la ressemblance est manifeste aussi bien dans l'allure générale que dans les proportions. Les détails caractéristiques de l'ibis chauve se retrouvent sur l'oiseau : le bec, de longueur à peu près égale à celle du cou, et légèrement incurvé à partir des deux tiers ; la huppe abondante, commençant au sommet du crâne et se prolongeant jusqu'à la base du cou. Sous les premières dynasties, quelquefois l'oiseau représenté sur le hiéroglyphe semble avoir le bec droit, mais il s'agit de représentations très schématisées[131]. Griffith remarque dans le mastaba de Ptahhotep que ce signe présente des traces de couleur rouge brique sur les pattes de l'oiseau[132]. Il convient de rappeler ici qu'il ne faut pas trop exiger de l'artiste égyptien, qui ne possède qu'un petit nombre de couleurs fondamentales auxquelles il réduit les mille et une nuances du monde extérieur[133].

Fig. 2.35

L'ibis chauve est représenté pour la première fois d'une manière évidente sur les palettes en schiste de la période gerzéenne (Naqada II) (fig. 2.35). L'espèce est presque absente des scènes artistiques qui illustrent les milieux aquatiques. Cela est sans doute dû au fait que l'ibis chauve n'est pas vraiment considéré comme un oiseau des bords de l'eau, contrairement par exemple à l'ibis sacré ; il préfère les milieux plus arides[134].

Selon une thèse récente, ce modèle du signe hiéroglyphique se serait substitué à une espèce disparue, peut-être une espèce de *Bostrychia*[135].

---

[131] L. Keimer, « Quelques hiéroglyphes représentant des oiseaux », *ASAE* 30, 1930, p. 24.

[132] F. L. Griffith, *op. cit.*, p.21.

[133] C. Kuentz, « Autour d'une conception égyptienne méconnue : l'Akhit ou soi-disant horizon», *BIFAO* 17, p. 188.

[134] P. F. Houlihan, *op. cit.*, p. 31.

[135] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 387 ; J. Schneider, C. Voisin et J.-F. Voisin, « Sur un signe hiéroglyphique représentant énigmatique », revue *Alauda* 62, 1994, p. 101-105.

Bien que la notion de *3ḫ* soit généralement reconnue parmi les égyptologues, peu de chercheurs ont tenté d'examiner le rapport entre son concept et sa représentation hiéroglyphique. Certains ont conclu que le *3ḫ* n'avait pas de relation intrinsèque avec l'oiseau, mais qu'il était dû seulement à une onomatopée[136]. D'autres estiment que l'éclat particulier du plumage de l'ibis chauve était bien connu des Égyptiens. Kuentz fait observer que le nom égyptien *Akhit* signifie « l'oiseau resplendissant », et il ajoute qu'« on ne peut mieux choisir un autre nom, car l'ibis chauve, l'oiseau , se fait remarquer par l'éclat de son plumage, à coloration chaude et à reflets métalliques »[137]. D'où vient sûrement *i3ḫw* « lumière, rayonnement (du soleil) » ; forme archaïque de *3ḫw* « clarté, lumière (du soleil) ».

L'oiseau évoque en particulier l'état glorieux du mort dans le ciel. Dans les Textes des Pyramides (*Pyr.* 627), la formule où l'oiseau se trouve commence la phrase : « Ce roi est un *3ḫ ʿpr* qui demande l'avenir »[138]. L'âme glorifiée *3ḫ* apparaît comme parallèle au *b3*, et au *k3* comme si elle pouvait être, comme eux, une partie distincte de l'organisme humain[139]. Chez Vernus, le signe *3ḫ* signifie fondamentalement une notion qu'on glose par quelque chose comme « laisser émaner une force spectaculaire », « un pouvoir supranormal mais dont la source ou la cause demeure invisible ou, à tout le moins, attire moins l'attention et demeure dans la norme »[140]. En néo-égyptien et en copte, le mot est utilisé pour « fantôme » ou « démon », sans aucune suggestion de béatitude, au contraire[141]. Le mot *3ḫt* « l'horizon » (*Pyr.* 346) fait allusion à la relation mythique de cet oiseau avec le système solaire ; à savoir une sorte de communion physique et spirituelle entre l'oiseau lié à l'horizon par ses activités (et cependant toujours

---

[136] J. Janak, « Spotting the Akh. The Presence of the Northern Bald Ibis in Ancient Egypt and Its Early Decline », *JARCE* 46, 2010, p. 19.

[137] C. Kuentz, *loc. cit.*, p. 189.

[138] G. Englund, *Akh – une notion religieuse dans l'Égypte pharaonique*, Uppsala, 1978, p. 43.

[139] F. L. Griffith, *op. cit.*, p. 22.

[140] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 388.

[141] F. L. Griffith, *op. cit.*, p. 22.

fidèle à son milieu), et le cycle solaire stable, répétitif, immuable[142]. Le dieu solaire Rê représente le concept de la réitération journalière de la création. Il est un *3ḫ* la nuit en ensemençant le corps de Nout, en parcourant la Douat et en reposant dans son cadavre, puis le matin en sortant, il se lève en *3ḫt*. Il s'agit d'une auto-génération et le signe *3ḫ* s'applique aux deux formes, celle du 'père' et celle du 'fils'[143].

[142] P. Robin, *Comportement de Geronticus eremita*, Marrakech, 1973, p. 321. < http://zfmk.de/BZB/1973/1973%20Robin%20P.%20p317%20orginal.pdf :> (27 mars 2012).

[143] G. Englund, *op. cit.*, p. 205.

2.9 : G26, Ibis sacré[144] *(Threskiornis aethiopicus)* 𓅞 *Ḏḥwty*

Fig. 2.36

Fig. 2.37

Fig. 2.38

Pour l'ibis sacré, Griffith, Keimer et Gardiner ont proposé comme nom scientifique *Ibis relegios* ; pourtant dans les sources récentes, il a été identifié comme *Threskiornis aethiopicus*[145]. Son aspect est typique, avec son plumage noir et blanc, son cou déplumé et son long bec recourbé[146]. Sa tête est noire ainsi que ses rémiges, les plumes de sa queue et ses pattes (fig. 2.36). On peut admirer une belle représentation du dieu Thot ibiocéphale dans la tombe du Prince Khaemouaset de la vallée des Reines dans la nécropole thébaine à Luxor (fig. 2.37).

[144] En arabe أبو منجل « abou mangal », « père de la faucille » à cause de son bec faucillé.
[145] S. Aufrère, titre de son article, *loc. cit.*
[146] F. Dunand et R. Lichtenberg, *op. cit.*, p. 83.

L'ibis sacré est souvent représenté dans l'art et l'écriture de l'Égypte ancienne. On peut observer l'une des premières représentations de ce dernier comme signe hiéroglyphique dans les mastabas de Giza de la IV^{e} dynastie (fig. 2.38). Il est utilisé comme déterminatif pour le mot *hb(y)* « ibis », et *Ḏḥwty* « le dieu ibis », emblème du 15^{e} nome de la Basse-Égypte[147]. Il est très rarement représenté sans perchoir, et ne doit pas être confondu avec l'ibis falcinelle G28 , qui est lui souvent stylisé avec la tête penchée, ou baissée .

Dans l'Égypte antique l'ibis sacré a fait l'objet d'un élevage à grande échelle, comme le montrent les centaines de milliers d'individus momifiés retrouvés dans les nécropoles. À l'état sauvage, il vivait dans les zones humides et marécageuses du Delta et des bords du Nil[148]. Il était apparemment assez répandu en Égypte moderne jusqu'en 1800, mais en 1850 il avait complètement disparu du pays. Cette espèce n'a pas été repérée en Égypte depuis 1877, dernière date où un oiseau a été aperçu près de Damiette dans le Delta du Nil[149]. Il semble que c'est la transformation de sa niche écologique[150] qui soit la cause essentielle de sa disparition, plus que son « exploitation » comme matériel d'offrandes[151].

Thot est l'un des grands dieux égyptiens, l'un de ceux dont les aspects sont les plus divers[152]. Il est lié essentiellement à deux animaux sacrés, l'ibis et le babouin. On peut s'interroger sur l'association de deux animaux aussi dissemblables avec une même entité divine. Associer le dieu Thot avec le babouin est en quelque sorte logique, étant donné l'intelligence de cet animal, certainement remarquée par les Égyptiens. Les raisons du lien avec l'ibis apparaissent plus

---

[147] F. L. Griffith, *op. cit.*, p. 20.
[148] F. Dunand et R. Lichtenberg, *op. cit.*, p. 83.
[149] R. Meinertzhagen, *op. cit.*, p. 66.
[150] Terme faisant référence à la place et la spécialisation d'une espèce dans un peuplement. La niche écologique regroupe les caractéristiques de l'ensemble des paramètres du milieu (climatique, alimentaire…) spécifique à une espèce et qui la différencie d'autres espèces du même peuplement, aquaportail.com., *définition niche écologique*, http://www.aquaportail.com/definition-2809-niche-ecologique.html, (11 novembre 2012).
[151] F. Dunand et R. Lichtenberg, *op. cit.*, p. 83.
[152] J. S. F. Garnot, *op. cit.*, p. 42.

problématiques[153]. Il est possible qu'il s'agisse là d'un autre dieu confondu avec Thot. Ce qui est certain, c'est que Thot ne fut pas le seul dieu lunaire : il en existait un à Thèbes, que l'on adorait sous le nom de Khonsou[154]. Le bec de l'ibis en forme de croissant est assimilé à la lune souvent divinisée à travers Thot[155]. Par ailleurs, l'ibis est considéré, d'un point de vue écologique, comme un parfait indicateur de salubrité des eaux, puisqu'il reflue dès lors que le milieu, où se trouve sa nourriture, est pollué. Autrefois, les prêtres consommaient l'eau et pratiquaient leurs ablutions rituelles dans les lieux où les ibis se rassemblaient et buvaient[156].

Thot est le dieu du savoir et de l'écriture. À l'époque tardive, il passe pour avoir inventé les écritures égyptiennes et on lui attribue en particulier le savoir magique. Il est associé à la lune et, à ce titre, porte une couronne constituée du disque et du croissant lunaires[157]. La régularité des cycles, incarnée par Thot est l'expression du triomphe de l'être sur le non-être intrinsèquement sans ordre ni régularité[158]. Un ancien nom de l'ibis sacré *ṯḫnw/ṯḫny* est formé sur une racine dont le sens pourrait vouloir dire « être pointu », et qui est actualisée dans le verbe *ṯḫn* signifiant « blesser (l'œil), percer », et aussi dans le mot *ṯḫn* « obélisque ». Il ferait allusion au bec effilé et pointu, interprété comme le doigt du scribe ou l'instrument d'écriture. Le signe de l'ibis tend à être investi des valeurs idéographiques, et, de là, phonétiques, fondées sur les attributions du dieu Thot. Entre autres, le mot *rḫ* « savoir » est écrit avec le signe de l'ibis dans une graphie de l'expression *rḫ-ḫ.t* « savant »[159].

---

[153] *Ibidem*, p. 144-5 ; mais il n'est pas exclu qu'il ait eu à l'origine sur cet oiseau une certaine prééminence, voir A.-P. Zivie, « Ibis », dans *LÄ* 3, 1980, p. 117.

[154] A. Erman, *op. cit.*, p. 62 ; voir fig. annexe II.6, p. 120.

[155] Concernant l'étroite corrélation entre l'arrivée dans la vallée de l'animal de Thot, la pleine lune et le phénomène de la crue se déployant sur tout le pays, voir S. Aufrère, *loc. cit.* Pour le bec rappelant naturellement le croissant lunaire, voir les textes égyptiens dans A. De. Buck, *The Egyptian Coffin Texts* III, VII, Chicago, 1961, 25 h.

[156] S. Aufrère, *loc. cit.*, p. 19.

[157] F. Dunand et R. Lichtenberg, *op. cit.*, p.143-144.

[158] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 40.

[159] F. Dunand et R. Lichtenberg, *op. cit.*, p. 69.

2.10 : G27, Flamant rose ? (*Phoenicopterus ruber*) *dšr*

Fig. 2.39

Fig. 2.40

Le flamant rose est un oiseau très particulier en raison de la longueur de ses pattes et de son cou. Son plumage est rose clair ou blanchâtre, ses pattes sont roses et palmées, son gros bec à pointe noire est recourbé. C'est un migrateur hivernant côtier dans le nord de l'Égypte où il peut se reproduire[160] (fig. 2.39). Dès le premier regard sur l'oiseau G27 de la liste de Gardiner, l'ornithologue observe que la représentation du flamant n'est pas tout à fait correcte, car en réalité le bec du flamant est notablement plus court et plus recourbé que celui du hiéroglyphe ; et ce n'est pas non plus un ibis sacré ou un ibis falcinelle [161]. L'exemple le plus réaliste de flamant rose (avec un bec de forme atypique)[162] se trouve sur le détail d'un hiéroglyphe gravé sur un fragment du mastaba de Rahotep à Meïdoum, exposé au musée de Berlin (fig. 2.40). Dans d'autres représentations, l'artiste a marié les traits du flamant avec des caractéristiques de l'ibis[163]. Ce signe hiéroglyphique gravé à Meïdoum a été à l'origine de l'identification par Gardiner du signe G27 comme étant un flamant. Nous constatons aussi que le cou de l'oiseau G27 est visiblement plus court que celui du flamant rose dans la nature.

[160] M. Zayed, *op. cit.*, p. 32.
[161] L. Keimer, « Notes de lecture », *BIFAO* 55, 1955, p. 7.
[162] W. M. F. Petrie, *Medum*, Londres, D. Nutt, 1892, la couverture.
[163] *Ibidem*, p. 28.

À l'Ancien Empire, toute l'iconographie du flamant montre des particularités indiquant que les artistes n'avaient pas l'habitude de représenter cet oiseau.

Fig. 2.41

Les représentations de flamants sont très rares et leur identification est souvent discutable. Les premières de ces figurations ont été repérées sur un grand nombre de vases en céramique décorée de la période gerzéenne (Naqada II). Des rangées de flamants roses bien définis ornent ces poteries (fig. 2.41). Cependant S. Hendricks[164], suppose que les oiseaux peints sur les vases de cette époque sont des autruches et non des flamants pour des raisons liées à la guerre et à la religion. Il lui paraît en outre d'autant plus difficile de reconnaître des flamants dans les oiseaux de ces vases que la Haute-Égypte, (d'où ces vases tirent leur origine), ne connaît pas le flamant, dont le milieu naturel se limite au nord du Delta[165] ; les artistes de Haute-Égypte en ignoraient alors pratiquement le modèle. Même à l'Ancien Empire, au moment où l'unification de l'Égypte était déjà depuis longtemps un fait accompli, les artistes avaient des difficultés à reproduire le flamant de façon réaliste[166].

Fig. 2.42

Selon Griffith, le nom de l'oiseau *dšr* est conservé dans le texte tardif de *Leps. Todt.*, cap. xxxi, l.9, malheureusement introuvable dans les premiers papyrus. Il signifie « la rousse », et par extension, le signe est utilisé pour tous les

---

[164] S. Hendrickx, « Autruches et flamants - les oiseaux représentés sur la céramique prédynastique de la catégorie *decorated* », *Cahiers Caribéens d'Égyptologie n°1*, février/mars 2000, p. 21-52.

[165] Le flamant vivait comme oiseau sédentaire jusqu'au 19e siècle dans les lacs salins de la côte méditerranéenne de l'Égypte, actuellement il est migrateur hivernant auprès des lacs du nord du Delta. La Haute- Égypte est à exclure comme biotope pour le flamant qui a besoin de lacs salins et saumâtres. Pour l'environnement du flamant rose, voir O. Frigout, Sciences et nature, *Le Flamant Rose*, 25 juin 2006, http://www.frequenceterre.com/chroniques-environnement-250606-118-Le-Flamant-Rose.html, (5 novembre 2012).

[166] S. Hendrickx, *loc. cit.*, p. 41.

autres mots dérivés de la même racine[167]. Il est vrai que plusieurs noms d'oiseaux sont dérivés de la couleur de leur plumage, de leurs chants ou cris, ou d'autres caractéristiques remarquables[168]. Le flamant rose et son emploi comme déterminatif de mots à racine *dšr* expriment l'idée de « rouge ». Le mot *dšr* signifie «flamant, roux, rouge » (*Wb* V, p. 488-90), et par extension *dšrt* « la terre rougeâtre ou le désert », ou présenter une couleur chaude dont le rouge est le prototype ; puis des mots dérivés dont le hiéroglyphe sert précisément à écrire *dšr* comme *ḏšr.w* « le sang » et *dšr.t* « la colère ». Le mot peut évoquer encore les couleurs de la flamme (> « flamant » !)[169]. Cela nous amène à la confusion possible entre l'autruche et le flamant qui pourrait se répéter aussi au niveau de l'écriture ; car comme nous le verrons dans la description de l'espèce G34, une des caractéristiques les plus remarquables de l'autruche, est sa nuque rouge, qu'elle gonfle de manière conséquente pour impressionner ses adversaires. Elle est connue pour être un oiseau agressif, comme l'illustrent ses combats d'appariement[170].

En somme, un certain nombre de savants identifient ces oiseaux représentés sur les vases gerzéens et dans l'écriture de l'Ancien Empire à des flamants. Mais il convient de faire remarquer que l'attitude favorite des flamants, qui reposent le plus souvent sur une seule patte (fig. 42), n'est pas fréquemment figurée dans les dessins des vases gerzéens et dans l'écriture[171] ; et lorsque l'on connaît l'aptitude des artistes anciens à saisir les traits typiques de leur modèle, on peut douter qu'il s'agisse ici de flamants. Cependant, il n'est pas impossible que certains spécimens représentent un flamant, parmi une majorité d'autruches[172]. Ou, peut-être, est-ce une espèce éteinte qui est représentée parmi les nombreuses

---

[167] F. L. Griffith, *op. cit.*, p. 22.

[168] S. Hendrickx, *loc. cit.*, p. 29.

[169] B. Mathieu, « Les couleurs dans les Textes des Pyramides : approche des systèmes chromatiques », *ENiM* 2, 2009, p. 34.

[170] S. Hendrickx, *loc. cit.*, p. 43.

[171] En regardant la figure 42, nous pensons que si l'artiste égyptien n'a pas jugé utile de reproduire fidèlement le cou du flamant, l'attitude favorite de cet oiseau (se reposer sur une seule patte) aurait dû lui paraître indispensable dans les représentations.

[172] J. Monnet Saleh, « Les représentations des temples sur plates-formes à pieux, de la poterie gerzéenne d'Égypte », *BIFAO* 83, 1983, p. 272.

espèces d'oiseaux de cette époque qui entraîne une confusion entre flamant, autruche et ibis ? En tout cas, le flamant, même s'il est devenu le prototype du hiéroglyphe *dšr*, n'a jamais joué de rôle significatif dans la vie quotidienne des Égyptiens.

2.11 : G28, Ibis falcinelle (*Plegadis falcinellus*) *gm, gmt*

Fig. 2.43

Fig. 2.44

L'ibis falcinelle[173] est une espèce d'oiseau échassier de la famille des threskiornithidés, au long bec arqué, au plumage nuptial brun foncé avec des reflets métalliques et migrateur. Il se rencontre près des rivières, des lacs et des zones inondées de faible profondeur où il trouve des conditions idéales pour la nidification et ses ressources alimentaires (fig. 2.43)[174]. L'ibis falcinelle et l'ibis sacré sont les deux seuls ibis mentionnés par Hérodote[175], les seuls à être embaumés. La même importance leur a été accordée par le naturaliste Jules-César Savigny, puisque ce sont les seuls ibis reproduits sur une même planche de la *Description de l'Égypte*, dans l'édition aquarellée[176] (fig. 2.45).

Fig. 2.45

Une représentation prototypique de la VI[e] dynastie du nom de Kagemni manifeste sa présence à l'Ancien Empire (fig. 2.44). L'ibis falcinelle est rarement représenté dans l'art égyptien, mais c'est un signe courant

---

[173] L'ibis falcinelle doit être l'« ibis noir » des auteurs anciens.

[174] M. Zayed, *op. cit.*, p. 31.

[175] Hérodote : 76, *L'Égypte. Histoires, livre II*, Texte établi et traduit par Ph.-E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1997 ; R. Meinertzhagen, *op. cit.*, p. 67, confond la description d'Hérodote de l'ibis falcinelle avec celle de l'ibis chauve.

[176] S. Aufrère, *loc. cit.*, p. 11.

dans l'écriture hiéroglyphique. À l'Ancien Empire, la phonétique *gm* à partir de son nom, *gm(i).t*, peut être traduite étymologiquement par « celle qui fait des trouvailles », par allusion à son insatiable collecte de nourriture[177], d'où vient le mot *gmi* trouver. Ces ibis qui se répandent dans la vallée du Nil au mois de Thot, quittent l'Égypte pour des cieux plus cléments dès lors qu'ils ne trouvent plus leur nourriture, composée de petits mollusques d'eau douce et de leurs larves, dans les terres immergées[178]. Keimer constate que la forme G28 de Gardiner a été remplacée, au Nouvel Empire, par une autre qui montre l'ibis falcinelle avec la tête baissée, mais cette évolution ne semble pas avoir commencé avant la fin de la XVIII[e] dynastie. Il estime que c'était le sens de « trouver » qui a produit cette modification ; le scribe a voulu montrer un oiseau en train de picorer, de trouver[179]. Un autre développement de la nouvelle forme, sous le règne de Ramsès III, montre l'ibis avec un poisson dans le bec, hiéroglyphe modifié qui ressemble à la forme G51 de l'Ancien Empire. Ce nouveau signe ne supprime pas la forme la plus ancienne de l'ibis[180]. Ce mélange entre les signes avait déjà existé avant l'époque de Ramsès III dans les Textes des Pyramides (*Pyr.* 93) avec *ḥ3mw* « un genre de vin », et la variante .

Parmi les espèces d'oiseaux de la liste de Gardiner, nous constatons que c'est probablement l'oiseau qui a le bec le plus recourbé[181]. À partir de cette observation pointilleuse, l'Égyptien utilise l'ibis falcinelle pour former des mots signifiant « trouver, enquête ». Il est rarement mentionné dans les textes qui ne font allusion qu'à son habitude de fréquenter les berges boueuses et aux dommages qu'il cause aux plantations de cucurbitacées. Le papyrus du Delta[182]

---

[177] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 387.

[178] S. H. Aufrère, « De l'influence des luminaires sur la croissance des végétaux. À propos d'une scène du papyrus de Nebhepet. Musée de Turin », *Memnonia* 6, 1995, p. 116.

[179] L. Keimer, *loc. cit.*, p. 23.

[180] H. G. Fischer, *op. cit.*, p. 27.

[181] Falcinelle : du latin *falx, falcis,* faucille, qu'évoque le bec recourbé. Dictionnaire Français Larousse, *Définition de falcinelle*, http://www.larousse.com/en/dictionnaires/francais/falcinelle/32749, (6 mars 2012).

[182] D. Meeks, *Mythes et légendes du Delta d'après le papyrus Brooklyn 47.218.84*, MIFAO 125, Le Caire, 2006, p. 24. Un autre passage des Textes des Sarcophages (*CT* VI, 97) nous révèle qu'il était considéré comme l'oiseau « trouveur » par excellence.

(XI, 4-5) signale bien le lien du verbe « trouver » avec l'habitus de l'animal en parlant de la naissance de Thot après que son œuf a été mis à l'eau :

gm ~ n s(.y) gmt m mw

L'ibis noir le trouva dans l'eau.

Bodenheimer a différencié la représentation de l'ibis falcinelle de celle de l'ibis sacré par deux spécificités : la minceur du bec qui correspond mieux à l'ibis falcinelle[183] ainsi que les plumes de la queue plus visibles et moins effilées[184].

Ibis falcinelle

Ibis sacré

[183] Nous ajoutons la forme plus incurvée du bec de l'ibis falcinelle.
[184] N. Beaux, *loc. cit.*, p. 264-265.

2.12 : G29, Jabiru d'Afrique ou Jabiru du Sénégal (*Ephippiorhynchus senegalensis*), G29 *b3* ;
G30, G30 *b3w*

Fig. 2.46

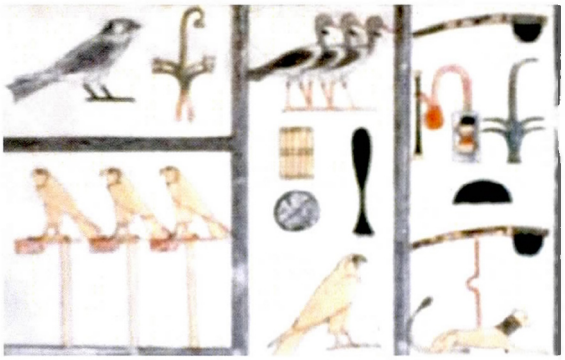


Fig. 2.47

Le jabiru d'Afrique est un grand échassier d'Afrique subsaharienne. Il vit dans les milieux humides : plaines inondées, marais, rivières ou rives des lacs. Ses menus se composent surtout de poissons qu'il pêche à l'aide de son long bec pointu[185] (fig. 2.46). C'est une espèce qui n'a jamais été repérée dans l'Égypte moderne. Le signe G29 désigne probablement le jabiru[186]. On peut admirer un groupe de trois jabirus d'Afrique référencés G30 *b3w*, minutieusement représentés sur la stèle-dalle de Wepemnofret à Giza datant de la IV^{e} dynastie[187] (fig. 2.47).

Le jabiru d'Afrique figure occasionnellement dans l'art égyptien, mais il est fréquemment représenté dans les textes hiéroglyphiques[188]. Une des plus anciennes représentations de cet oiseau date de la période prédynastique tardive

---

[185] Zoonaute, *Le Parc des Oiseaux coordinateur de l'ESB Jabiru du Sénégal*, publié par Yoan, 18 juin 2011, http://www.zoonaute.net/parcdesoiseaux-2011coordinateuresbjabiru.html, (14 décembre 2012).

[186] L. Keimer, *loc. cit.*, p. 18.

[187] P. F. Houlihan, *op. cit.*, p. 23-24.

[188] *Ibidem*, p. 23.

sur l'objet nommé : manche du couteau de Carnarvon [189] (fig. 2.48).

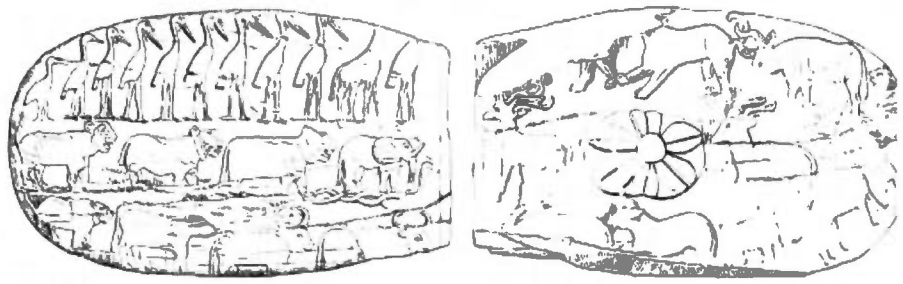


Fig. 2.48

Dans le système hiéroglyphique nous observons souvent que les artistes de l'Égypte ancienne ont tendance à rassembler des traits empruntés à des oiseaux d'espèces différentes, plutôt que de copier un animal particulier avec exactitude. On constate l'ajout de caractéristiques purement symboliques qui paraissent provenir d'autres hiéroglyphes. Ici, la « goutte pectorale », une sorte de houppe accrochée à la poitrine, est le signe particulier de l'oiseau - *ba*, lequel représente l'âme d'un mort en général. Le jabiru d'Afrique, qui aurait disparu au début de l'époque pharaonique n'avait laissé qu'un souvenir assez vague chez les Égyptiens. Ce serait pour cette raison que le signe présente des caroncules, du reste toujours trop grandes afin d'être plus visibles, au-dessous de la gorge, devant le cou ou devant la poitrine[190]. Cela nous renvoie au signe G21 de la pintade de Numidie avec l'ornement ajouté au dessin du hiéroglyphe « *nèh* » qui n'a jamais été porté par une pintade réelle dans la nature. Les deux oiseaux ont disparu en même temps car ils ont subi les mêmes conditions de vie. Les artistes de l'Ancien Empire ont donné des formes assez différentes aux détails de ces oiseaux qui n'existaient plus en Égypte[191].

---

[189] F. Raffaele, *Animals and Ceremonial Processions in Late Predynastic Egypt* (en ligne: http://www.francescoraffaele.com/pdf/Raffaele-Animal_Rows_Egypt-FINAL%282010%29.pdf), 12 mai 2012, p. 258.

[190] L. Keimer, *loc. cit.*, p. 18.

[191] Ces deux espèces après leur disparition sont devenues imaginaires comme l'oiseau *bnw* ; l'iconographie du Nouvel Empire associe l'oiseau-*bꜣ* et deux hérons *bnw*, gardiens de l'âme du mort au cours de son voyage sur la barque de l'au-delà. Voir A. Anselin, *i-Medjat*, no 1, juin 2008, p. 7-10.

Un rapport pertinent existe entre le jabiru d'Afrique et l'oiseau-*ba* apparaît dans l'iconographie du Nouvel Empire comme l'oiseau de l'âme tout en restant comme signe bilitère, et qui s'aligne sur le paradigme d'un falconidé. Souvent traduit par « âme », le *ba* figure dans les papyrus religieux sous la forme d'un oiseau entier ou à tête humaine G53 , perché sur un sycomore ou sur un palmier[192]. Le *ba* devient actif et libre de ses mouvements après la mort. Il assure la liaison entre la tombe et le monde extérieur. Il peut rester dans la tombe ou en sortir, à sa guise, par le puits funéraire, garantissant ainsi la participation du défunt à la vie et aux activités extérieures. Puis il revient dans la tombe, car l'inséparabilité du *ba* et du corps est fondamentale[193]. Une valorisation symbolique est parfois attribuée aux oiseaux qui nichent dans les anfractuosités des falaises bordant la vallée, parce qu'on les juge susceptibles d'être aussi des voies de passage. On se demande si les cavités rocheuses n'étaient pas considérées également comme un lieu de passage des oiseaux-âme vers le monde des vivants[194]. Le *ba* est donc un principe spirituel éternel qui peut apparaître indépendamment de son support physique ; et par conséquent, notre espèce d'oiseau, apparentée à la pintade éternelle *nḥ*, est aussi éternelle.

---

[192] Par exemple la huppe paraît être un des oiseaux en lesquels l'âme humaine peut se transformer et se poser au-dessus un sycomore, L. Keimer, *loc. cit.*, *BIFAO* 30, 1931, p. 315-316.

[193] Le ba, *2terres.hautesavoie.net*, http://2terres.hautesavoie.net/begypte/texte/baame.htm, (20 mars 2012).

[194] D. Meeks, *loc. cit.*, p. 241.

2.13 : G31, Héron cendré (*Ardea cinerea*) ;
G32, Héron pourpré (*Ardea purpurea*) ;
Héron goliath (*Ardea goliath*) ou (*Ardea bennuides*) ?

Fig. 2.49

Fig. 2.50

Les hérons sont des échassiers de taille moyenne à grande, caractérisés par un cou long et grêle, replié en forme de « S », et par un bec jaune orangé, allongé et conique en forme de poignard. Les hérons vivent dans les zones humides, les plans d'eau (lacs ou étangs) et les cours d'eau, se nourrissant de batraciens, poissons ou rongeurs ; mais aussi sur les rives et dans les îles d'un fleuve[195]. Il y a plusieurs espèces de hérons appartenant à différents genres de la famille des ardéidés. Nous pouvons distinguer en Égypte moderne trois espèces : le héron cendré (*Ardea cinerea*) (fig. 2.49), le héron pourpré (*Ardea purpurea*), et le héron goliath (*Ardea goliath*). Tandis que le héron pourpré est rarement identifiable, le héron cendré est un des oiseaux les plus représentés dans l'art et l'écriture égyptiens. Il figure dans le mastaba de Kawab (fig. 2.50) de la IV^{e} dynastie à Giza et dans le mastaba de Ptahhotep II

Fig. 2.51

[195] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 380.

de la V^e dynastie à Saqqarah[196]. Ses pattes sont parfois plus longues qu'en réalité, ce qui confirme l'aptitude des artistes anciens à saisir les traits caractéristiques de leur modèle[197]. Le héron est un déterminatif du mot *bnw* (*bynw*) « phénix »[198], et au mot *šnty* « héron »[199]. Il est probable que l'idéogramme G32 *bʿḥi* « submerger, inonder » représentant un héron perché, met en jeu une association analogue entre le héron et les champs irrigués (fig. 2.51). L'oiseau raffole de batraciens et de petits animaux des eaux boueuses ou stagnantes, et, de fait, il est représenté aussi dans les fourrés de papyrus. L'inondation suscite une luxuriance de vie animale et végétale et le héron perché est érigé en symbole de la richesse. Il est lié à la création du monde, à ce tertre émergé pour la première fois sur lequel s'est posé un oiseau cosmogonique[200].

Ce hiéroglyphe représentant un héron perché sur un monticule émergeant des terres inondées, sert à écrire le mot de sens « être inondé »[201] ; pour figurer derrière une représentation du dieu Hâpy « père des dieux », c'est-à-dire l'inondation divinisée, dans le temple de Ramsès III à Médinet Habou, il a été notablement agrandi (fig. 2.52)[202].

Gardiner a donné le nom de *bnw* aux espèces du héron cendré et du héron pourpré[203]. Quant à Vernus, il postule que le héron goliath est à l'origine du phénix[204].

---

[196] Les anciens Égyptiens savaient tirer habilement parti des mœurs solitaires de cet échassier, ils l'utilisaient comme appeau pour attirer d'autres oiseaux fallacieusement rassurés par la présence d'un congénère d'ordinaire à l'écart des hommes. Il était mobilisé comme collaborateur des tenderies, P. F. Houlihan, *op. cit.*, p. 14-16.

[197] Voir annexe II, fig. annexe II.1, p. 118.

[198] D. Meeks trouve que le *bnw* est le symbole du retour périodique de l'instant créateur à travers ses diverses manifestations visibles pour les hommes : le lever du soleil, bien sûr, mais aussi la montée de la crue, puisque celle-ci, recouvrant l'Égypte, la rend semblable à l'océan liquide des temps originels ; il est, de ce fait, le garant des cérémonies du jubilé royal, durant lesquelles se régénère l'énergie du souverain afin qu'il puisse continuer à assumer son rôle fondamental de médiateur entre les dieux et les hommes. D. Meeks, *loc. cit.*, p. 47-48.

[199] Nom résultant vraisemblablement de la lexicalisation d'une épithète telle que « celui de l'endroit aux lotus ».

[200] Y. Roman, *HADRIEN. L'empereur virtuose*, Paris, Payot, 2008, p. 139-140.

[201] P. Vernus, *Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique*, Paris, Plon, 2009, p. 502.

[202] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 380.

[203] Gardiner, *op. cit.*, p. 470.

Fig. 2.52

Différents récits décrivent le phénix comme un oiseau extraordinaire. L'oiseau est splendide, aussi grand qu'un homme, son plumage se parant de rouge, de bleu et d'or éclatant, mais il est unique. Quand celui-ci sent venir sa fin, il construit un nid fait de branches aromatiques et d'encens, auquel il met le feu, et il se consume dans les flammes[205]. Or, cette description de l'oiseau, même en tenant compte du côté mythique, ne convient ni au héron cendré, ni au héron pourpré, ni au héron goliath. D'énormes nids coniques, d'environ 5 mètres de haut, ont été découverts le long de la côte du golfe de Suez, par James Burton[206] en 1822. Les habitants ont prétendu qu'ils avaient été construits par un oiseau géant qui vivait dans la région jusqu'à une date récente. Toutefois, il est vrai qu'a existé un héron

---

[204] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 380 et 382.

[205] Encyclopédie Universalis, *Phénix, mythologie*, http://www.universalis.fr/encyclopedie/phenix-mythologie/, (24 mars 2012).

[206] James Burton (1788 - 1862) a été un des premiers égyptologues britanniques. Il a travaillé sur de nombreux sites à travers l'Égypte et notamment dans la vallée des Rois.

géant (*Ardea bennuides*)[207] qui a disparu et qui était plus grand que le héron goliath. Des os fossilisés ont été trouvés sur l'île d'Umm al Nar, près d'Abu Dhabi aux Émirats arabes unis. La datation par le carbone 14 a indiqué que l'oiseau a vécu au troisième millénaire av. J.-C., ce qui correspond à la période de la I[ère] dynastie à la XI[e] dynastie en Égypte[208]. Ella Hoch[209] a donné à l'oiseau son nom scientifique (*Ardea bennuides*), car il est possible qu'il soit à l'origine de l'oiseau Bénou[210].

---

[207] Voir S. H. Aufrère, *loc. cit.*, p. 113-121, pls. XXV et XXVII où nous trouvons sur le papyrus la taille d'un héron géant dont la taille dépasse celle des hommes et celle des taureaux, atteignant presque la taille d'Osiris.

[208] Songbird ReMix Birds of Legend, *Bennu Heron Ardea bennuides*, http://www.empken.com/wiki/index.php5?title=Bennu_Heron, 5 novembre 2012.

[209] Géologue au musée de l'université de Copenhague.

[210] G. M. Eberhart, *Mysterious Creatures. A Guide to Cryptozoology*, ABC-CLIO, 2002, p. 42.

2.14 : G33, Héron garde-bœufs (*Bubulcus ibis*) *sḏ3*

Fig. 2.53

Fig. 2.54

Nous traiterons cet oiseau d'une manière différente en expliquant d'abord son apparition dans l'écriture, puis les légères différences entre les espèces apparentées, et enfin nous essayerons d'identifier l'espèce employée dans l'écriture hiéroglyphique par les Anciens.

L'une des premières apparitions de ce signe est visible dans les Textes des Pyramides (*Pyr.* 2152) *sḏ3* comme déterminatif du mot. D'où vient la phonétique *sḏ3* « trembler, être agité d'un tremblement ».

Il existe quatre variétés d'aigrettes et de hérons en Égypte. La première, l'aigrette garzette (*Egretta garzetta*) ou aigrette blanche diffère du héron garde-bœufs par son élégance et son plumage sans teinte ocre, les pattes d'un noir intense avec des doigts jaunes, le bec noir et le cou très allongé. La deuxième est la grande aigrette (*Egretta alba*) qui se distingue facilement de l'aigrette garzette par sa taille plus élevée et l'absence des deux rayures de la nuque en période de

reproduction. La troisième est l'aigrette des récifs (*Egretta gularis*) qui a la même taille que l'aigrette garzette mais en moins élancée ; ses pattes présentent une teinte claire presque identique à celle des doigts humains. Et la quatrième, notre oiseau en question, est le héron garde-bœufs (*Bubulcus ibis*) ayant l'allure générale des hérons et la couleur d'une aigrette, avec un bec jaune et des pattes plus courtes que celle de l'aigrette garzette (fig. 2.53) ; en période nuptiale, il se colore de jaune-orangé sur le dos, la tête et la poitrine[211] (fig. 2.54).

Expliquer ces légères différences entre les espèces était nécessaire pour identifier l'objet de notre étude. Il est vrai que les hérons et les aigrettes sont les uns et les autres des oiseaux échassiers de la famille des ardéidés[212], mais un œil exercé repère facilement l'espèce du signe *sd3*. Vernus le range dans la catégorie des hérons[213], pourtant toutes les références modernes d'ornithologie classent le héron garde-bœufs à part sous le nom scientifique *Bubulcus ibis*[214]. Gardiner dans sa liste d'oiseaux emploie le nom anglais le moins courant[215], et utilise l'ancien nom scientifique abandonné déjà depuis 1855[216] ! Cet oiseau, protégé et surnommé en Égypte l'ami du paysan, est confondu depuis plus de deux siècles avec l'ibis sacré aujourd'hui disparu[217], soit par ignorance, soit, non sans quelque perversité, pour conforter le cliché d'une Égypte qui serait restée immuable à travers les millénaires[218].

---

[211] M. Zayed, *op. cit.*, p. 26-28.

[212] Au Nouvel Empire, il était utilisé comme appeau pour attirer d'autres oiseaux, comme pour le héron cendré G31. Voir P. F. Houlihan, *op. cit.*, p. 18.

[213] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 354.

[214] L. Jonsson, *Les oiseaux d'Europe. D'Afrique du Nord et du Moyen-Orient*, traduit et adapté, Nathan, 1994, p. 64 ; Portail et guide encyclopédique de l'avifaune, *oiseaux.net*, *Héron garde-bœufs (Bubulcus ibis)*, (1 juillet 2003), http://www.oiseaux.net/oiseaux/heron.garde-boeufs.html, (5 novembre 2012).

[215] Buff-backed egret à la place du nom le plus commun « Cattle Egret ».

[216] *Ardea ibis* à la place de *Bubulcus ibis*. Or, le héron garde-bœufs a été décrit pour la première fois en 1758 par Carl von Linné dans son *Systema Naturae* sous le nom d'*Ardea ibis* mais a été classé dans son genre actuel par Charles Lucien Bonaparte en 1855. Le nom de genre *Bubulcus* est le nom latin pour berger, se référant, comme le nom vernaculaire, à l'association de cette espèce avec le bétail. Voir C. L. Bonaparte, *Annales Des Sciences Naturelles comprenant la zoologie*, vol. 4, no 1, 1855, p. 141.

[217] F. Hasselquist, *op. cit.*, p. 198.

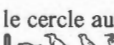
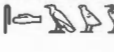
[218] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 354.

Nous pensons que l'espèce G33 de la liste de Gardiner est un héron garde-bœufs. D'abord la partie saillante du cou visible sur le signe caractérise bien le héron garde-bœufs ; ensuite la couleur jaune-orangée du dos, de la tête et de la poitrine en période nuptiale lui est spécifique. Quant à l'aigrette garzette (*Egretta garzetta*), elle est pourvue d'un bec noir et, sur la nuque, de deux longues plumes de 20 cm chacune pendant la période de la reproduction (fig. 2.55) et qui n'apparaissent pas dans le dessin de *sd3*. Cette confusion entre les espèces existe déjà chez les Anciens dans la tombe de Menna[219] (fig. 2.56), le destinataire tient dans la main un oiseau avec un bec jaune et deux plumes sur la nuque ; ce qui est incompatible avec la réalité de chacune de ces deux espèces. Une autre raison de cette confusion est probablement due au fait que cet oiseau s'écrit *sd3* « trembler, faire trembler » soit par rébus, soit plus vraisemblablement parce que le nom de l'oiseau était formé sur ce verbe avec à l'origine le sens de « le trembleur », ou mieux, le sens de « celui qui fait trembler » - allusion à la terre que remue l'oiseau pour mettre à découvert les insectes et bestioles qui constituent son ordinaire[220].

Fig. 2.55

Fig. 2.56

[219] Tombe de *Menna* no 69, règne de Thoutmosis IV (?), 1420-1411 av. J.-C.

[220] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 354 ; Wolterman présume que le nom fait référence soit à la danse nuptiale du héron garde-bœufs mâle soit au balancement typique de la tête quand on dérange ces oiseaux, ce qui est plus probable, compte tenu du déterminatif « Oiseau avec le cercle autour de la tête » qui peut suivre les formes de *sd3* comme dans  variante  *sd3w*, tremblements, C. Wolterman, *loc. cit.*, p. 123.

2.15 : G34, Autruche (*Struthio camelus*) *niw*

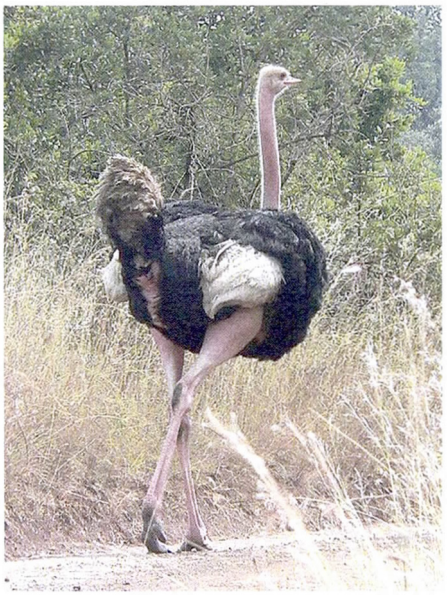


Fig. 2.57

Fig. 2.58

Fig. 2.59

L'autruche est le plus grand et le plus gros des oiseaux actuels. Ses ailes, aux plumes immenses, ne lui servent qu'à parader, à s'éventer ou à protéger ses petits : elle est incapable de voler ; elle court très vite, avec ses longues pattes aux cuisses rebondies (fig. 2.57). Victime de la désertification, elle a disparu d'une grande partie de l'Afrique et s'est réfugiée surtout dans les pays au sud de l'équateur[221]. En Égypte, elle est encore sédentaire dans le désert arabique et à Gébel Elba dans le sud-est du pays[222]. Bien que l'autruche soit souvent représentée dans l'art égyptien[223], et qu'elle soit la première espèce d'oiseau soigneusement mise en évidence dans des représentations rupestres ou sur les objets préhistoriques comme les palettes[224] (fig. 2.58), elle n'existe que très rarement dans les textes hiéroglyphiques. Le mot est apparu dans les Textes des Pyramides (*Pyr.* 469a) de cette manière :

i ḏ(d) ḥr.k nỉw ḥr(y) spt mr n ḫ3s

« Salutations à toi, ô autruche, celui qui est sur le bord du canal aux eaux stagnantes ».

Cette phrase exprime l'observation scrupuleuse des Anciens car habituellement l'autruche peut vivre sans aucune difficulté en pleine savane ou dans des milieux semi-désertiques. Cependant, elle a besoin quand même de boire une grande quantité d'eau, et dès qu'elle aperçoit un point d'eau, elle le rejoint rapidement et boit abondamment[225] comme l'auteur du texte l'avait constaté. Nous notons ici que Darwin a exceptionnellement vu des autruches traverser à la

---

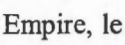
[221] *Encyclopédie Larousse, Autruche*, http://www.larousse.fr/encyclopedie/vie-sauvage/autruche/178188, (25 février 2012).

[222] M. Zayed, *op. cit.*, p. 20.

[223] L'éventail en relief doré de Tout Ankh Amon (fig. 2.59) chassant les autruches avec son lévrier en est un très bel exemple. I. E. S. Edwards, *Treasures of Tutankhamun*, New York, 1976, p. 126-7.

[224] K. W. Butzer, « Environment and Human Ecology in Egypt during Predynastic and Early Dynastic Times », *Bulletin de la société de Géographie d'Égypte* 32, 1959, p. 81-82 ; W. M. F. Petrie, *Ceremonial Slate Palette*, Londres, 1953, pl. A ; A. J. Spencer, *Early Dynastic Objects*, London, 1980, pl. 63, cat. no 575.

[225] Encyclopédie Larousse, *op. cit.*

nage un courant très rapide pour se déplacer d'une île à une autre, ce qui confirme l'observation des Anciens Égyptiens[226]. L'Égyptien a aussi utilisé le mot *niw* sans déterminatif pour désigner « Noun, l'océan primordial ». Et au Nouvel Empire, le mot  *n3w* (*Urk.* IV, 1519, 5) servait à écrire « brise, vent ». Le rapport entre ces mots et l'autruche existe dans la faculté de l'oiseau de trouver l'eau, et l'apparition de son œuf, le plus grand des œufs, sur la colline primordiale dans la théorie de la création du monde. Concernant le vent, le rapport est manifeste car les éventails en plumes d'autruche fournissent le vent et également la vie.

L'oiseau possède une grande force dans ses pattes qui peuvent repousser ou blesser gravement un prédateur éventuel. Au demeurant, le nom égyptien de l'autruche, *niw*, signifie sans doute originellement « celui qui tient à distance », et il est fort probable que la valeur *ni* du signe D41 , qui a pour prototype, ou, à tout le moins, pour l'un de ses prototypes, la patte d'autruche, reflète cette caractéristique[227].

Le caractère belliqueux de l'autruche avec son impressionnante nuque rouge était connu des Anciens puisqu'ils l'ont associée à la chasse et à la guerre. L'autruche est connue pour être un oiseau agressif, comme l'illustrent ses combats d'appariement. L'exemple des chasseurs au chef emplumé sur la Palette de la chasse (fig. 2.60) montre que la relation entre l'autruche et la guerre ou la chasse avait déjà été établie à la période prédynastique. Et c'est peut-être la raison pour laquelle la plume d'autruche est associée de manière emblématique aux guerriers et à leurs commandants[228].

---

[226] C. Darwin, *Voyage d'un naturaliste autour du monde fait à bord du navire le Beagle de 1831 à 1836*, traduit de l'anglais par E. Barbier, Paris, 1975, p.111.

[227] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 356.

[228] S. Hendrickx, *loc. cit.*, p. 43.

Fig. 2.60

La plume d'autruche, presque sans exception, a été placée sur la tête des soldats armés dès le début de l'écriture dans le signe hiéroglyphique 𓋴 *mšʿ*. Ainsi la chevelure des quatre Libyens (fig. 2.61) dans la tombe de Séti I[er] est ornée de deux belles plumes[229]. À noter par ailleurs que, dès la première dynastie, les plumes des autruches ont aussi symbolisé le divin[230].

Fig. 2.61

La plume d'autruche a été également érigée en symbole de la déesse Maât, personnification du bon ordonnancement du monde ; elle en est coiffée dans son effigie habituelle (fig. 2.62). D'autres divinités comme Onouris ou Osiris, les

[229] J. Capart, *Primitive Art in Egypt*, Philadelphia, 1905, p. 40.
[230] S. Hendrickx, *loc. cit.*, p. 43.

génies des vents, se parent elles aussi de la plume d'autruche. Elle entre dans des coiffures composites dont la couronne dite *atef*, sorte de mitre bordée de deux plumes[231]. Les plumes et les œufs[232] d'autruche font partie des produits de valeur exigés comme tributs des pays étrangers. Ils sont représentés souvent parmi les produits provenant du pays de Pount et en particulier de la Nubie[233].

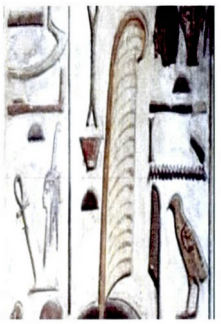


Fig. 2.62

Au musée du Caire, sur la stèle no 34001, un texte du Nouvel Empire datant du règne du roi Ahmôsis I[er] relate les mérites et les qualités de ce roi, né de la Lune (c'est la traduction même de son nom *Jꜥḥ-ms*) ; mais il est plus brillant que cet astre et son apparition éblouit comme celle du soleil, et à ce moment-là :

niw ḥr ibꜣ m intw mi psdw m (rꜥ) ḥr-ib hrw ḏdftw.ṯ(i) nb(w) šms ti

« L'autruche danse dans les vallées, comme aux éclats du soleil au milieu du jour, alors que tous les reptiles sont brûlants ».

---

[231] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 356.

[232] L'œuf d'autruche est utilisé dans une recette pour faire disparaître le venin d'une morsure de serpent, sans doute parce qu'on lui attribue une vertu cicatrisante à cause de ses propriétés reconstituantes, *Ibidem* ; dans le papyrus Ebers, l'œuf entre dans la recette pour guérir les maladies des yeux (374) ; et dans le papyrus Harris, il sert pour la guérison des brûlures (268).

[233] N. M. et N. de Garis Davies, « The Tomb of Amenmosĕ (no 89) at Thebes », *JEA* 26, 1940, pl. XXIV; N. M. Davies, « Nubians in the Tomb of Amunedjeh », *JEA* 28, 1942, pl. V.

M^lle^ Dautheville[234] a prouvé que ce n'était pas un trait de pure imagination, car, d'après le témoignage des naturalistes, les autruches, le matin, courent à la recherche de leur pâture, puis s'arrêtent, déploient leurs ailes et tournent sur elles-mêmes à toute vitesse, jusqu'à tomber étourdies ; parfois vers le milieu du jour elles se livrent à des danses très singulières interprétées comme des salutations au soleil[235]. Un autre auteur signale également que vers midi, les autruches se mettent à courir de-ci de-là en battant des ailes à coups précipités[236]. Il y a en particulier deux scènes dans l'art égyptien qui illustrent ces mouvements rythmés.

Dans la tombe d'Akhenaton (fig. 2.63), à Tell-el-Amarna, un bas-relief présente un paysage baigné de soleil où l'on distingue, semble-t-il, un lièvre, des gazelles, et des grands oiseaux qui rappellent comment les Égyptiens avaient l'habitude de figurer l'autruche 𓃰. Les animaux gambadent et lèvent la tête vers l'astre resplendissant et toutes les créatures sont associées dans la vie comme elles le sont dans l'hommage rendu au créateur. Les autruches sont dans un état d'excitation évident : leur corps est dressé vers le soleil, le cou tendu vers le haut ; le bec, grand ouvert, semble pousser des cris pour saluer le dieu, les ailes largement déployées semblent faire un geste d'adoration. C'est une vraie danse, comme celle décrite par les naturalistes et par la stèle d'Ahmôsis[237].

Fig. 2.63

Le deuxième exemple se trouve dans le grand temple de Médinet-Habou (fig. 2.64), dans les scènes solaires du premier pylône, quatre hommes et deux femmes sont accroupis et lèvent les bras vers la barque sacrée ; ils sont suivis de quatre oiseaux faciles à reconnaître. Ce sont des autruches qui prennent part à la

[234] L. Dautheville, « Danse d'autruche en l'honneur du Pharaon », *BIFAO* 20, 1922, p. 225-9.

[235] L. Dautheville, *loc. cit.*, p. 228.

[236] C. Kuentz, « La danse des autruches », *BIFAO* 23, 1924, p. 85-88 ; pour les habitudes étranges de l'autruche, voir C. Darwin, *op. cit.*, p. 111.

[237] C. Kuentz, *loc. cit.*, p. 86-87.

jubilation générale : très animées, elles gambadent de droite à gauche, les ailes tendues et battantes, le bec ouvert. Deux d'entre elles se suivent en faisant les mêmes mouvements ; deux autres, se retournant l'une vers l'autre, esquissent une « figure » symétrique. Elles dansent derrière la barque du soleil couchant. C'est bien la danse à laquelle fait allusion la stèle d'Ahmôsis[238].

Fig. 2.64

Nous trouvons donc ici une explication simultanée des textes et des monuments figurés, attestant que l'une des principales caractéristiques de l'art égyptien était l'intégration de l'écrit au dessin.

[238] *Ibidem*, p. 87.

2.16 : G35, Grand Cormoran (*Phalacrocorax carbo*) *ḳ*[239]

Fig. 2. 65

Fig. 2.66

Le nom de cormoran vient de la contraction de deux mots latins *Corvus marinus*, qui signifient « corbeau marin ». Il était appelé ainsi dans l'Antiquité en raison des cris rauques qu'il émet et de la couleur noire de son plumage [240] (fig. 2.65). C'est un oiseau migrateur hivernant et de passage en Égypte au canal de Suez, dans les lacs du Delta et la vallée du Nil jusqu'aux rochers de la première cataracte à Assouan[241].

Fig. 2.67

Reconnaissable à son corps allongé et à son long cou sinueux, le grand cormoran est facile à identifier dans l'art et les hiéroglyphes où il est régulièrement représenté[242]. Une stèle au British Museum nous montre la forme

---

[239] Dans la région des lacs, on donne divers noms à ce palmipède plongeur : *aaqāq*, « *qāq al mayya* », corbeau de mer, *aaggāg* et aussi *aggāg*, oiseau migrateur qui arrive en Égypte au début de l'hiver, H. Henein, *op. cit.*, p. 86.

[240] *Encyclopédie Larousse, grand cormoran*, http://www.larousse.fr/encyclopedie/vie-sauvage/grand_cormoran/184817, (25 août 2012).

[241] M. Zayed, *op. cit.*, p. 23.

[242] P. F. Houlihan, *op. cit.*, p. 7.

prototypique de cet oiseau en hiéroglyphe (fig. 2.66). Smith classe la figure 2.67 parmi les premières représentations de l'oiseau à l'Ancien Empire[243].

Il semble que l'on ait souvent, ou tout au moins, considéré comme étant étroitement apparentés le cormoran et l'anhinga roux[244] (*Anhinga rufa*) ou l'oiseau serpent, dont le cou est plus allongé[245], mais qui se comporte de manière analogue au cormoran. La plupart du temps, les représentations ne permettent guère de les distinguer l'un de l'autre, sauf dans le cas de l'anhinga du « jardin botanique » de Thoutmosis III, bien caractérisé par son grand bec pointu[246] (fig. 2.68). L'anhinga roux se reproduit dans certaines régions de la Turquie, le sud de l'Iraq et l'Afrique Subsaharienne[247]. Des restes de cet oiseau, trouvés aussi bien dans des sites prédynastiques à Fayoum que de la XI^{e} dynastie à Éléphantine, donnent à penser qu'autrefois il visitait la vallée du Nil[248]. Ou peut-être, cet oiseau au profil serpentiforme[249], à l'apparence si curieuse, aurait pu être observé lors des expéditions de Thoutmosis III en Syrie, et choisi comme exemple d'avifaune exotique. C'est alors son exotisme proprement dit qui expliquerait sa présence au sein des représentations du « jardin botanique »[250] à Karnak.

Fig. 2.68

---

[243] W. S. Smith, *A history of Egyptian Sculpture and Painting in the Old Kingdom*, Second Edition, Boston, U.S.A., The Museum of Fine Arts, 1949, pl. B.

[244] Étymologie : anhinga est un mot tupi désignant un oiseau diabolique, roux du latin *rufus*. Voir Encyclopédie Larousse, *Anhinga d'Afrique*, http://www.larousse.fr/encyclopedie/article/Larousse fr_-_Article/11005967, (25 août 2012).

[245] Pour comparer la différence de longueur du cou entre les deux oiseaux, voir *Description de l'Égypte. Publiée par les ordres de Napoléon Bonaparte*, Benedikt Taschen, Köln, 1994, vol. 1-ZOOLOGIE-Oiseaux, pl. 8. p. 773.

[246] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 366.

[247] P. F. Houlihan, *op. cit.*, p. 9.

[248] *Ibidem* ; P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 366.

[249] Qui a la forme ou l'allure d'un serpent.

[250] N. Beaux, *Le Cabinet de curiosités de Thoutmosis III. Plantes et animaux du « Jardin botanique » de Karnak*, OLA 36, Louvain, 1990, p. 234-235.

Le genre *Phalacrocorax*, auquel se rattachent toutes les espèces actuelles de cormorans, remonte au début de l'oligocène, il y a quelque 40 millions d'années. Depuis, le genre n'a pratiquement plus évolué ; plus de 75 espèces ont été répertoriées, dont une trentaine environ ont disparu. Les poissons constituent l'essentiel du régime alimentaire des grands cormorans, qui ne passent en fait que 20 % de leur journée à pêcher, de préférence le matin et en début d'après-midi. Si la pêche ne lui prend pas beaucoup de temps, c'est que le grand cormoran est particulièrement doué pour cette activité. Il est certes incapable de piquer dans l'eau depuis le ciel, mais la rapidité avec laquelle il capture sa proie est étonnante. Une étude a montré que les séances de pêche durent rarement plus de trois minutes. En 60 secondes, le grand cormoran ingurgite jusqu'à 30 grammes de poisson [251]! Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les Égyptiens, très bons observateurs de l'environnement, aient utilisé le signe , fréquent phonogramme pour *ꜥḫ* définissant l'oiseau pour signifier : « entrer, rentrer » ; et que le terme *ꜥḫw* conduit vers des mots comme : « pénétrer, pains, provisions et nourriture », en référence à la technique de pêche de ces oiseaux[252]. La plupart des espèces de cormoran plongent, *ṯḫb*, dans l'eau après avoir nagé et donc être déjà « entré » dans l'eau, contrairement à d'autres oiseaux qui plongent directement[253].

[251] Encyclopédie Larousse, *grand cormoran*, http://www.larousse.fr/encyclopedie/vie-sauvage/grand_cormoran/184817, (13 mars 2012).

[252] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 85.

[253] C. Wolterman, *loc. cit.*, p. 126.

2.17 : G36, Hirondelle de fenêtre (*Delichon urbica*) 𓅱 *wr* ;
G37, Moineau domestique[254] (*Passer domesticus aegyptiacus*) 𓅱

Fig. 2.69

Fig. 2.70

L'hirondelle de fenêtre représente une espèce bien distincte de l'hirondelle de cheminée. Elle s'en différencie par plusieurs caractéristiques comme le croupion blanc pur et la queue moins fourchue dépourvue de filets. Sa tête, son dos, ses ailes et sa queue sont bleu-noir, le dessous de l'oiseau est essentiellement blanc[255]. Les pattes et les pieds courts sont emplumés de blanc[256]. En Égypte moderne, l'hirondelle de fenêtre est un migrateur hivernant dans presque tout le pays[257] (fig. 2.69). L'exemple prototype de représentation de cet oiseau est situé dans la tombe d'Usurhat du Nouvel Empire (fig. 2.70). Carter insiste sur l'impossibilité d'identifier l'oiseau *wr* de manière définitive, son opinion est

[254] La plupart des Égyptiens, surtout les citadins, ne connaissent pas les différentes sortes d'oiseaux migrateurs et ne peuvent pas les identifier par leur nom qu'ils ignorent ; d'où le terme collectif *al-ṭayr* par lequel les Égyptiens désignent les oiseaux en général ; et quand il s'agit des petits passereaux, ils donnent aussi à une vingtaine d'entre eux, malgré leurs différences, le nom unique de *aaṣfūr*. Selon la même idée, le mot passereau (provenant du nom scientifique *passer*) désigne un ensemble très important de petits oiseaux.

[255] Le nom arabe سنونو أبيض البطن *hirondelle à ventre blanc* détermine mieux l'espèce.

[256] Portail et guide encyclopédique de l'avifaune, *oiseaux.net*, *Hirondelle de fenêtre* (*Delichon urbica*) (7 novembre 2002), http://www.oiseaux.net/oiseaux/hirondelle.de.fenetre.html, (30 novembre 2012).

[257] P. F. Houlihan, *op. cit.*, p. 125.

confirmée par Keimer[258]. Or dans cette peinture, le croupion blanc pur et la queue dépourvue de filets déterminent bien l'espèce[259]. La couleur verte des ailes de l'oiseau, sans rapport avec la réalité, rappelle peut-être uniquement la couleur dominante de la scène.

L'hirondelle *wr* symbolise l'aube : elle se tient sur la proue de la barque solaire et annonce la re-création quotidienne du monde, la victoire de la lumière sur les ténèbres. Le « culte » de l'hirondelle est attesté à Deir al-Médina. L'oiseau est traditionnellement, figuré à l'avant de la barque ou posé sur une butte, dans les vignettes illustrant la formule 86 du Livre des Morts ou d'autres compositions funéraires[260]. C'est l'hirondelle aussi qui se posa sur la colline émergeant des eaux primordiales ; et cet oiseau migrateur à la vitesse de vol admirable était également associé à Isis[261]. Cet oiseau du levant, les observateurs très exercés pourront l'apercevoir perché à l'avant de la barque du Soleil, qu'il guide lorsque celle-ci quitte les ténèbres. Associée, identifiée même, à la lumière matinale, donc à la renaissance quotidienne du Soleil, l'hirondelle symbolise l'éternel retour des choses. Elle chante dès que le pays s'éclaire à l'aube, elle réveille l'ensemble des créatures[262]. Comme elle éveille les vivants, elle va, aussi, éveiller le mort à une nouvelle vie, réglée sur celle de l'astre du jour[263]. Elle n'est pas, à proprement parler, une divinité. Elle assume la double fonction de « véhicule » et d'indicateur temporel, par lesquels la présence des véritables dieux est suggérée[264]. L'hirondelle aussi est souvent évoquée dans les grands poèmes d'amour du Nouvel Empire[265], certainement après avoir observé ses coutumes d'amour. Effectivement, pour construire le nid, couver les œufs et élever les jeunes, le mâle et la femelle y participent activement l'un et l'autre. Les deux sexes sont

---

[258] Sir A. Gardiner, *op. cit.*, p. 471.

[259] P. F. Houlihan, *op. cit.*, p. 124-125.

[260] F. Servajean, « À propos d'une hirondelle et de quelques chats à Deir al-Médina », *BIFAO* 102, 2002, p. 362.

[261] A. David, *op. cit.*, p. 30.

[262] R.-A. Jean et A.-M. Loyrette, *La mère, l'enfant et le lait en Égypte ancienne*, Paris, 2010, p. 297.

[263] D. Meeks, *loc. cit.*, p. 45.

[264] F. Servajean, *loc. cit.*, p. 369.

[265] P. F. Houlihan, *op. cit.*, p. 124.

semblables et en période de reproduction, ils ont tous les deux une tache de couvaison sur le ventre [266]. L'organisation et la complicité de ce couple d'oiseaux avaient bien été repérées par les Égyptiens.

Fig. 2.71

Fig. 2.72

Le moineau domestique G37 est un petit oiseau très commun lié aux habitations humaines et aux fermes. Essentiellement granivore, il peut aussi consommer toutes sortes d'aliments d'origine animale ou végétale. C'est une espèce sédentaire et largement répandue dans presque tous les pays du Moyen-Orient, y compris en Égypte[267] (fig. 2.71).

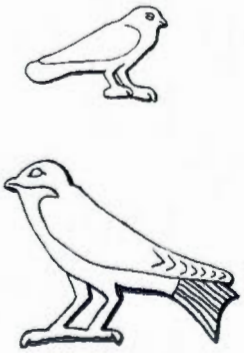


Fig. 2.73

Le moineau est rarement représenté dans l'art égyptien. L'exemple prototype de cet oiseau se trouve dans la tombe d'Usurhat du Nouvel Empire (fig. 2.72), comme celui de l'hirondelle de fenêtre.

---

[266] Encyclopédie Larousse, *Colibri hirondelle*, 23 février 2009, http://www.larousse.fr/encyclopedie/article/Laroussefr_-_Article/11016595, (19 mars 2012).

[267] M. Zayed, *op. cit.*, p. 130.

Le hiéroglyphe du moineau peut être clairement identifié à partir de la III[e] dynastie ; cependant il est souvent difficile de le distinguer du signe de l'hirondelle, sauf par la forme arrondie de sa queue (fig. 2.73) et par le fait que l'oiseau *wr* est normalement légèrement plus grand que *nḏs*[268]. Ces légères différences ne sont pas toujours clairement indiquées[269] comme par exemple dans les Textes des Pyramides où l'oiseau [270] a été utilisé pour écrire le mot *nḏs* « petit » (*Pyr.* 912b) :

ʿnḫ.k it nḏs.k it

« Afin que tu puisses vivre à nouveau, que tu sois petit à nouveau ».

Pour représenter ce mot « petit », les artistes égyptiens ont choisi d'utiliser un élément de référence caractérisé par sa petite taille[271]. Le *passer domesticus* est l'exemple le plus connu et le plus familier de tous les oiseaux appartenant à l'ordre des Passériformes qui comprend plus de la moitié des espèces d'oiseaux connues[272]. Dans l'Égypte antique, la voracité redoutable de cet oiseau parachevait la détresse du paysan, dont les récoltes avaient déjà eu tant à souffrir des assauts incessants d'autres fléaux (vers, hippopotames, souris, sauterelles, ruminants) : « Les moineaux provoquent un manque à gagner, au détriment du cultivateur »[273]. Et de ce fait, le champ lexical associé à cet oiseau est apparu d'emblée très étendu. Les idées les plus volontiers représentées étaient celles de douleur, souffrance,

---

[268] Ph. Collombert, *Le tombeau de Mérérouka. Paléographie hiéroglyphique* 4, Le Caire, 2010, p. 70.

[269] P. F. Houlihan, *op. cit.*, p. 137.

[270] Ce signe n'a pas été cité parmi les espèces décrites par la liste de Griffith en 1898, et confondu avec l'hirondelle de fenêtre *wr*.

[271] Rappelons que les deux oiseaux G36 et G37 ne sont pas fréquemment utilisés pour symboliser l'opposition petit/grand, vu leur petite taille commune. L'oiseau *wr* traduit sans doute l'importance concrète plutôt que la taille ou l'âge, A. David, *op. cit.*, p. 21.

[272] Archive Larousse : Grande Encyclopédie Larousse, *Passereaux*, http://www.larousse.fr/archives/grande-encyclopedie/page/10312, (10 décembre 2012).

[273] R. A. Caminos, *Late-Egyptian Miscellanies*, Londres, 1954, traduction du papyrus Anastasi V, p. 247 : (16,3), (16,4), et p. 315 : (6,4).

petitesse, jeunesse, manque et faiblesse pour le concept d'infériorité[274], tandis que le concept de perturbation était principalement illustré par les idées de mal et de méfait[275].

Si le nom porté par le moineau avant la Basse Époque reste un mystère, sa représentation dans l'art pictural est également très rare, ce qui porterait à croire que le moineau n'avait pas bonne presse, dès les débuts de l'histoire égyptienne[276]. Pourtant, il existe malgré tout certains termes formés avec cet oiseau comme déterminatif évoquant des concepts différents, neutres et même positifs, comme : *whi* « s'échapper », *nʿi* « être indulgent, clément », *sỉ3rr* « hacher », *sgnn* « oindre », *ḏri* « fermeté, dureté »[277].

---

[274] Les Égyptiens utilisent encore ce proverbe : شيخوخة النسور أفضل من شباب العصفور *Mieux vaut de l'aigle la vieillesse que du passereau la jeunesse* ; i.e., On préfère la vieillesse du grand homme à son contraire, la jeunesse de l'individu médiocre, H. Henein, *op. cit.*, p. 48.

[275] A. David, *op. cit.*, p. 3. Le proverbe dialectal إللى بزرع ما يخافش من العصفور *Quand on sème, on ne craint pas le moineau* s'utilise pour presser les gens de prendre des risques et affronter les problèmes qui se présenteront nécessairement, H. Henein, *op. cit.*, p. 135.

[276] *Ibidem*, p. 14.

[277] *Ibidem*, p. 9.

2.18 : G38, Oie rieuse (*Anser albifrons*) *gb* ;
G39, Canard pilet *(Anas acuta)* *s3*

Fig. 2.74

Fig. 2.75

La tache blanche sur le front constitue la principale caractéristique de l'oie rieuse. Son plumage est gris-brun avec des barres ventrales noires dont l'oie cendrée[278] est dépourvue, le bec et les pattes sont de couleur orange. Actuellement, l'oie rieuse est un oiseau migrateur hivernant en Turquie, à l'est de la Méditerranée, rare et irrégulier en Égypte[279] (fig. 2.74).

L'oie rieuse est rarement représentée dans l'art égyptien. Cependant, une des plus belles peintures égyptiennes où figure cet oiseau est la célèbre fresque dites des « oies de Meïdoum », conservée au musée du Caire. Elle représente, en grandeur nature, trois espèces d'oies aussi ressemblantes que peuvent l'être celles reproduites en couleurs dans nos meilleurs albums d'histoire naturelle. L'oie rieuse, ou à front blanc[280] est très soigneusement représentée avec la coloration

[278] P. F. Houlihan, *op. cit.*, p. 57.
[279] M. Zayed, *op. cit.*, p. 33.
[280] Le nom anglais White-fronted Goose et le nom arabe أوز أبيض الجبهة *Oie à front blanc* identifient mieux l'espèce.

brune du dos, du cou et de la tête. Le ventre est blanc avec quelques rayures noires et brunes, les pattes sont rouges[281] (fig. 2.75).

L'oie rieuse est très rarement représentée dans les textes hiéroglyphiques. Néanmoins, un exemple exceptionnel datant de la XII[e] dynastie peint et bien détaillé sur le cercueil en bois de Seni, provenant d'El-Bershesh, est considéré comme le prototype de l'oie rieuse pour sa représentation dans les hiéroglyphes[282]. Sans qu'il soit possible d'en déterminer l'origine, le dieu Geb est associé à l'oie rieuse (*Anser albifrons*), tandis que sa fille, Isis, passe pour l'« œuf de l'oie ». La personnalité de Geb est ambiguë. Dieu du sol, il est une des personnifications de la fertilité agricole, ses caractéristiques anatomiques laissant planer peu de doute sur sa fécondité. En même temps, il est aussi la terre qui avale les morts, et les Textes des Pyramides le montrent comme une force malveillante qui emprisonne les défunts inhumés en lui[283].

Fig. 2.76

Fig. 2.77

[281] C. Gaillard, « Identification de l'oiseau âma figuré dans une tombe de Béni-Hassan », *BIFAO* 33, 1933, p. 189.

[282] P. F. Houlihan, *op. cit.*, p. 59.

[283] La Balance des 2 Terres, *Geb*, http://labalancedes2terres.free.fr/spip.php?article157, (30 novembre 2012).

Le canard pilet G39 est élégant avec son cou élancé, sa longue queue effilée, et son plumage de couleur variable d'ordinaire grisâtre et à motifs marqués. C'est un oiseau migrateur hivernant dans la vallée du Nil et le Delta en Égypte, surtout dans les marais côtiers et les tourbières inondées[284](fig. 2.76).

Fig. 2.78

Le canard pilet avec sa queue effilée est le référent de très fréquents hiéroglyphes (fig. 2.77). Les signes G39 et G40 sont utilisés également pour les idéogrammes signifiant « s'envoler » et « se poser »[285].

Dans la tombe d'Ipy datant du règne de Ramsès II, une scène représente une jeune fille portant un canard dans la main (fig. 2.78) suivant la tradition classique encore en usage dans l'Égypte moderne où des enfants de paysans jouent avec la huppe, l'oie et le canard. Et c'est peut-être la raison pour laquelle ce dernier *s3* signifie « fils » et *s3t* le mot « fille »[286]. Horapollon précise que :

Quand les Égyptiens veulent écrire le mot « fils », ils peignent une oie. Car c'est l'animal qui montre le plus d'affection pour ses petits ; et si quelqu'un venait à en poursuivre une pour la prendre avec ses petits, le père et la mère s'offrent spontanément aux chasseurs pour que leurs petits soient sauvés. C'est pour cette raison que les Égyptiens ont jugé bon de vénérer cet animal[287].

---

[284] L. Jonsson, *op. cit.*, p. 92.

[285] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 358. Le couple G39 G40 *p3y.t ḫnn.t* « ceux qui s'envolent et se posent » pourrait très bien évoquer l'idée d'un voyage, d'une présence passagère, d'un vol transitoire. Ce seraient des oiseaux qui se déplacent d'un point à un autre, d'est en ouest, comme le soleil, ou des oiseaux migrateurs : D. Meeks, « La hiérarchie des êtres vivants selon la conception égyptienne », dans *Ægypto et ad Ægyptum. Recueil d'études dédiées à Jean-Claude Grenier* (CENiM 5), vol. III, Montpellier, 2012, p. 530.

[286] Peut-être y a-t-il une autre raison comme le suggère ce proverbe dialectal زى الوز حنية بلا بز *Comme l'oie, maternelle sans mamelles*, parce qu'il est bien connu que l'oie est l'un des oiseaux les plus tendres et les plus affectueux pour ses petits que, pourtant, elle n'allaite pas. Le mâle l'est également d'ailleurs, car le jars se tient constamment auprès de l'oie et de ses petits, prêt à les défendre en cas de danger en se jetant sur ceux qui s'approchent d'eux, H. Henein, *op. cit.*, p. 104-105.

[287] Horapollon, *op. cit.*, (Hierogl. 53).

Dans l'écriture égyptienne, l'oie est considérée en quelque sorte comme le symbole de tous les oiseaux[288]. De manière significative, en effet, le signe représentant l'oie rieuse *(Anser albifrons)*, mais aussi utilisé pour d'autres espèces d'oies, est employé comme déterminatif générique pour les créatures ailées, de la sauterelle au faucon, et comme idéogramme pour le terme *3pdw*, au sens général « oiseau, voltige, volaille », au sens restreint « canard »[289] ; c'est un déterminatif standard pour tout ce qui vole. Ce signe est souvent concurrencé ou remplacé par celui du canard pilet *(Anas ou Dafila acuta)*[290]. En outre, parmi leurs nombreuses significations, les oies et les canards représentent en tant que gibier, une figure des forces hostiles dont le défunt doit triompher, de manière magique. Dans les temples, les canards représentés capturés dans un filet symbolisent les ennemis, les prisonniers et les mauvais esprits[291].

Il nous paraît utile ici de créer un tableau pour expliquer l'usage des deux oiseaux dans les mots les plus fréquents :

Oie rieuse	Canard pilet
gb oie ; Geb, divinité anthropomorphe	*s3* fils
ṯrp oie térep, l'oie des moissons	*st* canard pilet
smn oie du Nil	*3pd* oiseau
sr oie ser ou *r3* oie ra : oie cendrée (*Anser anser*)	

[288] Dans le Papyrus Westcar 8,19-26, lorsque le magicien et prophète Djédi voulait montrer son pouvoir magique devant le roi, il faisait ressusciter une oie démembrée, symbole du monde ailé ; puis un taureau, représentant du monde animal.

[289] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 398.

[290] La longue queue effilée du canard pilet représente la seule différence visible entre les deux.

[291] Ph. Derchain, « Symbol and Metaphor in Literature and Representation of Private Life », *Royal Anthropological Institute News* 16, 1976, p. 8-10.

ʒpd oiseau

ḥtm oie hétem (espèce indéterminée)

bḏ oie bédj (espèce indéterminée)

wdf retard, différer…

wfʒ discuter de, médire…

wsf paresse, indolence

2.19 : G43, Caille des blés *(Coturnix coturnix)* 𓅱 *w*

Fig. 2.79

Fig. 2.80

La caille des blés est l'un des plus petits gallinacés. L'ordre des Galliformes regroupe différents oiseaux tels que la poule[292], la pintade, la caille, etc. Le vol de la caille des blés est lourd malgré sa petite taille et elle préfère courir plutôt que de s'envoler lorsqu'elle est dérangée[293]. Elle se reproduit rarement en Égypte ; c'est un oiseau migrateur commun hivernant au Moyen-Orient y compris en Égypte et capable de traverser la Méditerranée d'une seule traite au début d'octobre[294] (fig. 2.79).

Le hiéroglyphe de la caille des blés peut-il être reconnu dès la période protodynastique sur des pots en calcaire (fig. 2.81)[295] ?

---

[292] J. Capart, dans son article « Les poussins au tombeau de Ti », *CdE* 16, 1941, p. 208-212, mentionne que la poule introduite en Égypte surprit les Égyptiens en pondant chaque jour, voir les Annales de Thoutmosis III au jardin botanique à Karnak (1450 av. J.-C.).

[293] Encyclopédie Larousse, *Caille des blés*, 4 septembre 2008, http://www.larousse.fr/encyclopedie/article/Laroussefr_-_Article/11011235, (20 mai 2012).

[294] M. Zayed, *op. cit.*, p. 56.

[295] La queue assez longue sur le dessin ne nous permet pas de l'identifier à la caille des blés. Cela a occasionné une confusion entre la caille des blés et le Pluvian fluviatile ou Pluvian d'Égypte ou Pluvian du Nil (*Pluvianus aegyptius*) (fig. 2.82). Voir l'article de l'ornithologue M. A. Kœnig, « Ein weiterer Teilbeitrag zur Avifauna Ægyptiaca », *Journal für Ornithologie*, LXXIV[e] année, 1926, p. 124-125.

Mais c'est à partir de la IV^e dynastie seulement que nous pouvons fermement identifier cet oiseau comme une caille de blés (fig. 2.80)[296].

Fig. 2.81

La caille des blés était considérée comme l'un des oiseaux les plus familiers en Égypte ancienne[297]. Un fait significatif de son intégration à l'univers mental des anciens Égyptiens est le suivant : la couleur de la caille sert de point de comparaison dans la description d'un serpent[298] :

Fig. 2.82

Ir fy *ḥr(y) (šry)* *wnn inm.f* *mi pʿrt*

« Quant à la petite vipère, sa couleur est semblable à celle d' (une) caille ».

Elle représente l'un des hiéroglyphes les plus fréquents et sert à écrire la semi-consonne *ou* (*w*). Cependant cette valeur phonétique est sujette à controverse. Ainsi Gardiner ne trouve aucune raison plausible à cette écriture[300]. Vernus récuse la suggestion d'une onomatopée[301]. Griffith quant à lui considère qu'il s'agit peut-être d'une onomatopée[302]! Or, en consultant le site internet le plus connu concernant les oiseaux et qui reproduit leurs cris par espèce, nous avons écouté les chants de la caille des blés : l'oiseau pituite, courcaille, carcaille[303], et produit un son très proche du *ou (w)* ; plus encore du « Vau » hébraïque et du « و » arabe.

---

[296] F. L. Griffith, *op. cit.*, p. 21 ; Gardiner, *op. cit.*, p. 472, G43, 1979 ; Houlihan, *op. cit.*, p. 77 ; Keimer, *loc. cit.*, *ASAE* 30, p. 6 ; ils identifient tous cet oiseau à une caille des blés.

[297] F. L. Griffith, *op. cit.*, p. 21.

[298] Dans l'ouvrage de S. Sauneron, *Le papyrus ophiologique de Brooklyn*, Le Caire, IFAO, 1989 ; il y a trois occurrences de la couleur de la caille dans les pages 25, 26 et 30, et une seule dans la page 29 relative à la couleur du sable ; ce qui exprime donc l'univers mental des anciens Égyptiens.

[299] Texte transcrit par S. Sauneron, *op. cit.*, p. 25.

[300] Gardiner, *op. cit.*, p. 472.

[301] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 357.

[302] F. L. Griffith, *op. cit.*, p. 21.

[303] Portail et guide encyclopédique de l'avifaune, *oiseaux.net*, 4 septembre 2008, http://www.oiseaux.net/oiseaux/caille.des.bles.html, (25 août 2012).

Si Capart estime que « le problème du poussin[304] des hiéroglyphes est un des plus mystérieux et l'on peut douter qu'on en trouve jamais la solution »[305], nous pensons que la problématique liée à la caille des blés est plus simple qu'en apparence. Il s'agit vraisemblablement d'un oiseau qui était déjà connu dès le début de l'époque dynastique (sans certitude pour l'époque prédynastique), au moment où le système hiéroglyphique prenait sa forme définitive, et dont l'image se serait conservée par l'écriture à travers les âges.

[304] Caille des blés.
[305] J. Capart, *loc. cit.*, p. 211.

CHAPITRE III

LA PRÉSENCE DES OISEAUX DÈS L'AUBE DE LA CIVILISATION ÉGYPTIENNE

Dans ce chapitre, nous allons d'abord présenter la problématique de l'apparition des oiseaux dans les cultes traditionnels en Égypte. Ensuite, nous allons passer à l'étude anthropomorphique et zoomorphique pour expliquer comment certains animaux et certains oiseaux ont atteint le statut privilégié de divinités majeures qui matérialisaient la puissance divine. Nous conclurons par l'introduction des oiseaux dans le système hiéroglyphique dès sa création.

3.1 Problématique de l'apparition de l'iconographie animale dans les premiers cultes

On ne sait pratiquement rien des débuts de la religion égyptienne, les documents relatifs à ce commencement étant peu nombreux. Lorsque l'Égypte entre dans l'histoire, au début du III^{e} millénaire av. J.-C., les rituels qui se mettent en place vont, pour la plupart, perdurer pendant des millénaires. Les figurations du phénomène religieux au début du néolithique (vers 5500 av. J.-C.)[1] sont encore obscures puisque le message qu'elles transmettent s'exprime uniquement dans un langage pictural, esthétique, mais qu'il nous est bien difficile de déchiffrer correctement[2]. En fait c'est l'invention de l'écriture, à la fin du IV^{e} millénaire, qui crée une frontière en quelque sorte artificielle, en révélant des pratiques, des

---

[1] M. Guay, *Tableau chronologique de l'Égypte des pharaons*, UQÀM, 1997. < http://www.unites.uqam.ca/egypte/chrono/chronolo.htm > (16 décembre 2012).

[2] D. Meeks, « Zoomorphie et image des dieux dans l'Égypte ancienne », dans *Corps des dieux, Le temps de la réflexion* 7, Paris, 1986, p. 172.

croyances, des institutions qui existaient déjà[3]. L'Égyptien des premiers millénaires s'est plu à imaginer ses dieux sous l'aspect animal[4]. Ce pouvait être des créatures inspirant la terreur comme le crocodile et les serpents, ou des créatures bonnes et utiles comme le bélier, le taureau et la vache de son troupeau ; il pouvait s'en trouver d'autres encore, dont les comportements et les habitudes donnaient matière à réflexion à l'homme simple, comme le chacal, qui se glissait de manière si inquiétante, le soir, à la limite du désert, juste à l'endroit où l'on ensevelissait les morts[5].

Mais, évidemment le dieu ne réside pas dans chaque vache ou dans chaque crocodile ; malgré tout le respect dont on doit entourer ces animaux, les besoins et les nécessités de la vie sont plus forts que la foi et, si on doit le faire un jour, on abattra la vache et on tuera le crocodile, et cela ne sera pas un crime. Habituellement, le dieu demeure dans sa maison, dans son temple, et dans ce cas l'âme du dieu habite dans l'animal sacré ; c'est au temple qu'est gardée l'effigie sacrée en laquelle l'âme du dieu s'est fixée et qui le représente sous formes animale ou humaine[6]. L'adoration du dieu ne passe pas nécessairement par son image, il arrive en effet qu'elle passe par un objet quelconque devenu sacré par l'usage[7]. La représentation des dieux peut donc revêtir des formes diverses : la forme animale, la forme humaine et des formes composites associant des traits humains à des caractéristiques animales.

Ces dieux « animaux » évoquent les premiers cultes s'adressant aux divinités représentées sous forme animale. Sur des vases peints de l'époque néolithique ainsi que sur des palettes remontant à la fin du IV^{e} millénaire, des

---

[3] F. Dunand et R. Lichtenberg, *Des animaux et des hommes. Une symbiose égyptienne*, Paris, Éditions du Rocher, 2005, p. 113.

[4] Certains animaux et certains oiseaux n'étaient pas pris en compte dans le symbolisme religieux comme le vautour percnoptère, l'aigrette, la chouette, la caille, etc.

[5] A. Erman, *La religion des Égyptiens*, Paris, Payot, 1952, p. 25.

[6] L'animal peut être renouvelé tous les ans, comme le faucon vivant d'Edfou, mais, souvent, une fois qu'il a été choisi comme objet de culte, il le demeure toute sa vie, P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 32.

[7] *Ibidem*, p. 26.

animaux sont figurés au sommet d'enseignes[8] ; il pourrait s'agir d'animaux emblématiques d'un clan[9] comme sur la Palette des villes[10] de l'époque de Nagada III, conservée au Musée du Caire. Elle présente des images sculptées que l'on peut interpréter comme des enceintes de villages fortifiées, surmontées d'animaux tels que faucon, lion et scorpion (fig. 3.1)[11].

Fig. 3.1

C'est ce que l'on peut voir aussi sur la tête de massue du roi « Scorpion » conservée à l'Ashmolean Museum d'Oxford[12] (voir fig. 2.30 p. 45). Ces représentations animales pourraient correspondre à d'anciens cultes locaux concernant le Taureau, le Lièvre, le Cobra, le Crocodile... De fait, la plupart de ces animaux, dès l'époque historique, sont associés à des divinités[13].

---

[8] F. Dunand et R. Lichtenberg, *op. cit.*, p. 114.

[9] Nous l'employons ici au sens de groupe humain ayant un habitat et une organisation qui lui ont propres.

[10] F. Dunand et R. Lichtenberg, *ibidem*.

[11] Notons le désaccord au sujet de l'interprétation de ces animaux comme divinités, E. Teeter, « Animals in Egyptian Religion », dans *A History of the Animal World in the Ancient Near East*, édité par B. J. Collins, Leiden, Boston et Cologne, Brill, 2002, note 4, p. 340.

[12] P.R.S. Moorey, *Ancient Egypt*, Oxford, Ashmolean Museum, 1988, p. 15.

[13] F. Dunand et R. Lichtenberg, *op. cit.*, p. 114.

Les enseignes des nomes offrent de grandes analogies avec les enseignes des clans totémiques[14]. Certains égyptologues, partant de cette ressemblance, ont supposé que la civilisation égyptienne était d'origine totémique[15]. Or, bien que la plus ancienne représentation d'un dieu soit entièrement zoomorphe, la forme anthropomorphe du dieu Min apparaît pendant la dynastie 0 ou au début de la I^{ère} dynastie. Certaines divinités importantes comme Ptah et Min n'ont jamais été représentées sous forme animale, leurs premières apparitions à la période dynastique étant entièrement humaines[16]. La pensée religieuse égyptienne fondée sur un sentiment de crainte devant la nature[17] affirme que l'homme est simplement tourné vers les dieux et les forces surnaturelles qui émanent de ces dieux[18]. Et de là, un défunt cherche à devenir un dieu, à travers le verbe égyptien *ḫpr* « advenir, se produire, être transformé » qui introduit les amulettes dans les textes religieux, en possédant le pouvoir du dieu et sa capacité de manifestation animale en puisant les forces cosmiques dans les images animales[19].

3.2 Anthropomorphisme et animalité[20]

La faune joua un rôle essentiel dans la vie économique[21], mais également religieuse de l'Égypte ancienne. Les animaux assument une fonction d'hypostase des multiples divinités, comme l'attestent les innombrables documents de la période pharaonique (textes, bas-reliefs, peintures murales, objets de la vie quotidienne), ainsi que les restes momifiés d'animaux très divers. Les oiseaux ne

---

[14] V. Loret, par le titre même de son ouvrage : *L'Égypte au temps du totémisme*, Paris, Leroux, 1906, a été le premier à reconnaître dans les enseignes de nomes des emblèmes ethniques totémiques en Égypte.

[15] J. Vandier, *La religion égyptienne*, Paris, 1949, p. 24.

[16] E. Teeter, *op. cit.*, p. 340.

[17] A. Erman, *op. cit.*, p. 28.

[18] D. Meeks, *loc. cit.*, p. 176.

[19] F. Scalf, « The Role of Birds within the Landscape of Ancient Egypt », dans *Between Heaven and Earth. Birds in Ancient Egypt*, édité par R. Bailleul-LeSuer, Chicago, The Oriental Institute, 2012, p. 34.

[20] Voir Annexe II à la fin de ce mémoire intitulée : Divinités majeures associées à l'iconographie aviaire.

[21] Plus spécialement pour le rôle des volières dans la vie économique, voir R. Bailleul-Le Suer, « From Kitchen to Temple : The Practical role of Birds in Ancient Egypt », dans *Between Heaven and Earth. Birds in Ancient Egypt*, Chicago, The Oriental Institute, 2012, p. 26-29.

font pas exception et participent à la vie religieuse[22]. Dès l'aube de la civilisation égyptienne et à travers la multiplicité des images des dieux, deux traits essentiels permettent de caractériser les dieux et de les classifier : l'anthropomorphisme et le zoomorphisme (avec les combinaisons qui en résultent). Les dieux qui n'auraient qu'une apparence animale sont rares dans l'iconographie. Les Égyptiens ont en effet inventé, à partir de ces deux concepts de base, de nombreuses variantes : tête d'animal sur corps humain, conjugaison d'une tête et d'un corps de deux animaux différents, tête humaine sur corps animal, tout ceci avec un art consommé de la transition rendue presque insensible[23]. Nous remarquons que le bestiaire présent dans l'iconographie divine à travers toutes les époques est extrêmement cohérent. Une hypothèse suppose qu'au début de l'époque historique, une vague d'anthropomorphisme était passée sur les divinités primitivement non-humaines, plus particulièrement sur celles à corps animal, mais son influence s'était arrêtée dès le commencement de la II^{e} dynastie[24]. À cette période apparaissent simultanément des formes purement anthropomorphiques comme celles des dieux et déesses Min, Neith, Nout, Chou ou Atoum, d'autres purement animales comme les taureaux Apis ou Mnévis, le bélier de Mendès, d'autres, enfin, mixtes, associant la tête de l'animal séthien[25] ou celle du faucon à un corps humain. Le système était donc mis en place et les figures divines anthropomorphes évoquent

---

[22] H. Henein, *op. cit.*, p. 1.

[23] F. Dunand et Ch. Zivie-Coche, *Dieux et hommes en Égypte. Anthropologie religieuse*, Paris, A. Colin, 1991, p. 26.

[24] K. Sethe, *Urgeschichte und älteste Religion der Aegypter*, Leipzig, 1930, p. 31. Il est remarquable, par exemple, que les animaux qui furent introduits tardivement dans la vallée du Nil, tels que le cheval ou le coq, soient totalement absents du panthéon égyptien au sens strict. N'y figurent pas non plus les animaux dont le biotope correspondait jadis à la basse vallée du Nil et ses environs les plus immédiats (mais qui en disparaissent progressivement à partir de l'époque prédynastique), ainsi que l'éléphant, la girafe, le rhinocéros, D. Meeks, *loc. cit.*, p. 173.

[25] L'animal du dieu Seth a été connecté avec l'âne, l'antilope, l'oryx, le lévrier, le fennec, la gerboise, le chameau, la souris au long museau, l'oryctérope, la girafe et une sorte de porc ou de sanglier, H. Te Velde, *Seth, God of confusion, a Study of his Role in Egyptian Mythology and Religion*, Leiden, 1977, p. 13. Mathieu classe cet animal comme une création composite que les Égyptiens rangeaient dans le « genre » des canidés nommés *ỉ3*, ce qu'illustre une célèbre représentation de Béni Hassan, B. Mathieu, « Seth polymorphe : le rival, le vaincu, l'auxiliaire », *ENIM* 4, 2011, p. 137-138.

bien souvent dans les groupements tels que l'Ennéade[26], la hiérarchie sociale de ce monde[27].

Il est vraiment admirable de voir avec quelle habileté les Égyptiens ont réussi cet amalgame de l'homme et de l'animal, à tel point qu'il ne nous paraît même pas choquant. Les humains sont désignés comme le « bétail » du dieu berger, qui assure leur protection. On ne s'étonnera pas dans ces conditions que l'animalité, aussi bien que l'anthropomorphisme, soit une des figures que peut prendre le divin pour se manifester de manière visible aux yeux des hommes[28]. La « puissance » peut s'incarner dans toutes sortes de formes humaines et animales. Mieux peut-être, car l'animal, contrairement à l'être humain, n'est pas un individu mais un exemplaire de l'espèce et, à ce titre, est plus proche du divin indifférencié que traduit aussi l'emploi du *nṯr* anonyme. Cependant, cette « puissance » divine figurée sous différentes formes n'est pas liée à la chronologie: par exemple, Thot est représenté sur le même monument sous les traits d'un ibis, d'un homme à tête d'ibis et d'un babouin, ce qui signifie qu'il prenait ces trois formes dans la pensée de l'artiste ; pareillement Amon est figuré sous forme d'homme, mais aussi d'oie ou de bélier[29]. Une multitude d'animaux étaient liés à une divinité, dont la forme se mêle ou non à l'aspect anthropomorphique du dieu. Nous pensons que théologiquement les représentations semi-humaines des dieux sont la figuration, caractéristique de la mentalité égyptienne, d'une pensée qui accepte l'homme sans rejeter l'animal[30]. Quiconque aujourd'hui se trouve en face d'un tel dieu à corps humain et à tête animal met un certain temps à se rendre compte que c'est quelque chose de non-naturel qui a été représenté là, tant l'artiste a su donner de vérité à son œuvre. À cette vue, on comprend que ce n'est pas par hasard que les personnages hybrides en question apparaissent au début de l'histoire égyptienne et désormais, comme

---

[26] Une ennéade est, initialement la réunion de neuf divinités, hiérarchisées ou complémentaires, dont l'addition réunit toutes les forces élémentaires en action dans l'univers.

[27] F. Dunand et Ch. Zivie-Coche, *op. cit.*, p. 27.

[28] *Ibidem.*

[29] H. Frankfort, *Kingship and the Gods*, The University of Chicago Press, 1984, p. 378, note 5.

[30] S. Morenz, *La religion égyptienne*, traduit de l'allemand, Paris, Payot, 1962, p. 43.

toutes les grandes acquisitions de cette époque primitive si étonnamment créatrice, restent dominants ; on reconnaît qu'ils avaient une place nécessaire au seuil de la pensée mythique[31].

Le choix des animaux sacrés répond à des événements bien précis. L'observation attentive de son milieu conduisit l'Égyptien à reconnaître dans certains phénomènes naturels – sécheresse ou retour de la crue entre autres – l'expression d'une activité divine, qu'il traduisit par des images symboliques[32]. Chaque animal possède un nom propre distinct de celui de l'espèce, il n'est pas à proprement parler un dieu, seulement sa manifestation visible, son représentant vivant sur terre, ce que les Égyptiens signifiaient par le terme *ba*. Autant dans l'iconographie que dans le culte adressé à un animal vivant et sacralisé, ils ont souligné la présence du divin dans ses manifestations animales. Et une fois l'an un animal était élu, promu, intronisé et sacralisé pour entrer dans le monde du divin, devenant ainsi une manifestation visible du dieu sur terre, représentant du *ba* divin[33].

Au Nouvel Empire, dans les tombes royales de la vallée des Rois, on constate le développement effréné d'une multitude de génies ayant un objet en guise de tête sur un corps humain, par exemple une lampe, un couteau, une corde, etc., ce qui représente l'attribut de leur fonction, chargé d'efficience divine[34]. Une autre forme de la vénération des animaux se manifestait par l'élevage d'espèces animales sacrées dédiées à des divinités particulières, puis par la momification et l'enterrement de ces espèces dans des nécropoles spécialement conçues à cet effet[35]. La vénération des animaux sacrés existait déjà à la période prédynastique,

---

[31] *Ibidem.*

[32] Ph. Germond et J. Livet, *Bestiaire Égyptien*, Paris, 2001, p. 16.

[33] J. Auberger et P. Keating, *Histoire humaine des animaux de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Ellipses, 2009, p. 29.

[34] *Ibidem*, p. 31.

[35] Concernant la momification, l'enterrement et le culte rendu à quelques espèces d'oiseaux comme l'ibis et le faucon, voir S. Gabra, *Chez les derniers adorateurs du Trismégiste : La nécropole d'Hermopolis, Touna el Gébel*, Le Caire, 1971 ; S. Ikram, « An Eternal Aviary : Bird Mummies From Ancient Egypt », dans *Between Heaven and Earth. Birds in Ancient Egypt*, Chicago, The Oriental Institute, 2012, p. 41-48.

telles que l'ont révélé les fouilles récentes des sépultures de la faune à Hiéraconpolis[36]. Les Égyptiens en sont arrivés à l'époque tardive à créer des hybrides extrêmement complexes. Ces représentations étaient la projection visible d'une conception dans laquelle on multiplie les facettes, pour s'approcher le plus possible de la réalité infiniment riche du divin, sans y parvenir cependant[37]. Mais déjà sous la I^re^ dynastie, les premières représentations identifiables comme étant celles de divinités sont souvent anthropomorphes. Par ailleurs le pharaon demeure très étroitement lié à des représentations animales. Il est censé avoir des propriétés surhumaines, la force indestructible du faucon alliée à la fécondité du taureau. Ces deux animaux matérialisent sans aucun doute une forme de puissance divine[38]. Cette mythologie qui peut placer le divin même dans les animaux, ce symbolisme omniprésent, né d'une fine observation de la faune environnante, la large place que tiennent les animaux dans l'écriture hiéroglyphique, tout cela incite à penser que la religion égyptienne est une religion bien spécifique, très différente des autres[39]. Le hiéroglyphe égyptien signifiant « dieu » était un drapeau 𓊹, dans lequel la présence de la divinité était invisible.

Une observation attentive des oiseaux et de leurs caractéristiques uniques a aussi constitué une source fertile pour imaginer des associations religieuses durant toute l'histoire égyptienne[40]. Du fait que certains oiseaux ont atteint le statut d'hypostases privilégiées des divinités majeures, nous avons créé à la fin de ce mémoire dans l'annexe II une liste des divinités importantes associées à l'iconographie aviaire. Les images des divinités égyptiennes doivent être considérées et étudiées dans leur multiplicité et leur diversité. Lorsque Isis conçoit le jeune Horus sur le cadavre d'Osiris, elle prend la forme d'un oiseau, il en est de

---

[36] R. F. Friedman, « Hierakonpolis », dans *Before the Pyramids : The Origins of Egyptian Civilization*, édité par E. Teeter, Oriental Institute Museum Publications 33, Chicago : The Oriental Institute, 2011, p. 39-40.

[37] D. Meeks, « Seth - De la savane au désert ou le destin contrarié d'un dieu », dans : *Les dieux et démons zoomorphes et leurs territoires.* Action thématique programmée « Les polythéismes. Pour une anthropologie des sociétés anciennes et traditionnelles ». Rapport final, 1986, p. 1-51.

[38] F. Dunand et R. Lichtenberg, *op. cit.*, p. 115.

[39] J. Auberger et P. Keating, *op. cit.*, p. 30.

[40] F. Scalf, *op. cit.*, p. 39.

même lorsqu'elle le pleure avec sa sœur Nephtys[41]. Étant donné le lien très étroit entre l'iconographie et l'écriture, l'art est chargé de signification et intimement lié à l'écriture. Ces représentations « hybrides » doivent être examinées en tant qu'une forme des signes iconographiques comparés aux signes hiéroglyphiques. Nous ne pouvons pas séparer l'écriture monumentale hiéroglyphique du monument où elle a été inscrite. En étudiant l'iconographie et l'écriture ensemble, nous enrichissons notre compréhension globale du signe hiéroglyphique égyptien.

Après cette brève présentation de la problématique des premières manifestations divines animales et aviaires, de l'anthropomorphisme et de l'animalité, nous déduisons donc que les naturalistes et les artistes égyptiens avaient atteint un niveau d'observation inouïe des caractéristiques des différentes espèces d'oiseaux. Nous pouvons ainsi comprendre comment et pourquoi ce monde ailé a été ensuite choisi et introduit dans le système hiéroglyphique comme étape logique à la création de l'écriture, sachant par ailleurs que chaque signe hiéroglyphique se présente comme une image élémentaire de l'univers de l'Égypte ancienne. Il représente une image symbolique dont l'efficacité pourrait être déclenchée par un acte magique, comme toutes les autres représentations artistiques peintes sur les murs. En outre, l'animal est conçu chez les Égyptiens comme le garant d'une vérité, d'où l'extrême soin, le raffinement, la perfection accordés à la pureté du dessin, à l'éclat des couleurs qui lui sont apportés dans sa représentation. Cette image de l'animal ainsi dépeinte atteste bien la qualité de l'artiste égyptien, qui place l'art animalier au-delà des apparences picturales[42].

3.3 Introduction et choix des oiseaux dans le système hiéroglyphique

Au IV^{e} et au III^{e} millénaires avant notre ère, les communautés humaines déjà organisées devaient encore une grande part de leur subsistance à la chasse et à la pêche ; aussi, le monde animal sauvage jouait-il chez elles, un rôle très important, voire capital. Dès les origines du langage humain, mammifères,

---

[41] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 353 ; voir fig. annexe II.4, p. 119.
[42] F.-X. Héry et T. Enel, *Animaux du Nil, Animaux de Dieu*, Édisud, 1993, p. 11.

oiseaux et poissons comestibles reçurent, là où ils abondaient, des noms spécifiques en fonction du génie de l'idiome de chaque groupe ethnique[43]. Par évidence, le système linguistique et littéraire étant relié aux aspects technique et artistique, et réciproquement, nous expliquerons les raisons pour lesquelles les oiseaux ont été introduits dans le système hiéroglyphique.

Pour le dessin des hiéroglyphes, les Égyptiens ont pris comme modèle leur environnement quotidien : les objets usuels, les animaux, les plantes, certaines parties du corps, etc. Le nombre de ces représentations a cependant beaucoup évolué au cours des siècles, passant d'environ sept cents signes de base à plus de six mille à l'époque gréco-romaine. La progression a été similaire pour l'évocation des oiseaux qui occupent une place importante dans l'écriture hiéroglyphique à cause de leur diversité et de leur abondance. Dans le système hiéroglyphique, certains oiseaux comme l'hirondelle des fenêtres, le moineau domestique et la caille des blés apparaissent banals. Néanmoins, certaines espèces sont stylisées de manière inexacte comme : la bosse du long cou du Grand Cormoran , les aigrettes de héron , , la houppe du vanneau et de la huppe , la panache de plumes de l'ibis chauve , la caroncule du jabiru d'Afrique , la caroncule et les crêtes pour la pintade de Numidie [44]. Toutefois, dans la plupart des cas, le choix des oiseaux pour écrire les textes hiéroglyphiques relève d'une observation attentive, d'une analyse précise, d'une étude détaillée pour mettre en évidence une posture, insister sur une particularité, ou décrire une habitude. De nombreux mots s'écrivent avec des déterminatifs et des idéogrammes d'oiseaux illustrant et mettant en évidence en même temps des caractéristiques physiques, des particularités morphologiques et des comportements précis. L'Égyptien avait peut-être le désir d'associer ses observations naturelles minutieuses à sa *mdw nṯr* « parole divine ». Nous

[43] F. Viré, « Sur quelques noms arabes anciens », *Revue des Études islamiques. Mélanges offerts au Professeur Dominique Sourdel*, Paris, Librairie orientaliste P. Geuthner, 1986, p. 339.

[44] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 348.

allons l'expliciter pour quelques oiseaux en prenant comme exemples l'oie, le faucon, le moineau et le vautour.

Ainsi, l'oie , désignant l'oiseau en général, représente en quelque sorte le déterminatif typique des volatiles, à cause de sa présence obsédante dans la vie journalière des Égyptiens[45]. Considéré comme le « maître des airs » grâce à l'extraordinaire célérité de son vol (le bout de son aile étant très élastique), et provoquant la panique dans les rassemblements d'oiseaux, le faucon a influé sur leur sélection d'un signe de protection divine associée à Horus ; d'où son emploi comme déterminatif pour désigner les divinités et les rois. Lié aux habitations humaines et aux fermes, le moineau domestique actif, affairé, bruyant est peu apprécié, car c'est un pilleur de récoltes. Il était redouté des paysans, déjà durement éprouvés par d'autres fléaux. Cette connotation négative motive son choix pour le déterminatif traduisant les idées de douleur, souffrance, petitesse, jeunesse, manque, faiblesse, ainsi que la notion de mal et de méfait. Le vautour fauve avec ses ailes longues, larges et arrondies à l'arrière, à l'extrémité effilée et très digitée (symbolisant la protection en Égypte ancienne), est devenu , var. *mwt* « mère », avec la valeur phonétique *mt* pour établir sans doute une correspondance entre ses caractéristiques de défenseur, de bienfaiteur et sa fonction maternelle protectrice très visible pour cette espèce d'oiseau.

Nous remarquons aussi que le nom d'un oiseau dérive parfois de son aspect extérieur (par exemple la couleur de son plumage), de l'onomatopée ou de la mélodie de son chant. Il est donc logique que, pour exprimer l'idée de « rouge », le flamant ait été choisi, son utilisation comme déterminatif pour des mots à racine *dšr* sert à traduire cette couleur. L'éclat particulier du plumage à coloration chaude ainsi que les reflets métalliques des longues plumes ébouriffées

---

[45] Le terme oie dérive de *auca* qui signifie « oie » en bas latin. *Auca* serait une contraction de *avica*, dérivé de *avis*, « oiseau », voir : Centre national de ressources textuelles et lexicales, *oie*, http://www.cnrtl.fr/etymologie/oie, (05 mai 2013).

à la nuque de l'ibis chauve sont à l'origine de son nom égyptien *Akhit*, qui signifie « l'oiseau resplendissant ».

Toutefois la transcription du cri d'un oiseau en onomatopée est plus problématique car la perception et l'écoute d'un être vivant peuvent varier d'une personne à une autre selon sa langue, son milieu et sa culture. Certains naturalistes trouvent par exemple que le son bruyant et criaillant de la pintade *nḥ* ressemble à « *nâh nâh nâh* » ; et à cause de son origine d'Afrique subsaharienne la pintade est employée dans le terme *Nḥsyw* désignant les Nubiens du sud. Et nous signalons que notre écoute attentive du chant du vautour percnoptère *ꜣ* [46]et de celui de la caille des blés *w* nous permet d'affirmer par analogie que ces sons, respectivement, sont presque les mêmes que les phonogrammes *ꜣ*, *alif* des langues sémites, et « *ou (w)* » équivalent au son de la lettre arabe « و ».

Cependant nous pensons que le mode de vie et/ou les habitudes alimentaires des oiseaux ont été le/les critères les plus importants pour décider de leur choix pour l'écriture hiéroglyphique. L'observation du héron garde-bœufs dans la recherche de sa nourriture, chassant sur des terrains plus secs que les autres hérons, lui a fait attribuer ce hiéroglyphe écrit *sdꜣ* « trembler ou faire trembler » ; ce qui a incité à le nommer « le trembleur », ou le « remueur », car il fouille la terre des labours avec ardeur pour capturer vers et larves. L'habitude de la huppe *ḏb*, *db* à fermer le nid après avoir nourri son poussin est peut-être l'origine du mot *ḏbt* , *dbt*, brique. Plus encore que la couleur de son plumage, c'est le mode de vie invariable et rythmé par le soleil - éloignement pendant la journée, retour au site d'origine le soir – qui explique le choix de l'ibis chauve *ꜣḫt* pour signifier en même temps l'horizon et le cycle solaire immuables. Dans le cas du vanneau huppé – oiseau typique des prairies littorales et de la campagne cultivée - son caractère très sociable explique son mode de vie en collectivités denses et bruyantes parmi les autres espèces d'oiseaux. Et par une

[46] Si le vautour ne chante pas et ignore le cri, sa gorge chuinte, sa langue balbutie le premier phonème des hiéroglyphes, le son primaire, l'*alif*, que les sribes de Pharaon noteront avec l'image d'un vautour, J. M. Lamblard, *op. cit.*, p. 57.

conséquence logique le signe qui le représente est l'idéogramme *rḫyt* qui désigne le peuple, les sujets du roi, l'ensemble du peuple égyptien soumis à l'autorité royale. Tandis que le vol imposant, majestueux et serein, quasi dominateur, d'un héron géant au-dessus de la campagne est sans doute à l'origine de sa promotion en tant que phénix, à l'image du créateur[47]. La silhouette de l'ibis falcinelle est un signe très utilisé dans l'écriture hiéroglyphique. La phonétique *gm* fait allusion à son attitude habituelle qui consiste à fouiller les eaux peu profondes, la boue, ou la vase, afin de capturer de petits animaux et des invertébrés. Et l'interprétation de cette recherche permanente de nourriture donne : *gmi* « trouver ». La technique de pêche du grand cormoran ainsi que sa manière de nager enfoncé sous l'eau ont déterminé son utilisation pour le signe *ꜥḳ*, phonogramme couramment employé dans le sens de : entrer, rentrer. L'allusion à l'agressivité de l'autruche se retrouve dans l'emploi des plumes par les guerriers et leurs commandants dans le signe hiéroglyphique *mšꜥ* « soldat ». Depuis la nuit des temps, avec l'oie, le bélier, le serpent et la chatte, l'hirondelle *wr* fait partie des animaux possédant une étincelle du divin. Cet oiseau matinal qui symbolise l'aube, guidant la barque du soleil lorsqu'elle quitte les ténèbres, se trouve donc associé à la régénération quotidienne de l'astre solaire ; l'hirondelle signifie ainsi l'éternel retour des choses. D'où sa présence dans la graphie du dieu *wr* « Our, (le Grand ou l'Ancien) », antique divinité faucon dont l'œil droit était le soleil, l'œil gauche la lune. Et de même, la pintade *nḥ* oiseau de basse-cour sert également à écrire le mot *nḥḥ* « éternité ». Certaines sociétés africaines utilisent en effet la pintade comme symbole du travail quotidien de la terre : cet oiseau très matinal cherche sa nourriture journalière en grattant le sol ; il évoque ainsi le paysan et son travail incessant, pénible, laborieux et perpétuel.

La silhouette ou l'originalité du profil pouvait être aussi une raison suffisante pour la représentation d'un oiseau dans l'écriture. Ainsi, la présentation de face des rapaces nocturnes se réfère à une particularité anatomique :

[47] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 40.

l'extrême mobilité de leur tête qui peut pivoter sur 270° ; alors que la simple reproduction de leur profil aurait été totalement insignifiante sans distinguer cette spécificité. Les anciens Égyptiens ont probablement choisi l'ibis sacré en tant qu'incarnation du dieu *Ḏḥwty* à cause du bec long et recourbé de cet échassier, qui peut être comparé au doigt du scribe, à un outil scripteur, ou à un objet pointu.

Signalons enfin que si les oiseaux ont été dessinés, peints ou représentés de manière aussi abondante, intégrante et variée dans la culture égyptienne, les signes d'oiseaux comme purs phonogrammes sont aussi fréquents. Dans ce cas, ce n'était que l'implication des oiseaux dans les idées et l'esprit des Égyptiens, sans recours à une caractéristique particulière de l'oiseau. Nous pouvons citer quelques exemples des phonogrammes unilitères ou des signes alphabétiques tels que pour *ꜣ* ; , pour *tw* ; pour *m* et pour *w*. Des phonogrammes bilitères comme pour *gm* ; pour *ḏb*, *db* et pour *wr*. Ou encore des phonogrammes trilitères comme pour *ḥtm* ; , aussi pour *tiw* et aussi pour *ḏbꜣ*, *dbꜣ*.

Si le sens de l'observation naturaliste des anciens Égyptiens est franchement admirable, il ne se retrouve pas toujours chez les scribes. Les cas de variations et de confusions des signes d'oiseaux sont nombreux. Ces cas semblent avoir souvent imperceptibles aux Égyptiens eux-mêmes. Par exemple, le vautour percnoptère G1 *ꜣ* est parfois confondu avec la buse féroce employée de façon restreinte G4 ou *tw* ou *tiw* ; en revanche, en hiératique et dans les hiéroglyphes linéaires, les deux oiseaux sont toujours distincts. De même, il arrivait à certains scribes de se perdre dans les protubérances qui parent certains oiseaux ; d'où, entre autres, la confusion occasionnelle entre la huppe G22 *ḏb* et le vanneau huppé G23 *rḫyt*[48] ; entre l'oie rieuse G38 *gb* et le canard pilet G39 *sꜣ*. Nous trouvons également que la pintade nubienne G21 *nḥ* et le jabiru d'Afrique (ou jabiru du Sénégal) G29 *bꜣ*, disparus d'Égypte au début de

[48] *Ibidem*, p. 66.

l'époque pharaonique, ont été introduits dans le répertoire hiéroglyphique en subissant une stylisation pas toujours très fidèle à la réalité. Ainsi, l'ornement ajouté au dessin du hiéroglyphe *nḥ* n'a jamais existé chez une pintade réelle, est une sorte de parenté symbolique avec l'oiseau *bꜣ*[49].

Et enfin si la tendance à attribuer à un signe des valeurs idéographiques, et secondairement phonétiques, fondées sur les qualificatifs, les épithètes, les caractéristiques saillantes de son sujet, est perceptible tout au long de la période pharaonique, les signes d'oiseaux sont particulièrement sujets aux pratiques magiques et pessimistes visant à annihiler les potentialités dangereuses de leurs référents[50]. Nous pouvons citer comme exemple pertinent que les représentations d'un rapace nocturne sont très souvent associées à des idées négatives. Le choix spécifique d'un rapace nocturne fut probablement motivé par la survenue de différents épisodes dramatiques.

---

[49] P. Vernus attribue ces inexactitudes alléguées à la disparition de l'animal référent, ou à la généralisation de stéréotypes, ou bien au façonnage de l'idéologie en prenant quelque liberté avec la réalité, *Ibidem*, p. 38-39.

[50] *Ibidem*, p. 74. Un exemple : les anciens Égyptiens, comme ceux d'aujourd'hui, avaient une opinion négative et pessimiste de la chouette ; nous avons traité ces concepts précédemment dans l'étude de l'effraie des clochers.

CONCLUSION

Dès la première observation d'un monument de l'Égypte ancienne, nous constatons que les oiseaux occupent une place importante dans l'ornementation. La fascination des Anciens pour les oiseaux est abondamment illustrée dans sa diversité par des bas-reliefs, des sculptures, des peintures, et de manière évidente dans l'écriture hiéroglyphique, très variée et si expressive. Celle-ci montre la minutie, la précision, le soin mis en œuvre pour restituer avec beaucoup d'authenticité les espèces les plus fréquentes. Les oiseaux sont identifiés par leur nom et représentés avec les caractéristiques spécifiques de leur silhouette et de leurs attributs remarquables (le bec, le cou, la crête, la queue, le plumage, les pattes, etc.). Dans la classification établie par Gardiner vingt-trois espèces différentes ont été répertoriées et presque toutes identifiées. Ce répertoire comporte des oiseaux apparemment banals, comme l'hirondelle ou le moineau, mais aussi d'autres que distinguent des particularités morphologiques[347].

Dans notre description détaillée des espèces d'oiseaux de la liste de Gardiner, nous avons signalé qu'en l'état actuel des connaissances il est possible de considérer que les plus anciennes représentations d'oiseaux se trouvent sur des vases peints de l'époque néolithique, ainsi que sur des palettes de la fin du IV^{e} millénaire avant notre ère présentant par exemple des faucons ou des chouettes. À la période gerzéenne (Naqada II) un grand nombre de vases en céramique sont décorés de flamants roses et d'autruches ; des jarres à vin, datant environ de 3000 ans av. J.-C. et destinées à accompagner les morts dans l'au-delà, présentent également de nombreux dessins d'oiseaux. L'observation de ces premières représentations d'oiseaux est fort intéressante avant l'étude lexicographique, car

[347] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 348

l'iconographie et les textes s'expliquent simultanément, et l'intégration de l'écrit au dessin est évidente.

Cependant il arrive que l'identification de certains oiseaux représentés sur des monuments de l'Égypte ancienne soit problématique. Plusieurs causes peuvent être évoquées pour expliquer ces difficultés. Tout d'abord la connaissance insuffisante de l'ornithologie par les scribes a conduit à des confusions ; ensuite l'altération des dessins et des couleurs au cours des siècles peut entraîner des erreurs d'interprétations ; parfois le mode de représentation spécial et différent des méthodes actuelles constitue un obstacle pour une identification certaine. Nous avons signalé également que les confusions existaient déjà dans l'écriture à l'époque des anciens Égyptiens.

Nous nous sommes référé aussi aux représentations iconographiques des oiseaux qui fournissent des informations précieuses quant à l'avifaune égyptienne de l'Antiquité. La précision avec laquelle ils furent peints ou sculptés a permis de repérer des espèces aujourd'hui disparues, ancêtres parfois de celles que l'on observe encore dans le pays. Certains oiseaux sauvages comme la pintade de Numidie ou le jabiru d'Afrique avaient déjà disparu au début de l'époque pharaonique ! La chasse excessive, des modifications de leur milieu de vie, ou d'autres raisons encore inconnues, peuvent expliquer leur disparition. Cependant leur emploi dans l'écriture hiéroglyphique est avéré, mais sous une forme tellement stylisée qu'ils ont été souvent confondus avec d'autres oiseaux.

Nous avons expliqué comment, au cours du développement de leur système d'écriture, les anciens Égyptiens ont utilisé de nombreux oiseaux dans un sens figuratif, mais également symbolique et phonétique. Ils ont employé des signes hiéroglyphiques d'oiseaux pour écrire différents mots, expressions et proverbes. Pour cela, grâce à une observation perfectionniste et appliquée des plus petits détails du comportement de certains oiseaux (notamment la pintade de Numidie, la huppe fasciée, le vanneau huppé, l'ibis chauve, l'ibis falcinelle, le jabiru d'Afrique, le héron garde-bœufs, l'autruche, le grand cormoran,

le canard pilet), ces caractéristiques ont été transcrites et mises en évidence. Par ailleurs les signes liés à des notions religieuses, comme le faucon pèlerin d'Horus, le vautour fauve de Mout, l'ibis sacré de Thot, l'oie rieuse de Geb, soulignent le rapport entre l'image de l'oiseau et la conception religieuse à cette époque. À l'heure actuelle, l'interprétation différente des symboles et l'évolution des connaissances en ornithologie (avec les recherches effectuées sur l'habitat, le comportement, le mode d'alimentation, la migration des oiseaux) sont susceptibles de modifier notre vision des croyances religieuses et funéraires des anciens Égyptiens.

D'autre part, les peuples anciens ont également nommé les oiseaux à partir de leurs cris. Écoutés attentivement, ces cris ont été transposés avec leurs inflexions et leur caractère répétitif, doux, grinçant, plaintif... Le rapport entre le cri familier d'un oiseau et la prononciation du signe hiéroglyphique qui le représente (ou onomatopée) explique le nom donné à certains d'entre eux.

À cause de leur mode de vie préjudiciable pour les récoltes, quelques oiseaux étaient particulièrement craints des paysans. C'est le cas par exemple du moineau domestique et de l'ouette d'Égypte connus comme de redoutables prédateurs ; ce qui explique la présence du premier dans des mots à connotation négative comme la douleur, la souffrance, la faiblesse... Le second étant perçu comme un oiseau paresseux et inutile qui harcelait les cultivateurs. D'autres oiseaux présentaient au contraire des aspects positifs, comme le faucon d'Horus. Il figurait un lien entre le monde terrestre et le monde céleste, et symbolisait le *ba* libéré de la pesanteur, l'espoir d'une vie dans l'au-delà, le désir de procréer. C'est un oiseau extraordinaire qui mérite bien les diverses images et manifestations qui lui ont été dédiées.

Dans le troisième chapitre nous avons présenté la problématique de l'apparition des oiseaux dans les cultes traditionnels en Égypte, de l'anthropomorphisme et du zoomorphisme abordée dans les ouvrages de référence et dans les études plus récentes, en expliquant d'abord comment certains animaux

et certains oiseaux ont atteint le statut privilégié de divinités majeures dans la pensée égyptienne. Puis, par conséquent, nous avons exposé l'introduction des représentants du monde ailé dans le système hiéroglyphique dès sa création, et comment les anciens Égyptiens avaient étudié minutieusement leurs caractéristiques et leurs comportements précis.

Nous pouvons donc résumer que le choix des oiseaux a été fondé globalement sur les critères suivants :

- Le comportement, le mode de vie ou les habitudes alimentaires.
- Les particularités spécifiques de l'oiseau telles que la couleur du plumage ou l'onomatopée.
- La silhouette ou la singularité du profil.

Néanmoins toutes les caractéristiques citées ci-dessus, fréquemment utilisées pour la création de hiéroglyphes, n'ont pas été les seuls éléments à figurer dans l'écriture hiéroglyphique. L'implication profonde des oiseaux dans la culture égyptienne a eu aussi comme conséquence leur emploi dans la création de signes unilitères, bilitères et trilitères qui n'ont aucun rapport avec les critères précédents.

Dans cette brève étude que nous avons menée, nous ne prétendons pas avoir atteint tous les objectifs que nous nous étions fixés au départ. Les recherches croisant la zoologie égyptienne avec l'égyptologie sont encore insuffisamment développées ; et c'est notamment le cas dans le domaine des oiseaux utilisés dans l'écriture égyptienne ancienne. Cela nous encourage à approfondir et poursuivre notre étude en mobilisant nos connaissances ornithologiques et philologiques, et à envisager des angles et des perspectives qui n'ont pas ou peu été évoqués.

ANNEXE I

Ouette d'Égypte (*Alopochen aegyptiaca*). Traduction du *Papyrus Lansing* 3, 5-8.

Fig. annexe I.1

Fig. annexe I.2

Nous étudions ici l'ouette d'Égypte, considérée comme l'oie du dieu Amon. Bien que cette espèce ne fasse pas partie de la liste de Gardiner, mais elle représente cependant un excellent exemple de l'observation minutieuse des oiseaux par les anciens Égyptiens. En outre, c'est la seule espèce d'oie qui peut se reproduire présentement à l'état sauvage[1].

L'ouette d'Égypte présente un plumage globalement brun-roussâtre, avec une tache rouge-brun foncé sur le ventre, et une tête plus claire avec une tache sombre autour de l'œil avec une grande variation de la teinte du plumage. En vol, elle ressemble davantage à une oie qu'à un canard. Elle vit en couple ou en petits groupes, et se perche fréquemment sur les arbres et les bâtiments. L'ouette fréquente tous les types de plans d'eau ainsi que les parcs et les zones agricoles.

[1] R. Meinertzhagen, *op.cit.*, p. 63.

Cet oiseau est sédentaire le long du Nil et au sud de l'Égypte, et occasionnel au nord[2] (fig. annexe I.1). Un exemple prototype peint dans la tombe de Nebamon de la XVIII[e] dynastie identifie bien l'espèce (fig. annexe I.2).

L'ouette d'Égypte est représentée sous l'Ancien Empire dans les bas-reliefs seulement. Au Nouvel Empire, au contraire, deux séries de représentations de l'ouette apparaissent : l'une est peinte (le plus souvent en plusieurs couleurs), l'autre est sculptée en bas-relief[3]. Dans la mythologie égyptienne, elle représente l'oie du dieu Amon (le caché, l'invisible), elle pondit l'œuf primordial d'où sortit la vie ; elle est associée à l'oie *smn*, sans doute par analogie phonétique.

Paradoxalement, elle n'était guère appréciée dans la vie quotidienne[4]. Un court texte didactique datant de l'époque ramesside, transcrit de l'hiératique en hiéroglyphe, et destiné à former des jeunes hommes pour la profession de scribe compare le scribe paresseux à cet oiseau inutile. Ce texte amusant nous montre non seulement que les Anciens connaissaient bien les caractéristiques de l'oie égyptienne, mais aussi qu'ils rencontraient les mêmes problèmes que les agriculteurs actuels[5]. (Voir le texte à la page suivante).

---

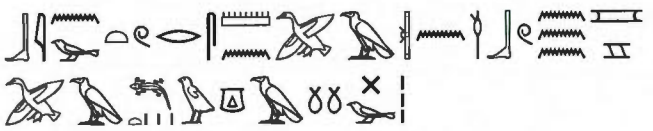
[2] M. Zayed, *op. cit.*, p. 34.

[3] C. Kuentz, « L'oie du Nil (*Chenalopex aegyptiaca*) dans l'antique Égypte », *AMHNL* 14, 1926, p. 2.

[4] P. Vernus et J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 398.

[5] P. F. Houlihan, *op. cit.*, p. 64.

P. Lansing 3, 5-8.



Bin tw r smn n wḏb(w) pȝ ˁšȝt wggwt

Tu es mauvais comme l'oie du Nil de la rive. Elle (il) a de nombreuses carences.

i ir.f šmwm ȝḳ bnr prt m ȝḳ mymy i ir.f pȝy.f wšȝ n rnpt m-sȝ nȝ ˁḥwtyw

Ô, elle (il) passe l'été à piller le doux (les dattes), et l'hiver à piller le grain de blé amidonnier. Ô, elle passe son reste de l'année à harceler (lit. derrière) les cultivateurs.

bw rdi.f tw ḫȝˁ tw prt r niwt iw bw ṯȝi (ṯȝw).f hhti st bw rḫ tw ini.f tw m grg bw ḫr pw ḫrp tw.f r ḥwt-nṯr

Elle ne permet pas qu'on jette de graine au sol (pays) sans qu'elle en ait pris l'essentiel, alors qu'on ne peut (sait) pas la prendre au piège ni la commander au temple.

pȝ ȝpd(w) bin ḏdt irt ˁt iwty irt wpwt

Le mauvais volatile à l'œil perçant qui ne fait rien d'utile.

ANNEXE II

Divinités majeures associées à l'iconographie aviaire

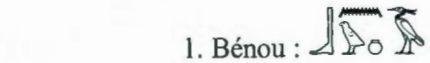
1. Bénou :  *Bnw* ; héron goliath (*Ardea goliath*) ou (*Ardea bennuides*) ?

Fig. annexe II.1 : Tombe d'Inherkhâou - Deir el-Médinah- XX^{e} dynastie -1150 av. J.-C.

2. Horakhty : *Ḥr-ȝḫty* ; faucon pèlerin (*Falco peregrinus*) ou disque solaire ailé.

Fig. annexe II.2 : Tombe de Néfertari - Vallée des Reines - XIX^{e} dynastie – 1250 av. J.-C.

3. Horus : *Ḥr* ; faucon pèlerin (*Falco peregrinus*) ou disque solaire ailé.

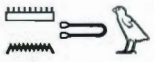
Fig. annexe II.3 : Dieu Horus fils d'Isis

4. Isis : *ỉst* ; milan noir (*Milvus migrans*), faucon crécerelle (*Falco tinnunculus*) et hirondelle (Mythe d'Osiris à Byblos).

Fig. annexe II.4 : Isis et Nephtys en forme de faucon crécerelle ou de milan noir – Tombe de Sennedjem - Deir el-Medinah - XIX^{e} dynastie – 1290 av. J.-C.

5. Khonsou *Ḫnsw* ; faucon.

Fig. annexe II.5 : Temple de Khonsou – Karnak – XX^{e} dynastie – 1150 av. J.-C.

6. Montou  *Mntw* ; faucon.

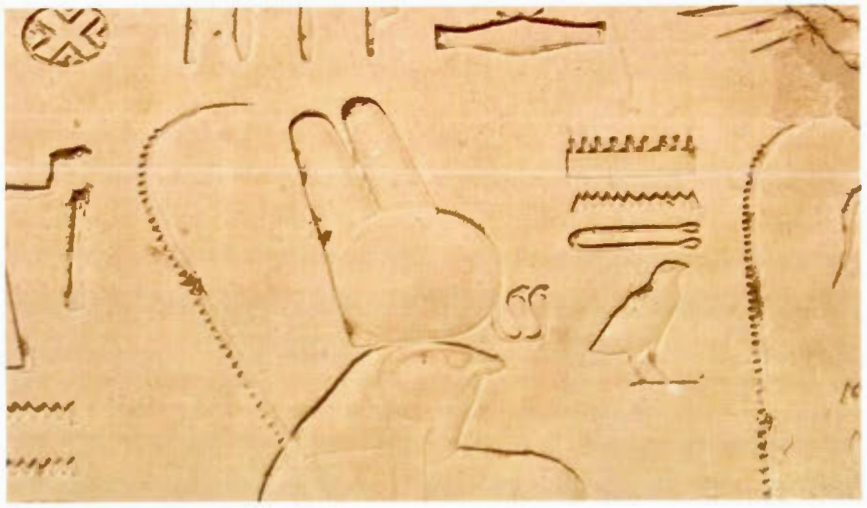


Fig. annexe II.6 : Architrave au nom de Sénousert I^{er} – Karnak - XII^{e} dynastie –1950 av. J.-C.

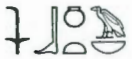
7. Nekhbet  *Nḫbt* ; vautour fauve (*Gyps fulvus*) ou vautour oricou, nubien (*Torgos tracheliotus*).

Fig. annexe II.7 : Chapelle d'Anubis – Temple d'Hatchepsout à Deir el- Bahari – XVIII[e] dynastie - 1500 av. J.-C.

8. Nephtys *Nbt –ḥwt* ; milan noir (*Milvus migrans*), faucon crécerelle (*Falco tinnunculus*) et hirondelle. (Voir fig. annexe II.4).

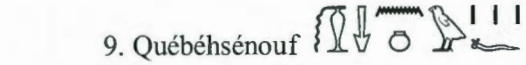
9. Québéhsénouf  *Ḳbḥ-snw.f* ; tête de faucon.

Fig. annexe II.9 : Vase canope – Tête de Québéhsénouf

10. Râ *Rᶜ* ; faucon ou disque solaire ailé.

Fig. annexe II.10 : Psammétique I^{er} et sa fille Nitocris, la divine adoratrice d'Amon, faisant des offrandes au dieu Rê- Tombe de Pabasa à Thèbes - XXVI^{e} dynastie – 640 av. J.-C.

11. Sokar *Skr* ; faucon.

Fig. annexe II.11 : Osorkon II devant le dieu Sokar et la déesse Hathor - Chapelle du grand prêtre de Ptah Sheshonq, fils d'Osorkon II - XXII[e] dynastie – 860 av. J.-C. - Jardin du Musée du Caire.

12. Thot *Ḏḥwty* ; Ibis sacré *(Threskiornis aethiopicus)*. (Voir la description de l'oiseau p. 53).

BIBLIOGRAPHIE

Anonyme, « The Bird and Animal Artist of 4000 Years Ago and the Present Day », *Illustrated London News*, Christmas number, 1944.

Anselin, A., *i-Medjat*, no 1, juin 2008, p. 7-10.

Auberger, J. et P. Keating, *Histoire humaine des animaux de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Ellipses, 2009.

Aufrère, S. H., « De l'influence des luminaires sur la croissance des végétaux. À propos d'une scène du papyrus de Nebhepet. Musée de Turin », *Memnonia* 6, 1995, p. 113-121.

Id., « *Threskiornis æthiopicus*. Autour d'un mouvement migratoire de l'ibis dans l'Égypte ancienne », dans M. MAZOYER (éd.), *L'Oiseau. Entre ciel et terre*. Deuxième Journée universitaire de Hérisson. Colloque international organisé par les cahiers KUBABA (Université de Paris 1- Panthéon Sorbonne) et la ville de Hérisson, 17-20 juin 2000.

Id., *Thot Hermès l'Égyptien. De l'infiniment grand à l'infiniment petit*, Paris, 2007.

Bailleul-LeSuer, R., éditrice, *Between Heaven and Earth. Birds in Ancient Egypt*, Chicago, the Oriental Institute, 2012.

Baum, N., *Le temple d'Edfou. À la découverte du Grand Siège de Rê-Harakhty*, Paris, 2007.

Beaux, N., *Le Cabinet de curiosités de Thoutmosis III. Plantes et animaux du « Jardin botanique » de Karnak*, OLA 36, Louvain, 1990.

Id., « La pintade, le soleil et l'éternité. À propos du signe [...] (G 21) », *BIFAO* 104, 2004, p. 21-38.

Bénédite, G., « The Carnarvon Ivory », *JEA* 5, 1918, p. 1-15 et p. 225-241.

Id., « Faucon ou épervier, à propos d'une récente acquisition du Musée égyptien du Louvre », *Académie des inscriptions et belles-lettres. Monuments et mémoires* 17, 1909, p. 5-28.

Berlandini, J., « D'un percnoptère et de sa relation à Isis, au scarabée et à la tête divine », dans « *Parcourir l'éternité* ». *Hommages à Jean Yoyotte* I, Brepols, 2013, p. 83-133.

Bonaparte, C. L., *Annales Des Sciences Naturelles comprenant la zoologie*, vol. 4, no 1, 1855.

Boussac, H., « L'hirondelle dans les mythes égyptiens », *Cosmos*, 1905, p. 661-665.

Id., « Le héron cendré et la légende du Phénix », *Naturaliste* 27, 1905, p. 41-44.

Id., « Identification de quelques oiseaux représentés sur les monuments pharaoniques » *Naturaliste* 30, 1908, p. 105-107, 122-123, 179-181, 230-231, 242-243, 252-254, 276-277, 285.

Butzer, K. W., « Environment and Human Ecology in Egypt during Predynastic and Early Dynastic Times », *Bulletin de la Société de Géographie d'Égypte* 32, 1959, p. 43-87.

Capart, J., *Primitive Art in Egypt*, Philadelphia, 1905.

Id., « Les poussins au tombeau de Ti », *CdE* 16, 1941, p. 208-212.

Cauville, S., *Dendara. Le fonds hiéroglyphique au temps de Cléopâtre*, Paris, 2001, p. 105-6.

Collier, M. et B. Manley, *Décrypter les Hiéroglyphes. La méthode,* traduit de l'anglais par Odile Bernier, Paris, Flammarion, 2009.

Collins, B. J., éditeur, *A History of the Animal World in the Ancient Near East*, Leiden, Boston et Cologne, Brill, 2002.

Collombert, Ph., *Le tombeau de Mérérouka. Paléographie hiéroglyphique* 4, Le Caire, 2010, p. 59-74.

Darwin, C., *Voyage d'un naturaliste autour du monde fait à bord du navire le Beagle de 1831 à 1836*, traduit de l'anglais par E. Barbier, Paris, 1975.

D'Aubusson, M., « Esquisse de la faune égyptienne. I. – Oiseaux et reptiles », *BIE* 3e série, t. 4, 1893, p. 217-238.

Dautheville, L., « Danse d'autruche en l'honneur du Pharaon », *BIFAO* 20, 1922, p. 225-229.

David, A., *De l'infériorité à la perturbation. L'oiseau du « mal » et la catégorisation en Égypte ancienne*, Harrassowitz Verlag, 2000.

Davies, N. de G., *The Mastaba of Ptahhetep and Akhethetep at Saqqarah*, vol. I, Londres, 1900.

Davies, N. M., « Some Notes on the *nḥ*-Bird », *JEA* 26, 1941, p. 79-81.

Id., « Birds and Bats at Beni Hassan », *JEA* 35, 1949, p. 13-20.

Davies, N. M. et N. de G. Davies, « the Tomb of Amenmosĕ (n° 89) at Thebes », *JEA* 26, 1940, p. 131-136.

Derchain, Ph., « Symbol and Metaphor in Literature and Representation of Private Life », *Royal Anthropological Institute News* 16, 1976, p. 8-10.

Description de l'Égypte. Publiée par les ordres de Napoléon Bonaparte, Benedikt Taschen, Köln, 1994.

Dunand, F. et C. Zivie-Coche, *Dieux et hommes en Égypte. Anthropologie religieuse,* Paris, A. Colin, 1991.

Dunand, F. et R. Lichtenberg, *Des animaux et des hommes. Une symbiose égyptienne*, Paris, Éditions du Rocher, 2005.

Eberhart, G. M., *Mysterious Creatures. A Guide to Cryptozoology*, ABC- CLIO, 2002.

Edwards, I. E. S., *Treasures of Tutankhamun*, New York, 1976.

Englund, G., *Akh – une notion religieuse dans l'Égypte pharaonique*, Uppsala, 1978.

Erman, A., *La Religion des Égyptiens*, Paris, Payot, 1952.

Evans, L., *Animal Behavior in Egyptian Art. Representations of the Natural World in Memphite Tomb Scenes*, Australian Center for Egyptology, ACE 9, 2010.

Fischer, H. G., *The Evolution of Composite Hieroglyphs in Ancient Egypt*, New York, The Metropolitan Museum of Art, 1978 (en ligne : http://www.metmuseum.org/pubs/journals/1/pdf/1512720.pdf. bannered.pdf), (3 mars 2012).

Id., H. G., *Ancient Egyptian Calligraphy. A Beginner's Guide to Write Hieroglyphs*, Fourth Edition, New York, The Metropolitan Museum of Art, 1999.

Franco, I., *Nouveau Dictionnaire de mythologie égyptienne*, Paris, 1999.

Frankfort, H., *Kingship and the Gods*, The University of Chicago Press, 1984.

Friedman, R. F., « Hierakonpolis », dans *Before the Pyramids : The Origins of Egyptian Civilization*, édité par E. Teeter, Oriental Institute Museum Publications 33, Chicago : The Oriental Institute, 2011, p. 33-44.

Gabra, S., *Chez les derniers adorateurs du Trismégiste : La nécropole d'Hermopolis, Touna el Gébel*, Le Caire, 1971.

Gaillard, C., « Les oies de Meïdoum », *Revue égyptologique* 12, 1907, p. 212-215.

Id., « Quelques représentations du martin-pêcheur pie (*Ceryle rudis*), sur les monuments de l'Égypte ancienne », *BIFAO* 30(1), p. 249-271.

Id., « Identification de l'oiseau âma figuré dans une tombe de Béni-Hassan », *BIFAO* 33, 1933, p. 169-189.

Gaillard, C. et G. Daressy, *La faune momifiée de l'antique Égypte*, Le Caire, 1905.

Gardiner, A., *Egyptian Grammar. Being an Introduction to the Study of Hieroglyphs*, I^{ère} édition, 1927, 3^{e} édition, révisée, Oxford, 1979.

Id., « Horus the behedite », *JEA* 30, 1944, p. 23-60.

Garnot, J. S. F., *La Vie Religieuse dans l'Ancienne Égypte*, Paris, Presses Universitaires de France, 1948.

Germond, Ph. et J. Livet, *Bestiaire égyptien*, Paris, 2001.

G. Graf, « *Les peintures sur vases de Nagada I – Nagada II : Nouvelle approche sémiologique* », dans S. Hendricks, R. F. Friedman, K. M. Cialowiez and M. Chlodnicki (éds.), *International Conference. Origin of the State. Predynastic and Early Dynastic Egypt (Cracow, Poland : 28th – 1st September 2002)*, 2004, p. 765 - 777.

Id., *Les peintures sur vases de Nagada I – Nagada II. Nouvelle approche sémiologique de l'iconographie prédynastique*, Louvain, 2009.

Grandet, P., *Hymnes de la religion d'Aton*, Paris, Éditions du Seuil, Collection Points-Sagesse no 97, 1995.

Griffith, F. L., *A Collection of Hieroglyphs*, Londres, 1898.

Hasselquist, F., *Voyages and Travels in the Levant ; in the Years 1749, 50, 51, 52*, London, 1766.

Hendrickx, S., Autruches et flamants - les oiseaux représentés sur la céramique prédynastique de la catégorie *decorated*, *Cahiers Caribéens d'Égyptologie n°1*, février/mars 2000, p. 21-52.

Henein, N. H., traduction française de C. Vial, *Proverbes égyptien relatifs aux poissons et aux oiseaux*, Le Caire, IFAO, 2007.

Hérodote, *L'Égypte. Histoires, livre II*, Texte établi et traduit par Ph.-E Legrand, Paris, Les Belles Lettres, Paris, 1997.

Héry, F.-X. et T. Enel, *Animaux du Nil. Animaux de Dieu*, Aix en Provence, 1993.

Horapollon, « *Hieroglyphica* », Livres I et II, traduit et introduit par George Boas, Princeton University, 1993.

Houlihan, P. F., *The Birds of Ancient Egypt*. With the Collaboration of and a Preliminary Checklist to the Birds of Egypt by Steven M. Goodman, Le Caire, The American University in Cairo Press, 1986.

Ikram, S., « An Eternal Aviary : Bird Mummies from Ancient Egypt », dans *Between Heaven and Earth. Birds in Ancient Egypt*, édité par R. Bailleul-LeSuer, Chicago, The Oriental Institute, 2012, p. 41-48.

Janak, J. « Spotting the Akh. The Presence of the Northern Bald Ibis in Ancient Egypt and Its Early Decline », *JARCE* 46, 2010, p. 17-31.

Jean, R.-A. et A.-M. Loyrette, *La mère, l'enfant et le lait en Égypte ancienne*, Paris, 2010, p. 297.

Jonsson, L., *Les oiseaux d'Europe. D'Afrique du Nord et du Moyen-Orient*, traduit et adapté, Nathan, Paris, 1994.

Keimer, L., « A Note on the Hieroglyphs and », *AJSL* 43, 1927, p. 226-231.

Id., « Quelques hiéroglyphes représentant des oiseaux », *ASAE* 30, 1930, p. 1-26.

Id., « Quelques remarques sur la huppe (*Upupa epops*) dans l'Égypte ancienne », *BIFAO* 30, 1930, p. 305-331.

Id., « Sur l'identification de l'hiéroglyphe *nḥ* », *ASAE* 38, 1938, p. 253-263 ; dans le même numéro « Notes additionnelles sur l'identification de l'hiéroglyphe *nḥ* », p. 689.

Id., « Quelques nouvelles remarques au sujet de l'hiéroglyphe *nḥ* », *ASAE* 41, 1942, p. 325-332.

Id., « Les Hiboux constituant les prototypes de la lettre *M* de l'alphabet égyptien », *Annals of the Faculty of Arts, Ibrahim Pasha University* 1, 1951, p. 73-83.

Id., « Interprétation de plusieurs représentations anciennes d'ibis », *CdE* 29, 1954, p. 237-250.

Id., « Notes de lecture », *BIFAO* 55,1955, p.7-20.

Id., « Jardins zoologiques d'Égypte », *Cahiers d'histoire égyptienne* 6, 1954, p. 81-159.

Kœnig, M. A., « Ein weiterer Teilbeitrag zur Avifauna Ægyptiaca », *Journal für Ornithologie*, LXXIV[e] année, 1926, p. 124-125.

Kozloff, A. P., « Pharaoh was a good egg, but whose egg was he ? », dans *Between Heaven and Earth. Birds in Ancient Egypt*, édité par R. Bailleul-LeSuer, Chicago, The Oriental Institute, 2012, p. 59-64.

Kuentz, C., « Autour d'une conception égyptienne méconnue : l'Akhit ou soi-disant horizon », *BIFAO* 17, p. 121-190.
Id., « La danse des autruches », *BIFAO* 23, 1924, p. 85-88.
Id., « L'oie du Nil *(Chenalopex Aegyptiaca)* dans l'antique Égypte », *AMHNL* 14, Lyon, 1926, p. 1-60.

Lacau, P., « LE SIGNE 𓄡 *m* », *BIFAO* 69, 1971, p. 239-243.

Lamblard, J. M., *Le Vautour, mythes et réalités*. Préface de J. Yoyotte, Éd. Imago, Paris, 2001.
Id., *L'Oiseau nègre. L'aventure des pintades dionysiaques*, Paris, Éd. Imago, 2003.
Id., *Lettre d'Archipel. Histoires, fables et récits, contes et énigmes de Méditerranée*, 28 janvier 2007 (en ligne : http://lamblard.typepad.com/weblog/2007/01/egyptologie_hie.html), (25 août 2012).

Lepsius, K. R., *Monuments d'Égypte et d'Éthiopie d'après les dessins rapportés de l'expédition scientifique organisée dans les années 1842-1845 dans ces deux pays sur ordre de sa majesté, le roi de Prusse, Frédéric Guillaume* IV ; [« Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien nach den Zeichnungen der von Seiner Majestät dem Könige von Preußen, Friedrich Wilhelm IV., nach diesen Ländern gesendeten, und in den Jahren 1842–1845 ausgeführten wissenschaftlichen Expedition auf Befehl Seiner Majestät, 13 vol. »], Berlin, Nicolaische Buchhandlung, 1849, (réimpr. Réédition Genève : Éditions de Belles-Lettres, 1972).

Lichtheim, M., *Ancient Egyptian Literature. A Book of Reading*, vol. I : The Old and Middle Kingdom, With a New Forward by Antonio Loprieno, Londres, University of California Press, Ltd, Nouvelle Édition, 2006.

Loat, L. S., « The Ibis Cemetery at Abydos », *JEA* 1/1, p. 40, 1914.

Loret, V., « Horus-le-faucon », *BIFAO* 3, 1903, p. 1-24.
Id., *L'Égypte au temps du totémisme*, Paris, Leroux, 1906.

Mariette, A., *Les mastabas de l'Ancien Empire. Fragment du dernier ouvrage*, publié d'après le manuscrit de l'auteur par G. Maspero, Paris, 1889.

Maspero, G., *Un manuel de hiérarchie égyptienne et la culture et les bestiaux dans les tableaux des tombeaux de l'Ancien Empire*, Paris, 1888, p. 67-112.

Mathieu, B., « Les couleurs dans les Textes des Pyramides : approche des systèmes chromatiques », *ENiM* 2, 2009, p. 25-52.

Id., « Seth polymorphe : le rival, le vaincu, l'auxiliaire », *ENiM* 4, 2011, p. 137-158.

Id., « Horus : polysémie et métamorphoses », *ENiM* 6, 2013, p. 1-26.

Meeks, D., « Seth - De la savane au désert ou le destin contrarié d'un dieu », dans *Les dieux et démons zoomorphes et leurs territoires.* Action thématique programmée « Les polythéismes. Pour une anthropologie des sociétés anciennes et traditionnelles ». Rapport final, 1986, p. 1-51.

Id., « Zoomorphie et image des dieux dans l'Égypte ancienne », dans *Corps des dieux, Le temps de la réflexion* 7, Paris, 1986, p. 171- 191, (réimprimé dans Corps des dieux, coll. Follio-histoire, 2003, p. 229-257).

Id., « Oiseaux des carrières et des cavernes », *Religion und Philosophie im alten Ägypten. Festgabe für Philippe Derchain*, *OLA* 38, Louvain, 1991, p. 233-241.

Id., « Les oiseaux marqueurs du temps », *Cercle lyonnais d'égyptologie Victor Loret, Bulletin* 4, 1990, p. 37-52.

Id., *Les architraves du temple d'Esna. Paléographie hiéroglyphique I*, Le Caire, 2004, p. 80-98.

Id., *Mythes et légendes du Delta d'après le papyrus Brooklyn 47.218.84*, MIFAO 125, Le Caire, 2006.

Id., « La hiérarchie des êtres vivants selon la conception égyptienne », dans *Ægypto et ad Ægyptum. Recueil d'études dédiées à Jean-Claude Grenier* (CENiM 5), vol. III, Montpellier, 2012, p. 517-547.

Meinertzhagen, R., *Nicoll's Birds of Egypt*, 2 volumes, Londres, 1930.

Mokhtar, G. avec la collaboration de J. Vercoutter, « Introduction générale » dans *Histoire Générale de l'Afrique II. Afrique ancienne*, Directeur de volume G. Mokhtar, UNESCO, 1999, p. 11-39.

Möller, G., *HIERATISCHE PALÄOGRAPHIE*, Die Aegyptische Buchschrift I, Leipzig, 1909.

Monnet Saleh, J., « Les représentations des temples sur plates-formes à pieux, de la poterie gerzéenne d'Égypte », *BIFAO* 83, 1983, p. 263- 296.

Moreau, R. E., « Quail », *BZSE* 1, 1927-1928, p. 6-13.

Morenz, S., *La Religion égyptienne. Essai d'interprétation*, traduit de l'allemand, 1962, réimpr., Paris, Payot, 1977.

Murray, M. A., *Saqqara Mastabas*, vol. 1, London 1905.

Newberry, P. E., « The Owls in Ancient Egypt », *JEA* 37, 1951, p. 72-74.

Nibbi, A., *Lapwings and Libyans in Ancient Egypt*, Oxford, 1986.

Nicoll, M. J., *Handlist of the Birds of Egypt*, Le Caire, 1919.

Petrie, H. F., *Medum*, Londres, D. Nutt, 1892.
Id., *Ceremonial Slate Palette*, Londres, 1953.

Pirenne, J., « Le sens des mots *rekhit*, *pat* et *henmemet* dans les textes de l'Ancien Empire égyptien », *Mélanges Bidez Annuaire de l'institut de Philologie et d'Histoire orientales* 2, Bruxelles, 1934, p. 689-717.

Portail et guide encyclopédique de l'avifaune, *oiseaux.net,* www.oiseaux.net, (25 août 2012).

P. d'Avennes, É., *Histoire de l'art égyptien d'après les Monuments*, Paris, 1879, t. II.

Raffaele, F., *Early Dynastic Egypt* (en ligne : http://xoomer.virgilio.it/francescoraf/hesyra/dynasty00.htm), (25 août 2012).
Id., *Animals and Ceremonial Processions in Late Predynastic Egypt* (en ligne : http://www.francescoraffaele.com/pdf/RaffaeleAnimal_Rows_Egypt-FINAL%282010%29.pdf), (12 mai 2012), p. 244-283.

Robin, P., *Comportement de Geronticus eremita*, Marrakech, 1973 (en ligne : http://zfmk.de/BZB/1973/1973%20Robin%20P.%20p317%20orginal.pdf), (27 mars 2012), p. 317-322.

Roman, Y., *HADRIEN. L'empereur virtuose*, Paris, Payot, 2008.

Russell, M., *View of Ancient and Modern Egypt, with an Outline of its Natural History*, New York, 1835.

Sauneron, S., *Le papyrus ophiologique de Brooklyn*, Le Caire, IFAO, 1989.

Savigny, J.-C., « Système des oiseaux de l'Égypte et de la Syrie », dans *Description de l'Égypte*, Histoire naturelle, Tome premier, Paris, 1809, p. 62-114.

Scalf, F., « The Role of Birds within the Religious Landscape of Ancient Egypt », dans *Between Heaven and Earth. Birds in Ancient Egypt*, édité par Rozenn Bailleul-LeSuer, Chicago, The Oriental Institute, 2012, p. 33-40.

Schneider, J., C. Voisin et J.-F. Voisin, « Sur un signe hiéroglyphique représentant énigmatique », *Alauda* 62, 1994, p. 101-105.

Servajean, F., « À propos d'une hirondelle et de quelques chats à Deir al-Médina », *BIFAO* 102, 2002, p. 353-370.

Smith, W. S., *A history of Egyptian Sculpture and Painting in the Old Kingdom*, Second Edition, Boston, U.S.A., The Museum of Fine Arts, 1949.

Spencer, A. J., *Early Dynastic Objects*, London, 1980.

Störk, L., « Kormoran », dans *LÄ* 3, 1980, p. 741-742.

Takács, G., *Etymological Dictionary of Egyptian*, vol. I, Brill, 1999.

Teeter, E., « Animals in Egyptian Religion » dans *A History of the Animal World in the Ancient Near East*, édité par B. J. Collins, Leiden, Boston et Cologne, Brill, 2002, p. 335-360.

Vandier, J., *La religion égyptienne*, Paris, 1949.

Vernus, P., *Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique*, Paris, Plon, 2009.

Vernus, P. et J. Yoyotte, *Le Bestiaire des Pharaons*, Paris, Perrin, 2005.

Viré, F., « Sur quelques noms arabes anciens », *Revue des Études islamiques. Mélanges offerts au Professeur Dominique Sourdel*, Paris, Librairie orientaliste P. Geuthner, 1986.

Volokhine, Y., *La Frontalité dans l'iconographie de l'Égypte ancienne,* CSEG 6, Genève, 2000.

Wolterman, C., « On the names of birds and hieroglyphic sign-list G22, G35, and H3 », *Annuaire de la Société Orientale " Ex Oriente Lux"*, Leiden, 1993, p. 119-130.

Young, E., « Sculptors' Models or Votives ? In Defense of a Scholarly », *The Metropolitan Museum of Art BULLETIN*, Mars 1964 (en ligne : http://www.metmuseum.org/pubs/bulletins/1/pdf/3258242.pdf. bannered.pdf), (2 mars 2012).

Zahan, D., *Sociétés d'initiation Bambara. Le N'Domo*, Paris, Mouton, 1960.

Zayed, M., *Les oiseaux de l'Égypte et du Moyen-Orient*, le Caire, Adcom, 2008.

Zivie, A.-P., « Ibis », dans *LÄ* 3, 1980, p. 115-121.

INDEX DES NOMS SCIENTIFIQUES ET FRANÇAIS DES OISEAUX

Aigrette des récifs 71
Aigrette garzette 70, 71, 72
Alopochen aegyptiaca 115
Anas acuta 88, 91
Anhinga roux 15, 81
Anhinga rufa 81
Anser albifrons 88, 89, 91
Ardea bennuides 66, 69, 118
Ardea cinerea 66
Ardea goliath 66, 118
Ardea purpurea 66
Asio otus 33
Autruche 19, 57, 58, 59, 73, 74, 75, 76, 77, 78,108, 111, 112
Bostrychia 50
Bubo bubo 33
Bubulcus ibis 70, 71
Buse féroce 18, 19, 109
Buteo rufinus 18
Caille des blés 93, 94, 95, 105, 107
Canard pilet 88, 90, 91, 109, 113
Coturnix coturnix 93
courvite isabelle 4
Delichon urbica 83
Effraie des clochers 31, 34
Egretta alba 70
Egretta garzetta 70, 72
Egretta gularis 71
Ephippiorhynchus senegalensis 63
Falco biarmicus 23
Falco eleonorae 23
Falco peregrinus 23, 24, 26, 118, 119
Falco subbuteo 23
Falco tinnunculus 119, 121
Flamant rose 7, 13, 56, 57, 58, 59, 106
Faucon crécerelle 119, 121
Faucon d'Éléonore 23
Faucon hobereau 23
Faucon lanier 23
Faucon pèlerin 23, 24, 26, 113, 118, 119
Geronticus eremita 49
Geronticus eremita comata 49
Grand cormoran 15, 80, 81, 82, 105, 108, 112
Grande aigrette 70
Gyps fulvus 28, 121
Héron cendré 66, 67
Héron garde-bœufs 70, 71, 72, 107, 112
Héron goliath 66, 67, 118 Héron pourpré 66, 67
Hibou grand-duc 33
Hibou moyen duc 33

Hirondelle de fenêtre 5, 7, 83, 105
Huppe fasciée 42, 43, 44, 105, 107, 109, 112
Ibis chauve 49, 50, 51, 105, 106, 107, 112
Ibis falcinelle 16, 54, 56, 60, 61, 62, 107, 112
Ibis religios 53
Ibis sacré 4, 16, 50, 53, 54, 55, 56, 108, 113, 123
Jabiru d'Afrique 41, 63, 64, 105, 109, 112
Milan noir 108, 110
Martin-pêcheur 7
Milvus migrans 119, 121
Moineau domestique 5, 11, 83, 85,105, 106
Neophron percnopterus 18
Numida m. meleagris 37
Œdicnème criard 4
Oie rieuse 88, 89, 91, 109, 113
Ouette d'Égypte 115, 116
Passer domesticus 83
Passer domesticus aegyptiacus 86
Phalacrocorax 82
Phalacrocorax carbo 80
Phoenicopterus ruber 56
Pintade de Numidie 6, 15, 37, 38, 105, 112
Plegadis falcinellus 60
Pluvian fluviatile 93
Pluvian d'Égypte 93
Pluvian du Nil 93
Pluvianus aegyptius 93
Struthio camelus 73
Threskiornis aethiopicus 53, 123
Torgos tracheliotus 121
Tyto alba 31
Upupa epops 42
Vanellus cristatus 45
Vanellus vanellus 45
Vanneau huppé 45, 46, 47, 107, 109, 112
Vautour fauve 28, 29, 106, 113, 121
Vautour oricou nubien 121
Vautour percnoptère 18, 19, 21, 107, 109